



LES SOIRÉES
PROVENÇALES,
OU
LETTRES
SUR LA PROVENCE.

TOME SECOND.



VUE DU P



N. Ozanne Del. Lessard. Sculp.

Je contemple étonné cent arceaux,
où le cable filé s'allonge et
ces bombes, ces mortiers qui annantea,
et ce vaste bassin que Gro flots.
Monument qui de Rome égale L. G. à Toulon.

LES SOIRÉES PROVENÇALES, OU LETTRES DE M. BÉRENGER,

ÉCRITES A SES AMIS PENDANT SES VOYAGES DANS SA PATRIE.

> Né avec une ame fenfible, enchanté de tout ce qui frappoit mes regards fur les bords qui m'avoient vu naître, tous les objets avoient été pour moi, dans ma jeuneffe, une fource d'émotions & de délices qui me faifoient oublier mes malheurs. . . . . . .
>
> *Telephe*, Liv. XI.

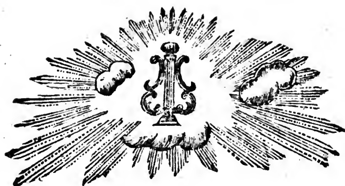
TOME SECOND.





A PARIS,
Chez NYON l'ainé, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi



LETTRES SUR LA PROVENCE.

PREMIERE LETTRE.

J'AI reçu votre prose & vos vers aimables avec autant de plaisir que je vois arriver les lettres de ma famille quand je suis à Orléans. Que de choses, mon cher ami, j'ai à vous dire & à vous peindre, pour acquitter ma promesse, & répondre à votre attente ! comment vous rendre

les sentimens vifs, les sensations neuves que j'éprouve au sein d'une patrie & d'une famille adorées ! Je ne puis mettre aucun ordre dans mes narrations, il n'y en a point en ce moment dans ma tête. Prose, vers, anecdotes, descriptions, tout sera bon, tout sera du moins lu avec bonté ; je connois depuis long-temps celle que vous avez pour ma personne & pour mes essais. . . .

Jamais palpitation de cœur ne fut comparable à celle que j'éprouvai en partant de Marseille pour me rendre chez moi. Après avoir traversé les Vaux d'Ollioules, & lorsqu'au sortir de cette longue chaîne d'affreux rochers pendans en précipice, où la nature semble frappée de mort, je revis tout à coup les orangers & les bergamottiers en pleine terre, chargés de fruits & de fleurs ; lorsque, semblable à ce pauvre *Philoctete*, j'entendis le langage & l'accent particulier de ma contrée ; lorsqu'enfin je découvris de loin les bastions de ma ville, les combles de

ſes édifices, & la porte triomphale ſous laquelle j'allois paſſer..... Mille idées rapides, mille ſouvenirs confus, mille ſentimens délicieux s'emparerent de moi, & me jetterent dans une maniere d'extaſe, où je ſerois reſté fort long-temps ſans l'heureuſe rencontre dont je vais vous parler.

Deux perſonnes s'avançoient lentement vers nous dans cette route brûlante. Leurs paraſols ouverts m'empêcherent de diſtinguer leur phyſionomie avec ma lorgnette; nous fûmes bientôt en préſence, un certain air de curioſité, d'empreſſement, le ſang peut-être qui parloit, que ſçais-je?..... je m'arrête un moment, je les fixe;.... nos cœurs ſe ſont reconnus. Me voilà hors de la voiture, je ſuis ſuſpendu à leur cou; je les embraſſe tour-à-tour, tour-à-tour je ſuis baigné de leurs larmes, & je les inonde des miennes, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. C'étoit mon jeune frere, le ſeul, hélas, qui me reſte; c'étoit mon oncle, le meilleur, le plus

doux des hommes, mon ſecond pere. Ils monterent avec moi, dans ma voiture, & nous avançames vers la ville.

J'imiterai ce peintre de l'antiquité, qui, ne pouvant exprimer la douleur d'Agamemnon, au moment du ſacrifice de ſa fille, voila ſa tête paternelle : dans une circonſtance fort différente, je ſuis dans le même embarras que *Timante*; il m'eſt impoſſible de vous peindre la ſcene de reconnoiſſance entre ma mere & moi; imaginez ma ſœur qui m'embraſſe en pleurant, & ma mere, ma tendre mere, qui ſe trouve mal, & mes parens, qui tous à la fois me font cent queſtions, & moi qui réponds au haſard à tout le monde à la fois..... Le déſordre, la mobilité de ce tableau, échappent à ma plume, & mes yeux, cher ami, ne voient pas trop clair en vous l'eſquiſſant.

Je n'avois pas fermé l'œil depuis ſix jours, des chaleurs africaines nous avoient obligé de courir pendant la nuit, & le déſir de voir me faiſoit viſiter pendant la

journée les villes où nous nous arrêtions quelques heures : mais, ô miracle du plaisir & de la patrie, en arrivant, mon sang se trouva tout d'un coup rafraîchi; je fis ma paix avec Morphée; il secoua tous ses pavots sur mes yeux, & pendant douze grandes heures je fus ravi dans la région bleue.

DEUXIEME LETTRE.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

LE lendemain de mon arrivée, je courus avec empressement chez mes anciens amis.... Il faut, mon cher ami, que je vous fasse part de mes tristes découvertes: voici matiere à philosopher.

Il sembloit que j'arrivois des grandes Indes après une éternité d'absence. Les uns étoient morts, les autres n'étoient plus *eux-mêmes*, & me paroissoient odieusement rouillés; d'autres enfin me

reconnoissoient bien, mais ne sentoient plus rien pour moi; ils m'embrassoient si cérémonieusement, si froidement, que mon cœur se resserroit de moment en moment. Une tristesse affreuse vint noircir mon imagination, & j'eus besoin, vers le soir, de repos & de solitude. Quoi ! me disois-je à moi-même, en me promenant sur les bords de la mer, quoi! ce N....., qui m'avoit juré une éternelle amitié, & à qui je croyois de l'esprit, parce qu'il avoit une sorte de vivacité; ce N..... est le plus froid des hommes. Celui-là, si poli jadis, si charmant, est devenu plus agreste qu'un pâtre; & l'ancien ami des Muses, n'est plus qu'un triste écolier de Barême!.... Oh! combien de jeunes gens aimables, & qui donnoient les plus heureuses espérances, me paroissent méconnoissables! Combien d'esprits précoces, & de ces petits prodiges, qui obtiennent tous les prix d'un collège, avortent, & ne peuvent, pour ainsi dire, *devenir majeurs!*

J'entendis battre la retraite, & tirer le

canon amiral. Je revins m'enfermer chez moi ; je boudai ; & m'étant mis à écrire une Epître à notre respectable ami, l'abbé de Reyrac, j'exhalai mon chagrin en vers, qui ne valent ni les siens ; ni les vôtres, & dont je vous abandonne la correction.

Qu'on aime à se livrer au mensonge qui plaît !
J'espérois retrouver, au sein de ma patrie,
les plaisirs fugitifs du printemps de ma vie ;
dans la longueur des nuits l'illusion m'offroit
de nos jardins fleuris la parure immortelle ;
des cieux d'or & d'azur ; la Beauté, toujours belle,
dérobant ses attraits au plus cruel des Dieux ;
& mon premier Ami toujours aussi fidelle
que le funeste jour où, les larmes aux yeux,
nous répétions cent fois de douloureux adieux.
Oh ! combien, cher *Reyrac*, mon attente est déçue.
Mon insensible Ami reste froid à ma vue !
La foi de nos sermens, les droits de l'Amitié,
quand je suis dans ses bras, il a tout oublié !
Ces Beautés que je vis à la fleur du bel âge,
de Lucine & du temps ont ressenti l'outrage.
La vie & ses chagrins, l'hymen & ses ennuis
ont empreint la laideur sur leurs charmes détruits,

L'Amour & l'Amitié trompent mon espérance;
est-ce un tort de ces Dieux, est-ce un tort de
l'absence?

Adieu, mon cher Ami, je fais mille vœux pour vôtre santé, & pour vos succès poétiques : je les mets à la place des formules que les gens de lettres devroient être les premiers à supprimer. Je vous demande pardon de cette liberté, & je vous prie de l'autoriser par votre exemple.

TROISIEME LETTRE.

Ne déplorez pas encore mon sort, cher ami ! Si j'ai perdu quelques amis, qui, sans doute, ne valent pas la peine d'être regrettés, un d'eux m'est resté fidele, & sa tendresse me dédommage de tout.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

(Je le sçais, je vous lis). Je le sens; l'ami de mon enfance est auprès de moi,

& je prépare un Hymne à cette Déité céleste.

« Noble compagne des disgraces,
sœur & rivale de l'Amour ;
sans ses défauts ayant ses grâces,
& ses plaisirs sans leur retour. »

Je vais vous continuer le récit de mes observations, & des jouissances de mon cœur : j'y joindrai, pour vous égayer, une anecdote où j'ai joué un assez plaisant rôle. Communiquez mes lettres à nos amis, & que chaque Courrier porte & reporte notre fidelle correspondance.

De simples connoissances, mais des ames honnêtes & très-sensibles, rétrogradant de quelque quinze ans vers leur premiere jeunesse, en me voyant, se sont rapprochées, & sont devenues pour moi des sociétés charmantes. L'un (*), d'une urbanité & d'une obligeance infinie, doué du talent

(*) M. Dejean, grand Prévôt de la Marine.

de la parole à un degré rare, & d'une sensibilité profonde dans une place où elle devient un tourment de tous les jours, m'a présenté un ami, & peut s'assurer d'en avoir trouvé un lui-même. J'ai signé le pacte de bon cœur, & j'espere qu'il ne *regrettera* jamais sur l'inégalité des mises dans un marché où il est juste que le plus riche soit aussi le plus généreux. Le second (*), formé par l'usage du monde, & par le séjour qu'il a fait dans la Capitale, charme les jours de ses concitoyens, par son caractere doux & liant, & les prolonge par son état & par son sçavoir. Je fais, avec ce cher & respectable parent, des courses dans les environs de Toulon, qui me mettent au fait de la Botanique locale, & dont j'aurai soin de rendre compte à mon cher de V.... dans quelque temps. Un troisieme (**), intimement lié avec les

(*) M. Tollon, Docteur en Médecine.
(**) M. Jeaume.

deux premiers, & à moi-même, a été honoré de la confiance de sa ville, dans un âge où l'on ne donne guere que des espérances : il n'a trompé l'attente de ses concitoyens qu'en la surpassant. J'ai fait un petit voyage avec lui, dont je me souviendrai, toute ma vie, avec délices. Tout ce que la philosophie a de plus sensé, ce que la littérature a de plus exquis, ce que la gaîté a de plus doux & de plus agréable, a été mis à contribution sans effort & sans prétention, pendant les huit jours que j'ai eu le bonheur de parcourir avec lui les villes de Provence que nous voulions connoître.

Brûlez, je vous en supplie, la lettre où je vous ai peint, avec tant d'humeur, les sentimens qui noircissoient mon ame le lendemain de mon arrivée. Les égards, les procédés, les prévenances, dont on a eu la bonté de me combler, excitent toute ma sensibilité, & me reconcilient avec mes chers compatriotes. Me voilà prêt à chanter la palinodie : je le dois, je le fais, en choisissant le moment du plaisir & de la

reconnoissance, pour achever ma Lettre sur les Troubadours, dont je vous ai déjà lu quelques fragmens que vous n'avez pas désapprouvés.

Ce peuple-ci est grand coupleteur, point méchant, mais un peu malin.

J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin,

dit le pere Nicodême, mais ici plus qu'ailleurs. Cette malice est gaie, & ressemble à la verve enjouée de Piron, plus qu'à l'âcre causticité de Voltaire. J'adressai dernièrement quelques vers médiocres & faits à la course de la plume, au Lieutenant-général de ce pays-ci, (*) homme sans morgue, sans affiche, quoique très-bel esprit, & dont j'ai reçu les politesses les plus affectueuses & les plus suivies; voici ces vers:

En ces murs où des Rois éclate la puissance,
alors que je reviens après quinze ans d'absence,

(*) M. Granet.

quand les plus grands objets attirent mes regards,
cher Granet! que crois-tu que mon esprit admire?
Sans doute ils m'ont frappé ces foudroyans remparts,
qui d'un Monarque aimé garantissant l'empire,
sont des heureux François les premiers boulevards:
je vois avec effroi ces *lignes* formidables
qui ceignent nos rochers qui commandent aux mers;
& ces angles sçavans, ces *tours* inabordables,
que de hardis *Vauban* élevent dans les airs.
Je contemple, étonné, cent arcades pareilles, (*)
où le cable filé s'allonge & s'arrondit;
ces bombes, ces mortiers qui dorment sous vos treilles, (**)
& ce vaste bassin que *Grognard* a construit,
monument qui de Rome égale les merveilles.
Je parcours en tremblant ces agiles vaisseaux,
vastes châteaux ailés, citadelles flottantes,
vomissant mille morts par cent bouches tonnantes,
& bravant à la fois le feu, l'air & les flots.....
Mais que sont ces objets pour un cœur né sensible?
la honte du génie, & l'effroi des mortels.
Oh! combien, au sortir de l'arsenal terrible,
qui réunit tant d'arts sublimes & cruels,

(*) La Corderie.

(**) Trait local.

je vois avec plaisir ton *Musæum* paisible ?
Là, goûtant à loisir les sages entretiens,
je n'entends plus conter les politiques riens ;
les alarmes du jour, les combats de la veille ;
mais ton style enchanteur y ravit mon oreille ;
ton éloquence touche & pénétre mon cœur ;
tes immenses travaux étonnent ma paresse.
Quelle exquise élégance, & quelle profondeur !
Voit-on tant de chaleur avec tant de justesse !
Critique, historien, philosophe, orateur,
tu saisis tous les tons : mûri par la sagesse,
ton flexible talent peint tout avec souplesse.
Ce *Monclar*, dont tu fus & l'éleve & l'ami ;
l'immortel *d'Aguesseau*, qui te transmit son ame ;
Servan (*), qui, dans le sein du Lecteur attendri,
sur des ailes de feu, jette un trait qui l'enflamme.

(*) M. *Servan*, un des plus éloquens, des plus intrépides, des plus grands Magistrats de la France, penseur, profond & courageux, écrivain plein de sensibilité, de vues, de patriotisme, a prouvé, par tous ses Ouvrages, quel secours puissant la philosophie pouvoit prêter à l'éloquence. Il est à désirer qu'il recueille, enfin, ses feuilles éparses ; la collection en est désirée de tous ceux qui sçavent encore estimer les bonnes mœurs.

Ce sont-là tes rivaux, tes modèles, tes pairs;
&, comme eux, tu sçauras éclairer l'Univers.

Un jeune Provençal d'environ quinze à seize ans, à qui ces vers parvinrent, y

---

Comme ses Discours sont devenus très-rares depuis quelque temps, les Lecteurs qui ne les connoissent pas, me sçauront gré de leur donner ici un échantillon de son éloquence.

Voici, Messieurs, peut-être la plus digne occasion de faire briller vos fonctions. Cette cause, dans son simple appareil, ne frappe guere au premier aspect; on ne voit d'abord qu'une femme éplorée; elle intéresse, sans doute; mais sa cause cache bien d'autres intérêts; sa cause est celle de toutes les personnes de sa secte. Renfermés dans cette étroite enceinte, nous ne le voyons pas; mais dans les lieux de sa naissance, dans tous les lieux voisins, au-delà même de cette Province, tous les Protestans, informés des maux que cette femme a soufferts pour leur Religion, attendent avec inquiétude une décision qui sera peut-être leur destinée comme la sienne. A peine votre arrêt sera prononcé dans ces murs, qu'il retentira jusques aux rochers des Cévennes, & les bouches

répondit sur le temps, & le lendemain matin, je reçus, en me levant, une épître charmante, & pour laquelle je ne

---

les plus inconnues, & les plus grossieres le répéteront comme un cantique de paix, ou comme un ordre de proscription. Ces hommes étrangers n'osent faire éclater leurs prieres; mais la justice & la pitié me les redisent. Je dois vous les déclarer à leur place, & tous vous disent ici par ma bouche: « Une de nos filles est outragée; nous partageons, nous ressentons tous ses maux; en vous demandant justice pour elle, elle vous la demande pour nous; c'est au nom de notre Religion qu'on l'insulte; nous sommes tous insultés avec elle. Magistrats équitables, regardez-nous, & voyez qui nous sommes; songez qu'il n'y a pas un siecle que vous étiez nos concitoyens; songez que nous sommes encore vos freres: autrefois vos filles étoient nos femmes, & nos fils devenoient vos gendres; nous ne faisions qu'un peuple avec vous; aujourd'hui nous sommes des infortunés, mais enfin nous sommes François; nous avons la même patrie, le même Evangile, le même Dieu que vous: au nom de ce Dieu même qui prêcha la charité & la justice, que

ferai point ingrat par modestie. La tournure en est noble & poétique; le jeune auteur a de l'oreille & de l'ame. Je parie

---

la haine de notre Religion ne vous irrite pas contre nous! Aimez-nous d'abord, & jugez-nous après. Vous, dont on vante l'équité pour tous les autres, ne nous exceptez pas de vos devoirs! rendez-nous la justice pour nous; rendez-nous-la pour vous-mêmes. Magistrats, qui aimez le bien public, songez que c'est nous qui, dans le midi de vos provinces, labourons vos terres, & filons votre soie! Nous supportons les charges du citoyen, sans prétendre à ses priviléges; nous faisons dans l'Etat tout ce qui est utile, sans espérer rien de ce qui est honorable. Renfermés, par vos loix, dans la profession de nos Peres, nous cultivons des arts héréditaires, exempts de cette ardeur de s'élever, qui fait la ruine de vos fortunes & de vos mœurs!

Ménagez-nous donc pour votre propre avantage; & n'imitez pas ce pere, qui, jeune encore, éloigna de lui des enfans dont il eut besoin dans sa vieillesse. Vous nous avez cru dangereux: des malheureux ne le sont guere! Mais,

que dans peu de temps il devinera du fond de sa province le ton de la bonne versification & du bon goût qu'on croit

---

enfin, nous devons nous soumettre à vos loix, toute séveres qu'elles sont; mais voudriez-vous les rendre injustes, en les aggravant encore? Que vous demandons-nous ici! Ce n'est pas notre Religion, notre Culte, nos Temples; nous vous demandons ce que vous accorderiez à tout étranger dans votre patrie; la paix & la justice. Nous ne vous demandons qu'à subsister sans outrage: ne nous traitez pas comme de vils animaux, qu'on frappe encore, lorsqu'ils succombent sous le fardeau dont on les a chargés: regardez-nous seulement comme des hommes; & lorsqu'un homme de votre Religion fera du mal à quelqu'un de la nôtre, ne dites pas: celui-là est mon frere, & l'autre est mon ennemi. »

Voilà, Messieurs, les vœux que je vous porte au nom de ces hommes infortunés: que le faux zèle & la malignité ne se prévalent pas de mon procédé! Je proteste, au nom du Prince qui daigne me confier ici l'intérêt public, que je ne veux intercéder que pour des hommes soumis à

trop communément l'apanage exclusif de la capitale.

J'allai le voir dans la matinée, je causai long-temps avec lui, je le trouvai plein d'esprit & d'émulation; il n'avoit rien moins que des tragédies & des comédies sur le chevalet, des projets.... superbes. Pour moi je l'exhortai beaucoup à lire Horace.

> Horace, l'ami du bon sens,
> Philosophe sans verbiage,
> & Poëte sans fade encens.

Je l'exhortai beaucoup à lire, à méditer Virgile & Homere, & à se promener seul à la campagne avec ces grands peintres de la nature.

---

ses loix; que je ne veux demander pour eux que les choses que les loix de toutes les nations accordent; *la réparation après le dommage.*

(*Mémoire de M. Servan, Avocat Général au Parlement de Grenoble, dans la Cause d'une Femme Protestante*), imprimé à Lyon, chez Grabit.

Mais voici bien une autre fête! son pere, homme de loi, actif, intelligent, excellent mortel, mais qui, comme presque tous nos bons Provençaux, ne fait guere plus de cas d'un poëte que d'un joueur de quilles, son pere vint aussi me rendre visite.

Or, devinez, mon ami, devinez quel pouvoit être son objet. Je vous le donne en cent. Il sçait que je m'amuse à rimer quand je ne veux pas aller me pendre; il connoît les vers que j'ai adressés à M. Granet; il en a reçu de son fils à certaines époques où le calendrier éveille le sentiment; il voit souvent dans l'enthousiasme son fils, son très-cher fils, l'espoir de sa maison, lequel probablement bâille en écoutant l'éloquence enrouée des Cicerons, *formés chez P. Fournier*; & voilà le pere désespéré, & voilà le cher homme, qui s'adresse à moi, à moi-même, pour m'engager à dégoûter son fils de la poésie.

Représentez-vous, si vous le pouvez, ma

ma surprise, mon embarras, mon dépit; car je crus d'abord que tout cela n'étoit qu'un persifflage; mais, non vraiment, rien n'étoit plus sérieux, plus comique, j'étois pétrifié.

Cependant on me supplia tant & tant de faire valoir les raisons qu'on m'alléguoit, *on toucha si à propos la passion*, qu'enfin.... (qu'eussiez-vous fait, vous à ma place, si l'on eut intéressé à la fois votre cœur, votre amour-propre, votre raison même); je vous connois, vous m'eussiez imité, je vous imitai donc, je promis.

Il faut avouer qu'un jeune homme qui n'a pas reçu de la fortune cette aisance honnête qui convient à un homme de lettres philosophe; qu'un jeune homme qui vit loin de Paris & des sciences cultivées, dont le goût est si sûr & si prompt, peut bien déployer son imagination en Provence, mais non y acquérir cette fleur de tact & cette connoissance profonde des passions & des ridicules qui ne se déploient que sur les grands théâtres,

& dans la grande société. Un tel homme, en le supposant né avec des dispositions aux talens de l'esprit, fera beaucoup mieux, *pour son bonheur*, & pour l'avantage de la société, de devenir, s'il peut, bon avocat, bon notaire, commerçant ou artiste fameux,

qu'Ecrivain du commun, ou Poëte vulgaire.

En réfléchissant sur cette vérité, sur le néant de la gloire & le ridicule des prétentions en tout genre, sur la vie malheureuse, inquiete, agitée, de la plupart des gens de lettres, je m'imprimai si avant dans le cœur le rôle dont me chargeoit ce bon pere de famille, que deux jours après je sermonai mon candidat, & qui pis est, je le convertis autant qu'on peut convertir un poëte naissant. Je le confesse cependant, ma cure ne fut pas radicale, & dans le moment, je reçois une épître de lui, dans laquelle, fidele à son premier penchant,

il proteste, en rimant, qu'il ne rimera plus.

& franchement je ne vois pas grand mal qu'à l'exemple de plusieurs avocats & magistrats célebres, *il cherche dans le séjour des Muses, & dans le sein de la philosophie, cette chaste & sévere volupté qui fortifie l'ame au lieu de l'affoiblir, & qui charme l'esprit sans corrompre le cœur*; ce n'est pas moi, c'est d'Aguesseau qui lui donne ce conseil.

Qui n'aime pas les Vers, a l'esprit sec & lourd,

a dit Voltaire : *Ne quid nimis*, cependant, voilà ma devise. Les liqueurs spiritueuses égayent, donnent du ton, prises avec modération ; elles enivrent, si la raison n'en regle l'usage.

Adieu, mon ami, au premier courrier je vous manderai à vous, ou à nos amis communs, quelques détails sur la vie que je mene ici : elle est, en vérité, fort douce; & si ce n'étoit votre absence, je serois parfaitement heureux.

En remettant à M. N. . . . . ma description du Loiret & des Champs Elysées, joignez-y ; je vous prie, l'envoi sui-

vant, que mon copiste y transcrira proprement.

Les Poëtes, jadis, étoient réduits à feindre,
 lorsqu'ils nous parloient du bonheur;
plus heureux aujourd'hui, chez vous, ils n'ont qu'à
 peindre
ce qui charme les yeux, ce qu'éprouve le cœur.
Dans votre *Beau-Séjour* j'ai trouvé l'Elysée;
l'Amitié, la Nature & l'aimable Gaîté,
y forment les doux nœuds de la société,
 & la fable est réalisée.

QUATRIEME LETTRE.

J'avois promis à notre ami Lh.... des détails sur mes plaisirs, sur mes courses, sur mes aventures, & ce paresseux ne m'a point écrit depuis quinze grands jours; c'en est fait, il a reçu ma derniere lettre, c'est à vous, cher Abbé, qui vous occupez sagement de l'art de penser & de plaire; c'est à vous que je veux parler d'une ville où je ne suis pas né, à la vérité,

mais que je regarde comme mon berceau, & *dont mon cœur fut toujours citoyen.*

Je ne ſçache qu'*Antonin* qui, dans ſon itinéraire, ait fait mention de Toulon. Les Romains y avoient, dit-on, une teinturerie dans le cinquieme ſiecle, probablement parce que ſes eaux ſont excellentes pour la teinture (*).

(*) La ville de Toulon a ſubi les mêmes révolutions que le reſte de la Provence : elle fut ruinée par les Sarraſins, vers le commencement du dixieme ſiecle, & ne fut rétablie qu'après l'an 1000, par les Vicomtes de Marſeille, qui en étoient Seigneurs : mais les Sarraſins, puiſſans par mer, reprirent Toulon deux fois, en 1176 & en 1197, ruinerent de nouveau la ville, & emmenerent les habitans eſclaves en Barbarie. Les Marſeillois, après avoir acquis le Vicomté de Marſeille, céderent à Charles I, ce qui appartenoit à ces Vicomtes, tant à Toulon, qu'aux villes voiſines. Depuis ce temps-là, Toulon ſe maintint, & s'accrut ſous la protection de ſes Princes, Rois de Sicile & de Naples, alors Comtes de Provence, comme les Rois de France l'ont été depuis.

Cette ville eſt jolie, bien bâtie, fort peuplée, & aſſez propre pour une ville de Provence. Le port en eſt commode, profond ; l'arſenal impoſant & vaſte à étonner. La rade, une des plus ſures & des plus ſpatieuſes de l'univers. La campagne qui l'environne, diſpoſée en amphithéâtre, eſt riante quoiqu'aride, & très-fertile dans les lieux bas. Les collines d'alentour, dont l'huile, le vin & les figues ont de la réputation, ſont toutes hériſſées de forts & de redoutes. Derriere tout cela, vers le nord, s'élevent preſqu'à pic des montagnes griſâtres & pelées, qui rendent les chaleurs inſupportables dans la ville qu'elles défendent

& des aquilons, & des ennemis.

Il eſt affligeant pour l'obſervateur de conſidérer l'aſpect infertile & déſert de ces monts. Leurs âpres ſommets, jadis couverts de pins & de meleſes, de cormiers, & de chênes verds, en retenant les terres & l'humidité, formoient à mi-côté des

pâturages précieux, & laiſſoient tranſſuder de petits ruiſſeaux qui répandoient ſur leur paſſage, la vie, l'ombrage, & la fraîcheur. Toutes ces hauteurs étoient alors peuplées d'hommes forts & courageux, & les grands troupeaux n'étoient pas rares comme ils le ſont devenus depuis les imprudens abattis. Les pluies parvenant alors plus lentement dans les vallons, ne creuſoient pas les terrains juſqu'à la roche vive, & les torrens moins dévaſtateurs ne rouloient pas, comme aujourd'hui, d'autres torrens de ſable & de cailloux qui vont couvrir au loin d'immenſes plaines qu'ils rendent à jamais infécondes. Ce mal eſt ſans remede dans preſque toute la Provence; mais on répareroit en partie ces pertes de l'agriculture, ſi l'on multiplioit les canaux d'arroſement dans les plaines d'Aix, de la Craux, de Lambeſe & de Saint-Cannat. Si l'on achevoit les *vallats* de Donzerre, de Richelieu, de Boiſgelin, leſquels, ramifiés dans une étendue de quarante lieues de pays, fertiliſeroient leurs

rives, appelleroient les rameaux, & pourroient couvrir tous les trois ans un espace de 100 lieues quarrées, d'un limon gras & noir, tel que la Durance le charrie en assez grande abondance pour engorger ses bras tous les six mois.

Je reviens à Toulon. Les autres ports de nos provinces maritimes, sont à celui-ci à peu près ce que Bourges, Chartres, & les autres villes de l'intérieur des terres sont aux places commerçantes telles que Nantes & Rouen.

L'arsenal de Toulon, sur-tout en temps de guerre, les chantiers, les forges, la corderie, la mâture, la voilerie, le grand magasin d'armes, voilà de quoi donner l'image de la ville la plus active, la plus industrieuse, la plus puissante de l'univers.

Les yeux sont éblouis, les cheveux se dressent d'horreur sur la tête, l'imagination est saisie d'effroi lorsqu'on pénetre, pour la premiere fois, dans la salle d'armes; tout vous annonce, & l'antre de Bellone, &

les atteliers de Vulcain, & le génie de la deſtruction. On eſt préparé à de fortes ſenſations par l'ordre impoſant de l'artillerie qui borde le canal; la cour d'entrée eſt garnie de pyramides de boulets de tous les calibres; les canons de fer & de bronze de tous les vaiſſeaux ſont là qui repoſent,.... c'eſt le ſommeil des volcans. Les mortiers de fonte, auprès des bombes, des grenades, & des boulets ramés, bordent la haie, entremêlés de couleuvrines, & tous ces inſtrumens de mort vous préſentent des deux côtés leurs bouches horribles & béantes. Telle on nous repréſente l'avenue des Enfers peuplée par des monſtres épouvantables. Quand on ouvre les portes de ce magaſin redoutable, ces portes plus terribles que celles du temple de Janus, on apperçoit tout à coup au fond, comme dans un ſanctuaire martial, l'autel de la guerriere Pallas. La ſtatue de la Déeſſe couverte de fer, la lance à la main, le caſque en tête, porte au bras ſa flamboyante égide, & inſpire la plus impri-

mante terreur ; vingt mille fusils tapissent les murs des salles ; des milliers de piques, de lances, d'hallebardes, de mousquets, d'obusiers, de pistolets, de petits canons, sont rangés avec ordre sur des tablettes paralleles, & forment un coup-d'œil superbe & ravissant.

Les soleils qui brillent dans les plafonds, en rosaces, y sont figurés par des sabres dont les poignées sont rassemblées dans un centre, & dont les lames rayonnantes, tout en lançant mille étincelles, peuvent vous servir de miroirs. Les colonnes des divers autels sont hérissées, depuis la base jusqu'au chapiteau, de bayonnettes nues & acérées qui me firent reculer d'horreur. Ces mille pointes menaçantes, ces lames & leur triple arrête ; les mannequins de nos vieux guerriers françois, couverts d'un acier poli comme une glace, & brillant comme les rayons du soleil, leurs pertuisanes, leurs haches d'armes, à côté des épées & des doubles fusils des modernes, m'offrirent un appareil si meurtrier, me

transporterent si fort dans un autre ordre de choses, qu'en vérité je crus assister à je ne sçais quelle assemblée décrite par Milton, lorsque tous les diables rassemblés dans l'arsenal du Tartare, y travaillent avec une atroce émulation à l'invention des armes à feu.

C'est sans doute à quelqu'échappé des Enfers que le genre humain a l'obligation de certaines machines qu'on tient ici sous la clef, & dont on n'a pas osé se servir encore. Les unes peuvent jetter dans les vaisseaux un feu inextinguible, d'autres lancer trois boulets à la fois; celle-ci, tirer six fois lorsque nous tirons une; enfin, quelques esprits privilégiés ont enchéri sur tout cela; mais il ne m'est pas permis de révéler les secrets de la démence enragée, & de la soif du sang.

Je sortis de ce formidable séjour en admirant & en détestant à la fois l'industrie humaine. Que d'arts sublimes & cruels il a fallu trouver pour maintenir l'homme

en société! voilà les inftrumens qui donnent l'empire des mers, & à l'aide defquels on procure aux peuples voluptеux de l'Europe les brillantes fuperfluités de tous les climats!

CINQUIEME LETTRE.

Suite de la Précédente.

Au fortir de la falle d'armes, nous vînmes à la corderie. Ce vafte & majeftueux édifice étonne par fon immenfe longueur. Il eft à perte de vue, & tout voûté en pierres de taille : c'eft-là qu'on fabrique, & qu'on goudronne les cables; l'étage de deffus eft rempli d'une infinité d'ouvriers qui préparent les chanvres & les filaffes.

Nous paffâmes un quart d'heure dans le cabinet de M. *Bernaes*, où font des machines curieufes & très-proprement exécutées, qu'il *fçait par cœur*, & qu'il explique avec une bonhommie tout-à-fait intéreffante. La menuiferie, la tonnellerie, la

fonderie des canons, les forges, où cent cyclopes, la plupart enchaînés, battent en cadence, avec de lourds marteaux, d'énormes lingots de fer, d'où jailliſſent mille étincelles; la boulangerie royale, & ſes fours toujours fumans; enfin, les écoles des gardes de la Marine, dans leſquelles on voit les plus parfaits modeles des vaiſſeaux de toute eſpece, tels furent les lieux que nous viſitâmes; tels furent les lieux où le Roi de France me parut le plus puiſſant des Monarques.

On ne voit qu'à Toulon ces voûtes magnifiques
  que l'étranger vient admirer.
Quels pompeux arſenaux! Sous leurs vaſtes portiques,
  mon plaiſir eſt de m'égarer.
Par-tout des mâts épars, des voiles entaſſées,
des dards étincellans, des lances hériſſées,
  laſſent & charment les regards:
des Cyclopes brûlans, que la flamme environne,
font ſortir de l'airain, & du fer qui bouillonne,
  des foudres inconnus à Mars. (*)

(*) Ode du P. Renaud, de l'Oratoire, couronnée à l'Académie Françoiſe.

De-là, suivant les quais bordés en pierre ; & couronnés d'ancres toutes armées, nous avançames vers les bruyans chantiers, où des milliers d'ouvriers écarissent des poutres, assemblent des bordages, enfoncent, à grands coups de maillets, des pieux ou des chevilles ; on n'y entendroit pas Dieu tonner. Les forçats traînent de longs sapins & des arbres fourchus, & leurs cris mesurés se mêlent à l'horrible fracas de leurs chaînes. Des matelots, perchés sur des huniers, attachent les voiles & les cordages, en détonnant, d'une voix rauque & sauvage, quelque vieille chanson provençale, tandis que les calfats, assis sur des planches, radoubent & carennent la quille d'un vaisseau renversé sur le côté ; & que les coups de leurs marteaux marquent la phrase des airs qu'ils sifflent, ou qu'ils chantent en chœur.

Mais quel ouvrage étonnant que le bassin de M. Grognard ! Il faut en avoir vu tout le méchanisme intérieur ; il faut connoître tous les obstacles de la Nature & de l'*Envie*, que son génie *original* a sçu vaincre ; il faut,

enfin, l'avoir entendu lui-même démontrer, fur les lieux, les opérations inconcevables auxquelles il a été forcé, l'affermiſſement du fol, l'étanchement des fources, l'égaliſation des pilotis, l'aſſiſe de fa caiſſe, les proportions de fes réfervoirs, & mille autres chofes que je ne fçaurois vous exprimer; alors on reconnoît, dans ce grand ouvrage, un monument qui doit immortalifer fon auteur, & dont l'antiquité fe fût enorgueillie. Si M. Grognard conftruit un pareil baſſin à *Breft*, il pourra fe vanter, (relativement à la conftruction des vaiſſeaux), d'avoir procuré à la méditerranée les avantages de l'océan, & à l'océan, les avantages de la méditerranée.

Voici une courte defcription de ce fameux baſſin : je vous la donne pour fidelle; je l'ai vérifiée moi-même en préfence de l'ouvrage & de l'auteur. « Cette caiſſe a 300 pieds de long fur 100 de large : quand le vaiſſeau, qu'on veut radouber, y eft entré, on ferme la porte par le moyen d'un vaiſſeau fait en cône tronqué & chargé

de tout ce qu'il y a de plus pesant pour le faire plonger : il s'engraine parfaitement dans les rainures ; & quand on a pris toutes les mesures convenables pour que l'eau extérieure n'entre point, on met à sec le dedans de la caisse, par le moyen des pompes. La tranquillité de la mer qui, dans le port de Toulon, est exempte du flux & du reflux, a beaucoup facilité les moyens de donner à cet ouvrage la solidité dont il avoit besoin. Cependant la plus grande difficulté dans cette entreprise étoit de déplacer un volume d'eau égal à la grandeur de la caisse, & de disposer les poids énormes dont elle étoit chargée, de maniere qu'elle plongeât sans perdre de sa position horizontale. » Ce bassin, je l'avoue, a de grands avantages pour la construction & le radoub des vaisseaux ; mais il prive les curieux d'un beau spectacle. La mer venant chercher le navire, l'homme n'a plus la gloire de lancer dans son sein ces forteresses flottantes, dont quelques-unes emploient *jusqu'à soixante mille pieds cubes*

de bois. On ne voit plus guere, dans les chantiers de Toulon, que des frégates & des corvettes ; & c'eſt dans le *Baſſin-Grognard* que l'on conſtruira déſormais des vaiſſeaux tels que le Terrible & le Majeſtueux. J'ai vu plus d'une fois, dans ma jeuneſſe, j'ai vu ces chefs-d'œuvre du génie & de la puiſſance humaine, deſcendre majeſtueuſement du lit élevé ſur lequel ils repoſoient, s'avancer dans la mer, qui reculoit à leur aſpect, & s'emparer, en dominateurs ſuperbes, de l'empire des orages. Ces travaux, ces prodiges m'ont affecté vivement : j'aime à me les rappeller, & à vous les décrire. Il me ſemble que je rajeunis, & j'ai quelque plaiſir à voir que les moindres circonſtances s'en retracent à ma mémoire avec la plus exacte fidélité. Oh ! ſi, dès le premier âge, de grandes images ſe lioient dans nos jeunes têtes à de grandes idées ; ſi l'on nous apprenoit à raiſonner notre admiration ; ſi l'on aiguillonnoit à propos notre curioſité naiſſante & avide, comme nos eſprits prendroient

de bonne heure l'habitude d'obſerver & de réfléchir ! & quels progrès nous ferions dans le talent de penſer, de ſentir & de peindre !

Le vaiſſeau qu'on doit lancer à l'eau eſt conſtruit ſur le rivage, & ſa quille porte ſur des lits de madriers qui s'exhauſſent de la mer à la poupe. L'inclinaiſon eſt dans des proportions convenables, & tient aux détails d'un art que j'ignore. Lorſque ſes bordages ſont tous poſés & bien liés entr'eux, lorſque la carcaſſe eſt ſolidement faite & recouverte, on aſſigne un jour pour le départ, & voici dans quel état ſe trouve le vaiſſeau : deux rangs d'épontilles ou de poutres d'appui le ſoutiennent à droite & à gauche, des cables recouverts de cuirs & attachés à des canons fichés en terre, le retiennent par derriere, & d'autres cables qui partent des yeux de ſa proue, vont en divergeant ſe rouler à deux cabeſtans qui tournent ſur deux pontons placés aux deux côtés de ſa route. Dès les ſix heures du matin, tous les ouvriers néceſſaires ſe rendent ou ſur le

navire ou dans ses entours, chacun à son poste & ses fonctions, chacun est attentif au signal de son maître; on ôte à grands coups de maillets, on enleve successivement avec des cordes tous les énormes étais. Cette opération prend quelques heures; enfin, le vaisseau isolé, sans soutiens, sans étais, & comme en équilibre, prêt à partir, semble, impatient du sol, ne plus attendre que l'ordre de son constructeur. Celui-ci en fait plusieurs fois le tour, observe, considere, tous les yeux sont fixés sur lui; un grand silence regne tout à coup lorsqu'il place auprès de la proue le hardi mortel qui doit enlever la derniere piece de bois qui butte contre la quille. Enfin, monté sur une estrade élevée, où sont rassemblés les principaux officiers, les rivaux de sa gloire, & une foule de belles qui le complimentent...., il donne le signal, & au bruit des fanfares militaires & des acclamations de dix mille spectateurs, les haches tombent sur les cables, le dernier étai part, la lourde masse s'ébranle, & commence à glisser..... le mouvement s'ac-

célere avec rapidité ; le frottement devient épouvantable, & tandis que d'épais tourbillons de flamme & de fumée s'élevent sur son passage, elle est déjà toute entiere dans la mer, & sa poupe paroît s'affaisser, elle s'affaisse en effet, & se releve soudain; la mer qui avoit fui, revient sur ses pas, & fait reculer à son tour les flots d'une multitude de curieux, & voilà le vaisseau immobile & installé dans l'élément qu'il doit maîtriser. Cet intrépide édifice, formé des sapins de la Norvege & des chênes qu'enfanterent les Alpes ou les Pyrénées, chargé d'un millier d'Européens, armés de cent canons prêts à lancer quinze ou vingt mille foudres, approvisionné pour une année entiere de toute espece de secours, cinglera vers les mers Athlantides, traversera ces parages dont les violentes chaleurs firent croire aux premiers navigateurs que leurs vaisseaux alloient s'enflammer ; il osera franchir le redoutable passage de Magellan, & côtoyer ses rochers de glace ; il parcourra les mers du sud; immenses & solitaires déserts qui n'offrent

qu'un vaste tombeau à l'homme épouvanté. Les vents le pousseront vers les côtes de la Chine, il arrivera peut-être aux embouchures du Gange & de l'Indus. Bientôt chargé des dépouilles de l'orient, s'il peut échapper aux périls qui l'attendent vers le cap des tempêtes, il reprendra la route de l'Europe, qu'il découvrira enfin après avoir longé presque tout le continent de l'Afrique, trois ans à peine se seront écoulés, & il aura fait le tour du globe, & il rentrera triomphant dans ce port qui fut son berceau.... Que de larmes de joie à son arrivée! quel tumulte dans nos ports! quels vifs transports d'allégresse dans nos familles consolées! Soient à jamais bénis les noms des Cook, des Solander, des Bougainville, s'ils ont entrepris ces longs & périlleux voyages pour répondre & acquérir des lumieres, pour étonner & attendrir les peuples éloignés, par des arts & par des vertus nouvelles, & si du moins enfin quelques vaisseaux d'Europe ont commencé d'expier

dans les trois parties de la terre, les barbaries & les longues désolations de leurs féroces dévanciers.

P. S. *Vous me demandez un état de la Marine de Toulon : je viens de me le procurer, & je vous l'envoie, en vous avertissant que vous pouvez compter sur son exactitude.*

Février 1783.

Deux vaisseaux de 80, la Couronne & le Triomphant; 16 de 74, qui sont l'Actif, l'Alcide, la Bourgogne, le Censeur, le Centaure, le Conquérant, le Destin, le Dictateur, le Guerrier, l'Heureux, le Mercure, le Souverain, le Puissant, le Séduisant, le Suffisant & le Zodiaque.

Cinq de 64 : sçavoir, l'Alexandre, le Hardi, l'Indien, le Lion, la Provence.

Seize frégates portant 26 canons, de 12 ou de 18; 12 corvettes de différens calibres, des chebecs & des brûlots.

N. B. Il y a, dans le port de Brest, 5 vaisseaux de 10 (la Bretagne, l'Invincible, le Majestueux, le Royal-Louis & le Terrible); 3 vaisseaux de 80, 25 vaisseaux de 74, 6 de 50, environ 35 frégates, 15 à 20 corvettes & brics, & 20 lougres, cutters & avisos.

On compte à Rochefort 4 vaiſſeaux de 74, 9 à 10 de 64, & environ 12 frégates & 6 corvettes.

TOTAL des forces maritimes de la France; 80 vaiſſeaux de ligne, 60 frégates, 60 corvettes, brics, brûlots, chebecs, &c. &c., c'eſt-à-dire, 200 voiles.

L'état ordinaire de la Marine Angloiſe, au premier Janvier 1785, tel qu'il a été préſenté à l'Amirauté, offre 107 vaiſſeaux de ligne; 12 de 50, 91 frégates, & 34 ſloops ou cutters. (*Gaz. de Fr., du 21 Janvier*).

SIXIEME LETTRE.

Vous devez avoir reçu, mon cher ami, le Mémoire de M. Bernard, ſur les Oliviers. La perſonne, à qui j'avois écrit à Marſeille, n'a pu ſe le procurer qu'en l'achetant chez M.... M. Bernard eſt abſent depuis long-temps, & cet excellent livre eſt devenu rare. Croiriez-vous que ce bourreau de L.... a exigé ſix francs pour le lâcher? Mon ami, qui a trouvé ce prix exorbitant, a voulu avoir un reçu pour conſtater la piraterie du M.....

J'ajoute ici le détail ſur la porte de l'arſenal de Toulon, que vous m'avez demandé.

La porte de l'arſenal de la marine a été exécutée ſur les deſſins de M. Lange, ſculpteur du Roi : elle fut finie en 1738, & cet ouvrage lui valut, outre de forts appointemens, 500 liv. de penſion, réverſibles à ſon épouſe.

L'architecture eſt d'ordonnance dorique: l'entrée eſt ſurmontée d'un arc à plein ceintre, dont le diametre eſt de neuf pieds, qui ſont la largeur de la porte, & la hauteur eſt double. Il y a deux colonnes de chaque côté, poſées ſur un ſocle ſortant à plein jour du nu du mur, dont la ſaillie eſt de ſix pouces. L'impoſte ſuit toute la largeur de l'ordonnance, & forme, dans l'entre-colonne, deux panneaux, dont l'inférieur eſt un carré long, & le ſupérieur, un carré parfait, l'un & l'autre chargés d'un bas-relief en trophées de marine.

L'entablement, qui eſt fort enrichi, ſur-tout au larmier & au-deſſous du ſaillant

de

de la corniche, porte une friſe garnie de triglifes, & les métopes ſont chargés, l'un, d'une fleur de lis, & l'autre, de deux ancres poſées en ſautoir.

Au-deſſus de la corniche, & dans la partie qui répond à l'entre-colonne, d'un côté eſt un *Mars* aſſis ſur une partie du fronton, arrondi en volute, & de l'autre, une *Minerve* poſée de même. Ces deux figures ſont en parfait rond de boſſe, & accompagnées de leurs attributs. Derriere ces deux figures, regne un attique, dont le panneau du milieu eſt chargé d'une pierre de marbre noir, portant cette Inſcription:

Ludovicus XV. Chriſt...... Ne quid Portui Tolonenſi ſub Lud. Magno adſerti ſplendoris interiret principalem hanc navalis armamentarii portam pro dignitate loci reſtituit.

ANNO M. DCC. XXXVIII.

Au-deſſus de l'attique, ſont ſculptées ſur le milieu, fort en grand, les armes du Roi avec des trophées. Il ſort, par le bas

de l'écuſſon, deux cornes d'abondance jettant des coquillages de différentes mers, & répandus ſur toute la corniche de l'attique. Sur chaque extrémité, il y a, à l'une, un Génie embraſſant un faiſceau de lauriers, & à l'autre, un autre Génie embraſſant un faiſceau de palmes; & au bout, des trophées des Sciences.

Cette architecture vient racheter le mur latéral, qui eſt plus bas d'un tiers, par un quart de rond en doucine, portant bandeau & conſole.

Quelques-uns croient que M. Lange n'a travaillé que d'après les deſſins de M. Taureau ſon prédéceſſeur, ſculpteur habile, & dont nous avons pluſieurs monumens.

Voilà, je crois, mon cher ami, de quoi ſatisfaire à votre demande : je l'aurois fait plutôt, ſi je n'avois attendu trop long-temps la réponſe au ſujet du Mémoire ſur les Oliviers.



SEPTIEME LETTRE.

Il n'y a dans Toulon ni antiquités, ni curiosités, vous y admireriez cependant *le champ de bataille*, grande & superbe place entourée d'un double rang de peupliers, de trembles & de micocouliers, la façade élégante, quoiqu'un peu monotone, qui s'éleve, où vivoient les P. P. C., est d'un assez bel effet, pourvu que les platanes qu'on a plantés vis-à-vis, ne la voilent pas bientôt entiérement; il me semble que des tilleuls tenus bas, étoient plus convenables dans ce bel emplacement.

Tous les dimanches matin, vers les onze heures, je viens sous ces hautes allées, au moment de la parade, non pour contempler, comme dit Voltaire,

Cent automates à la file rangés,

non pour voir briller, aux rayons d'un soleil vitrifiant, des fusils reluisans, des

ſabres nuds, des bayonnettes affilées, des caſques polis & éblouiſſans, mais pour entendre une muſique délicieuſe, qui n'eſt pas probablement celle de Sparte, ni celle qui faiſoit voler Alexandre aux armes, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite. Elle eſt vive, brillante, gaie, faite pour des François ; l'émotion qu'elle cauſe eſt aſſez forte & laiſſe un agréable ſouvenir.

Les jours d'exercice *à feu*, cet appareil des combats, ce bel ordre, l'extrême propreté des troupes, la préciſion des évolutions, l'épouvantable détonation d'un feu roulant, que les échos des monts voiſins répetent & prolongent de vallée en vallée ; enfin, le tonnerre lointain d'une école d'artillerie, forment un ſpectacle & un concert majeſtueux dont je vais jouir quelquefois, & que j'aime beaucoup mieux voir ici qu'en bataille rangée. La ville eſt traverſée par une grande rue plantée d'arbres & ornée de fontaines d'où jailliſſent des eaux fraîches & pures, abondantes, & très-néceſſaires en été, ſoit pour le

nettoiement des rues, foit pour corriger l'âpreté des plus accablantes chaleurs.

Je n'ai remarqué qu'un feul monument de fculpture digne d'être vanté; ce font deux cariatides coloffalles qui fervent de fupport au balcon de l'hôtel de ville; elles font du célebre *Puget*, qui, dit-on, ayant à fe plaindre de deux confuls, les repréfenta fur la pierre avec tant de vérité que toute la ville les reconnut. Grande & éternelle vengeance qu'il n'appartient à tout le monde de fçavoir exercer, mais qui doit apprendre aux gens en place à n'être point injuftes envers les hommes à talent (*).

(*) Je n'ai jamais conçu l'imprudence de ces gens en place, qui, par leurs procédés ou par leurs difcours, ofent bleffer l'amour-propre irafcible des Ecrivains. Ils ne fçavent pas, fans doute, que fi ces hommes paifibles, mais néceffairement fenfibles à l'excès, ont des dyptiques facrés pour l'apothéofe de leurs bienfaiteurs & de leurs amis, ils ont auffi des tables de vengeance & de profcription, où leur indignation,

Ce célebre artiste, dit quelque part le P. Papon, occupoit une maison qui appartient à M. Granet; il peignit au plafond d'une chambre les trois Grâces, qui sont d'une composition fort élégante; on les y voit encore, ainsi qu'un tableau où est représenté un Hercule qui file. Le P. Papon à qui j'ai marqué dans plusieurs circonstances toute mon estime, me permettra de lui

---

quand on les offense, grave, en caracteres impérissables, les noms qu'ils dévouent à l'opprobre, ou sur lesquels ils impriment la tache brûlante du ridicule. Les plus grands Potentats, quand ils ont déshonoré le diadême, ne sont pas à l'abri de ces vengeances tardives, mais éternelles. Juvénal, dans sa Satyre IV, immole l'imbécile *Domitien.* Horace perce de ses traits l'impertinent Préteur de *Fundi*, qui n'avoit vu en lui qu'un Poëte. Le Parnasse a aussi ses fourches patibulaires, où les Midas & les Marsyas, que l'homme à talent y expose écorchés, semblent crier aux sots de tous les siecles le Vers dont le malheureux Théfée fait retentir le Tartare:

Discite justitiam, moniti, & non temnere Vates.

dire ici que sa mémoire, ses yeux, ou son copiste, se sont trompés : ce plafond représente les *Parques & non les Grâces.*

N'oublions pas, en passant devant l'arsenal, de détailler les beautés déployées avec profusion par l'architecte de sa porte : l'ordre dorique, avec ses ornemens ; des trophées analogues, de très-belles statues décorent ce riche portail, & annoncent dignement les chefs-d'œuvre de Vauban, & la respectable puissance de Louis XIV.

Vous me demanderez, sans doute, mon cher ami, quelles sont les productions particulieres du terroir de Toulon, & quel est le caractere de ses habitans ; je vous répondrai en bref que les Toulonnois sont Provençaux dans toute la force du terme ; plus étourdis que méchans ; légers à la fois & passionnés ; actifs, mais souvent sans dessein ; amis chauds & sinceres, *& pensant qu'il est plus honnête d'offenser que de haïr.* Tacite. Vous trouverez parmi eux de la générosité, de la franchise, & cet amour de nos maîtres qui carac-

térife en général tous les François, mais qui femble devenir leur paffion dominante.

On fabrique à Toulon des *Pinchinats*, (étoffes de laine fort groffieres, mais affez recherchées); fon territoire produit en abondance de l'huile, des capres fines, des figues *Marfeilloifes*, les plus délicates de la province, du mufcat qui n'envie rien à celui de Caffis ou de Frontignan, & un vin de la Malgue, peut-être le meilleur des vins après le Bourgogne.

Le thon qu'on pêche dans nos *Madragues* eft encore une branche du commerce fort intéreffante pour Toulon; rien de plus curieux que cette pêche; j'y ai affifté, & malgre le mal de mer qui me tourmentoit, j'en fuivis avec plaifir l'appareil & l'exécution; ces monftres marins, dont plufieurs pefent jufqu'à deux & trois cents livres, fuivent la côte en foule, & la tête hors de l'eau, bondiffent & fautent pefamment les uns fur les autres; ils entrent dans le canal de la rade, & donnent bientôt dans

d'immenses filets de cordes qui les encagent, & d'où les plus robustes des hommes les tirent à l'aide de quatre cabestans qui soulevent le champ du filet, & le rapprochent également de quatre grands bateaux. Les pêcheurs travaillent d'un bras nerveux, le poisson saisi par les ouïes se débat vainement ; il fait envain jaillir l'onde amere sur la face de son vainqueur, il est pris ; mais souvent avant d'expirer, il venge sa mort par un énorme soufflet qu'il applique sur la joue du premier venu, & l'imprudent a besoin d'être ferme sur ses pieds pour ne pas être renversé du coup que lui assene la large queue du monstre agonisant.

Si j'écrivois à un amateur, à M. M., par exemple, je ne pourrois me dispenser de lui parler de nos femmes ; je lui dirois : en général, elles sont blanches, bien faites, de beaux yeux, de l'ame... de l'embonpoint, ce qu'il en faut ; elles ont un parler qui leur sied, mais qui me paroît détestable dans la bouche des hommes. Comme la

ville eſt ſans ſpectacle les trois quarts de l'année, nos dames ne jouiſſent pas d'une exiſtence auſſi agréable que les Marſeilloiſes. Les maris & les meres y ſont, dit-on, fort vigilans; mais Vénus depuis long-temps a des intelligences avec Mars.... Voilà ce que je dirois à M....; mais à vous, grave docteur, il faut vous parler d'autres choſes, & je vais vous ſervir ſelon votre goût. Je vous dirai donc que S. Honoré fut le premier Evêque de Toulon; que S. Cyprien, mort en 548, fut le troiſieme, & qu'il eſt le titulaire de l'égliſe, après la Sainte Vierge; que le diocèſe de Toulon n'eſt composé que de vingt-huit paroiſſes, que ſon Prélat n'a que 20000 livres de rente; que le chapitre de la cathédrale eſt composé d'un prévôt, d'un archidiacre, d'un ſacriſtain, d'un capiſcol, & de huit chanoines; que les dignités ſont à la nomination alternative de l'Evêque & du chapitre; qu'il y a dans Toulon, cinq couvens de Religieux & cinq de Religieuſes, & que le college

y eſt ſous la direction des P. P. de l'Oratoire, vos maîtres & les miens, leſquels jouiſſent ici, comme par-tout, de l'eſtime univerſelle (*). Adieu, mon cher Abbé, j'attends de vos nouvelles avec impatience.

(*) L'oratoire (dit d'Alembert), Société vraiment reſpectable, qui, ſans intrigue, ſans ambition, aimant & cultivant les Lettres, par le ſeul déſir d'être utile, s'eſt fait un nom diſtingué dans les Sciences ſacrées & profanes; qui, perſécutée quelquefois, & toujours peu favoriſée de ceux même dont elle auroit pu eſpérer l'appui, a fait, malgré ce fatal obſtacle, tout le bien qu'il lui étoit permis de faire, n'a jamais nui à perſonne, même à ſes ennemis; enfin, qui a ſçu dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chere aux Sages, pratiquer la Religion ſans petiteſſe, & la prêcher ſans fanatiſme. (*Eloge de Maſſillon*).



HUITIEME LETTRE.

Vous aurez auſſi des loques de mon Journal, mon cher *Elzevir*, & puiſſiez-vous ne pas vous repentir de m'avoir reproché mon ſilence ! *Je ne vous ferai pas grace d'une laitue ;* mais cependant quelle perte irréparable j'ai à déplorer ! J'avois dans mon porte-feuille une tempête admirable, & hier, ô regrets, ô douleurs ! le vent du nord l'emporta dans la mer, & je fuis obligé de vous renvoyer à celles qui ſont décrites dans les Romans Grecs que vous réimprimez. Cherchez, liſez, tremblez.

J'étois invité à dîner ſur une frégate qui étoit en rade. Je m'embarque à midi dans le canot vîte & brillant du Capitaine, avec quelques Officiers de marine (point impertinens). Nous avions avec nous trois Dames jeunes, jolies & d'une gaîté pétillante.

D'abord, *notre vaiſſeau voguoit légérement*, vous ſçavez le reſte. Tout à coup, au ſortir

du port, un fougueux vent d'est nous traverse; la lame, en se brisant nous couvre d'écume & d'eau, le canot penche, il est prêt à chavirer. Les Dames s'écrient; je pâlis, je m'écrie aussi, tandis que le Capitaine, debout à l'extrémité de l'esquif, rioit de nos terreurs.

Nous voguions cependant; & tout en faisant des bonds de chevaux arabes, nous approchâmes de la frégate. Comme il falloit détourner sur la gauche, ce maudit vent, pendant cette manœuvre, s'engouffre dans notre voile latine, nous fait pirouetter un moment, & nous pousse, l'instant d'après, directement contre les flancs élargis du gros navire immobile à l'ancre. Nous volions *en canelle*, si quelque Dieu protecteur, Neptune sans doute, n'eût fait biaiser notre chaloupe. La proue, avancée en long bec pointu, donna heureusement contre un bateau de pêcheurs. Les deux lutteurs furent écornés du choc, les fragmens en rejaillirent sur la frégate; & nous, nous tombâmes presque tous à la renverse, qui sur le dos,

qui sur le nez. On nous jetta d'en-haut des cordes nouées, on plaça des échelles; & les hommes montant avant les Dames, nous fûmes bientôt rassemblés sur le tillac.

Comme je respirai, lorsque je me vis en sureté ! Un verre de vin de la Malgue, bien vieux, bien rafraîchi, nous redonna du cœur. Le calme revint sur l'onde & dans mon ame, & alors je jouis, en poëte & en peintre, de la vue magnifique qui se découvroit à moi de toutes parts.

Le golfe, qui forme la rade, s'offroit à mes yeux comme un large miroir où se réfléchissoient, renversés & tremblottans, les remparts de la ville, avec leurs canons, les hauts mâts & les pavillons de toutes couleurs de cinq à six frégates, & de quinze transports. L'air retentissoit du bruit enchanteur de plusieurs concerts militaires, & de quelques tambourins Provençaux. La côte bordée de bastides surmontées de grands pavillons blancs, qui annonçoient la présence du maître; des groupes de pêcheurs chantans en cadence, & attelés à de longues

cordes, pour tirer, fur le rivage, des filets pefans & chargés de poiffons; la ville au nord, fe préfentant à moi dans un jour fi favorable, que je comptois non-feulement fes tours & fes clochers, mais les maifons du port, & celle même que j'habitai dans mon enfance; la campagne, en amphithéâtre, s'élevant au fond de ce riche tableau, & couronnée d'une chaîne de rochers feftonnés, qui lui fervent de bordure & de cadre. Voilà ce qui formoit mon horizon; voilà ce qui tenta mes crayons, je veux dire mon luth, & aujourd'hui ma plume.

Un diner très-gai, très-élégamment fervi, occupa notre foirée; du vieux vin de Grece & d'Italie, de jeunes femmes de Provence, l'air appétiffant de la mer, de la glace, des fruits, des coquillages vivans, des poiffons que nous avions vu pêcher, & qu'on venoit d'apprêter à la maniere du pays, des cailles, des becfigues, & *des perdrix à jambe écarlate*, rendirent le feftin à peu près paffable.

Avant de partir pour la ville, nous parcourûmes le vaiſſeau de la cave au grenier, j'eus même le courage de monter au haut d'un mât, pour appercevoir la grande mer; je vis les Iſles d'Hyeres très-nettement; plus loin encore de gros nuages qu'on me donna pour les montagnes de Corſe; je fis ſemblant de croire ce conte qu'on paroiſſoit me débiter de bonne-foi, & je demandai ſeulement ſi les rougeurs que je voyois à *l'eſt* n'étoient pas une réverbération des flammes du Mont-Gibel. Notre retour fut le plus heureux du monde, nous chantâmes le reſte de l'ariette, *mais enfin après l'orage......* & nous arrivâmes. Avec quel plaiſir je m'élançai ſur la rive! j'avois le cœur barbouillé, mais à peine j'eus touché terre, que je ne ſentis plus que le plaiſir de m'y voir. Que Virgile a bien peint la nature, lorſqu'il a dit:

. . . . Magno telluris amore
egreſſi optatâ potiuntur Troës arenâ.

Vers les neuf heures du ſoir j'allai me

promener ſur le cours ; là, je me ſouvins d'avoir jadis vu de la neige pour la premiere fois. Je me ſouvins d'avoir paſſé cette matinée toute entiere à me battre à coups de pelotons avec tous les poliſſons du college. Cette niaiſerie que mon imagination revêtoit de mille charmes, m'occupa ſi agréablement, que je la rimai en me promenant. Je vous l'envoie, & ſi vous trouvez la ſcene bien rendue, je la coudrai, je ne ſçais quand, dans quelque poëme, je ne ſçais ſur quoi ; en attendant, inhumez-là, je vous prie, dans vos Affiches, ainſi que mes Vers à M. Granet. J'ai placé, ſelon vos déſirs, dans la bibliotheque de ce ſçavant Magiſtrat (auſſi-bien compoſée que celle de notre ami M. Gallard) votre *Horace* & votre *Bernis*. Ce ſont deux bijoux typographiques, qui ont fait la réputation de vos Preſſes. — De peur d'oubli, voici ma ſoirée d'hier :

Une fois ſeulement, dans toute ma jeuneſſe,
j'ai vu (ce ſouvenir me plaît & m'intéreſſe,

cet âge embellit tout) ; j'ai vu de blancs flocons
defcendre fur nos toits en légeres toifons.
Combien la neige, alors fraîchement entaffée,
enchanta nos regards, étonna ma penfée !
Les fons retentiffans du métal argentin,
dans les doctes prifons nous appelloient en vain :
des enfans de Phœbus l'effaim vif & folâtre
a volé vers le Cours ; foudain, fur ce théâtre
formant un double rang l'un à l'autre oppofé,
d'une ardeur pétulante, & de joie embrafé,
le bruyant petit peuple à deux mains prend la neige ;
mille globes lancés fe croifent dans les airs ;
mille cris vont frappant l'écho voifin des mers.
Vif, malin, celui-là mire & jamais ne frappe ;
celui-là, plus adroit, vife au but & l'attrappe,
& ce but juftement eft le front du premier.
Mais l'un des deux partis eft contraint de plier :
il fuit ; l'on court après ; tout à coup volte-face.
Le Parthe, dans fa fuite a moins d'art & d'audace.
Et cent mains ont pouffé cent pelotons durcis,
aplatis & brifés fur les rangs ennemis.....
O premiers fouvenirs, charme de tous les âges !
Que j'aime à rappeller vos touchantes images !
Quel poëte fenfible, épris de vos attraits,
N'eft sûr, en vous chantant, d'exciter des regrets !



NEUVIEME LETTRE.

A vous, mon Camarade au Parnaſſe ; je vous ai promis des Lettres longues comme les Sermons de ***, ou comme les médiſances de nos dévotes. Je ne puis vous tenir parole : je n'ai ici ni temps, ni malice à moi ; on n'eſt méchant que dans les mauvais pays. Mais ſans doute le Conſeiller, l'abbé P... & l'ami C... (Linnæus en herbe), vous auront lu mes Gazettes. En voici la ſuite, arrangez-vous, Meſſieurs, pour donner, ſi cela vous plaît, de la ſuite à tout ceci. Ce ſera un bon apprentiſſage pour ſuivre les aberrations de l'Arioſte que vous vous propoſez de traduire.

Je reviens d'Hyeres : j'ai voulu revoir encore une fois ce délicieux Eden, dont je n'oſe vous faire la deſcription. Liſez tout ce qu'on a dit des jardins d'Alcine & d'Alcinoüs : liſez la peinture des Champs Elyſées dans Muret, celle de l'Iſle Fer-

nandèz dans les Incas; vous y verrez des traits épars, dont l'enſemble raviſſant n'eſt qu'à *Olbia*, nom grec, qui, dit-on, ſignifie *Terre heureuſe*. L'Auteur du Jugement de *Pâris* étoit ſans doute dans ces bois charmans, lorſqu'il faiſoit les Vers ſuivans.

L'ambre plus pur exhale ſes odeurs;
un gazon frais couvre la terre ardente,
& fait jaillir une moiſſon de fleurs,
pour nuancer ſa robe verdoyante.
Des fruits vermeils chargent le grenadier;
ſur les buiſſons la roſe ſe balance,
& l'oranger, fier de ſon opulence,
mêle ſon or à l'or du citronnier.
La violette, ici, brille dans l'herbe:
à ſes côtés, ſur un arbre voiſin,
la vigne monte, & court, vaine & ſuperbe,
près du cedra ſuſpendre ſon raiſin.

Je me ſuis promené deux jours parmi des bois d'orangers tout blancs de fleurs. Comme j'errois délicieuſement à travers les jaſmins d'Eſpagne, les paliſſades de caſſiers, & les carrés de tubéreuſes! Qu'il eſt doux d'éviter, ſous ces ombrages, le chaud

d'un jour brûlant, & d'entendre, assis au pied d'un citronnier fleuri, le bourdonnement des abeilles, & le murmure des eaux limpides! On lit, on rêve, on médite avec une volupté d'Ange, dans ces lieux où regne la paix & la sérénité; les yeux & le cœur y jouissent, à la fois, d'un spectacle & d'un bonheur dont l'homme, que la société n'a pas dépravé, ne peut jamais se lasser.

Les salines, qui brillent au loin sur les bords de la mer, répandent, vers le soir, une odeur de violette plus douce que l'iris, & non moins voluptueuse... Un Amant compareroit l'air qu'on respire dans ces momens, à la pure haleine de sa maîtresse.... Heureusement pour mon imagination provençale, & jadis trop encline aux évagations érotiques; heureusement Télémaque étoit avec Mentor: mon sage, mon fidele ami, *Eust*... de l'Or..., m'accompagnoit, ainsi que le P. le Fev..., homme aimable & sensible, dont je vous ai si souvent parlé.

Nos converſations n'étoient que les purs épanchemens de l'amitié. Nous penſions tout haut, loin des tartuffes, & des pédans de tout ſexe & de toute robe. Nous ne parlions que du bonheur de vivre à la campagne, avec un petit nombre d'amis & de livres choiſis, & des qualités qu'il faudroit trouver dans ſes amis, & apporter ſoi-même dans ce doux commerce : nous ne parlions que de nos craintes, de nos déſirs, de nos goûts & de nous-mêmes. Momens rapides, & dont le ſouvenir eſt encore un plaiſir ſi vif pour mon ame charmée ! vous renaîtrez pour moi ſur les rives de la Loire, lorſqu'avec mon ami, je parcourrai les vignobles de ſes bords !

Vous ne ſçavez pas à quoi vous vous expoſez, en exigeant que je faſſe pour vous & pour vos Dames, le récit de mes occupations d'automne. Je m'attache à tout, je m'amuſe, je m'occupe de tout ; &, par ce moyen, les parties de plaiſirs les plus ſimples deviennent pour moi une ſource de jouiſſance, qui ne vont qu'à moi, &

dont les détails paroîtroient puériles à bien du monde. Au reste, comme il m'importe d'être heureux à ma maniere, je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on pourra porter de mes goûts : ils sont simples & innocens; je les contente à peu de frais; je trouve presque toujours sous ma main ce qui peut les satisfaire; il suffit pour moi de sortir des villes, de voir des coteaux & des villages, pour devenir un des acteurs de l'Astrée, un Silvandre, un Hylas, & pour remplacer, par ces chimeres agréables, les biens que la Nature m'a refusés;

. . . . *Ferreus eheu !*
quisquis in urbe manet ! . . . . Tib.

Adieu, cher & fidele ami : santé, succès, joie & bons Vers; voilà mes souhaits pour vous. Mes hommages à cette Femme charmante & sans prétentions, vertueuse sans effort & sans tristesse :

presque le portrait de sa mere,
comme elle répandant de modestes bienfaits,
& sa Rivale en l'art de plaire
par son esprit & ses attraits.

DIXIEME LETTRE.

Les voici donc ces récits de mes amusemens d'automne ; songez, Monsieur, que j'obéis à vos désirs, c'est presque dire à vos ordres.

Dès la premiere pointe du jour, je pars vêtu à la matelotte, & m'embarquant sur le port dans un bateau de pêcheur, je vais voir tirer le filet sur la côte; rien n'est plus intéressant que ce moment-là. Je n'ai jamais considéré de figures plus éloquentes, plus fortement rembrunies, & prononcées, que celles de ces bons pêcheurs. Tout l'équipage décrit si fidélement par Théocrite, dans l'Idylle d'Asphalion, se rencontre ici, & semble inviter les pinceaux de *Vernet*. La cabane du rivage est formée de branches entrelacées; l'algue marine leur sert de matelas; ça & là sont semés les instrumens de leurs travaux, les corbeilles, les lignes, les hameçons, les filets chargés de mousse, le crin tordu en ficelle; les

masses

nasses recourbées, les labyrinthes de jonc, les lacets, quelques nattes, & les vêtemens dont ils se dépouillent. Tels sont les instrumens, telle est la richesse de ces malheureux. La pêche est tout pour eux, dit le poëte de Sicile. Ils ne voient rien au-delà, & l'indigence est leur compagne; entr'eux & la mer, nul voisin n'habite de tous côtés, elle apporte mollement au pied de leurs cabanes ses flots, qui l'ébranlent doucement. (*Trad. de M. de Chabanon*).

Quand leur filet, dont le liége flottant marque au loin la direction de la mer, est prêt d'arriver sur la greve, & qu'ils vont recueillir le fruit de leurs labeurs & de leurs veilles, vous les voyez se retourner cent fois avec curiosité; il arrive, on y court; s'ils n'attrapent rien, ils s'attristent, ils s'impatientent, mais il ne se découragent pas; ils recommencent, au contraire, si le fardeau pese, & coûte de longs efforts à amener sur le galet, ils poussent des cris de joie, bénissent le ciel, & chantent en chœur une espece d'*amebée*, qui les

excite, & qu'on a du plaisir à leur entendre répéter. Le filet déployé sur la plage, on apporte en hâte des corbeilles d'osier, & l'on met à part les différentes especes de poissons; ils ne manquent jamais d'en donner, & assez largement, aux pauvres qui accourent auprès d'eux des hameaux voisins. Il est des jours, des jours de réjouissance où ils choisissent les plus beaux & les meilleurs pour s'en régaler sur le champ. Je suis quelquefois de la partie quand j'ai aidé à tirer *la seine*, & j'ai plus de plaisir, je vous jure, à ces grossiers banquets entourés de si bonnes gens,

qu'aux ennuyeux repas priés
de la bourgeoise Coterie,
où sont tant d'êtres ennuyés,
qui s'appellent entr'eux la bonne Compagnie.

Là, au lieu de ces ragoûts perfides, de ces coulis indigestes, de ces drogues incendiaires qui allument le sang & nous gorgent d'humeurs mal élaborées, je vois pêcher, apprêter, & servir *la Vive*, dont

la chair eſt ſi bonne & de ſi facile digeſtion; *la Sole*, le plus délicat des poiſſons; *le Rei*, le roi, ainſi nommé à cauſe de ſon excellent goût; *la Perche* de mer; la brillante *Dorade*, & *la Vergadelle* bariolée d'une agréable variété de couleurs; enfin, je croque à plaiſir, & tout au ſortir d'un feu vif & clair, les ſardines & les anchois ſi délicieux vers les côtes de Toulon & de Bandol.

C'eſt ici, mon cher ami, que l'amant de la nature peut admirer la prodigieuſe variété de ſes productions. Que de formes, que de couleurs, que d'êtres différens! les prés ont des fleurs moins brillantes, les oiſeaux d'Amérique des plumes moins bigarrées, les tigres, les ſerpens, des peaux moins tavelées, moins émaillées, que ne le ſont les peaux de divers poiſſons. Rien de plus riche que leurs écailles, de plus heureux que leurs formes, rien de mieux nué ſurtout que l'intérieur des coquillages. Rien n'égale la fraîcheur, la vivacité des couleurs que les Néréïdes ont appliqué de

leurs propres mains sur le dos de certains rougets, où l'or, l'argent & la pourpre la plus éclatante, semblent tissus ensemble. La *Pine* de mer s'ouvre, & l'œil est ébloui de sa nacre argentée; l'huître est tapissée intérieurement de la précieuse substance qui forme les perles; la moule porte les plus douces couleurs de l'iris, & quel rouge est plus vif que celui dont brille le corail récemment détaché du fond des mers!

Vers les neuf à dix heures je reviens en ville, toujours avec ces bonnes gens. Je fais ce que je veux pendant la traversée; je cause, je dors, ou je lis: car j'ai toujours avec moi Thompson, Gessner, & mon cher Horace. Je porte aussi mes tablettes pour saisir & fixer quelques-unes de ces idées fugitives que les circonstances font naître, & qui s'envolent sans retour lorsqu'on n'a pas soin de les arrêter au passage; quelquefois même, lorsque la traversée est un peu longue, & que mes idées, nourries par les images champêtres,

m'inspirent le désir de poétiser, j'écris de petits vers, j'esquisse quelques croquis, tels que celui que je joins à cette lettre, dont la mesure chantante & presque dansante, me paroît d'un agrément singulier.

Adieu, féal ami, adieu; faites de jolis vers & de beaux discours, & vous souvenez que Mercure préside au commerce, à l'éloquence & aux plaisirs. Ne m'oubliez pas tout-à-fait;

> & si, dans ces jours décroissans,
> l'Amitié vous est encore chere,
> consacrez-lui le peu d'instans
> que voudra vous laisser son Frere.



VERS
SUR L'ÉTÉ.

QUELS flots de lumiere
fatiguent mes yeux !
L'Aſtre glorieux
que l'Incas révere,
embraſe la terre,
enflamme les cieux.
Les oiſeaux languiſſent,
les forêts pâliſſent,
les ruiſſeaux tariſſent ;
tout reſſent ſes feux.
De ſon char d'ébene,
la Nuit jette à peine
ſes voiles légers ;
& l'humide Aurore
rafraîchit & dore
les fruits des vergers.
Près d'une fontaine,

dont l'onde incertaine,
parmi les gazons,
fuit dans les vallons,
la jeune Bergere,
en robe légere,
conduit ſes agneaux,
& ſous les berceaux
d'un bois ſolitaire,
goûte un doux repos.
Le troupeau ſommeille:
ſon chien haletant,
Berger diligent,
fait la garde & veille.
Dans ce pur ſéjour,
qu'ignore l'Amour,
Néris, ſans alarmes,
au déclin du jour,
dévoile ſes charmes.
Le bain le plus frais,
que bordent exprès
deux antiques charmes,
reçoit ſes attraits.
Chaque flot s'empreſſe
de ceindre Néris;
chaque flot careſſe

& roses & lys.
Sur les flots ravis
de voir leur Déesse,
moins enchanteresse
a paru Cypris.
Tandis qu'à l'ombrage
du discret feuillage
repose Palès,
la blonde Cérès
coupe à notre usage
l'or de ses guérets.
En meules superbes
ils couvrent les champs;
Les chars gémissans,
traînés à pas lents,
transportent des gerbes
les trésors flottans.
Bergere charmante,
Aglaé présente
aux groupes assis,
la crême éclatante,
la mûre sanglante,
la fraise odorante
& le jus des fruits.
Le lait, dans la coupe,

coule à flots d'argent;
la bruyante troupe
la vide en riant:
le nectar ruisselle,
la joie étincelle;
& dans ces instans,
les Plaisirs constans,
les Amours fidelles,
dépouillant leurs ailes,
les donnent au Temps.
Philémon qu'excite
Bacchus & les Ris,
près de sa Baucis,
rassemble l'élite
de ses petits-fils,
& du temps jadis,
ainsi qu'on peut croire,
leur conte une histoire
de malins esprits,
qui tient l'auditoire
tremblant & surpris.
La folâtre Nise,
une mûre en main,
vient, se cache & vise
au front de Lubin.

Le Berger malin
feint une ſurpriſe :
Niſe rit & fuit,
en demandant grace ;
Colin la pourſuit,
l'atteint & l'embraſſe. . . . .

Plaiſirs innocens !
ô volupté pure !
fleurs que la Nature
offre à ſes Amans !
Naiſſez ſur mes traces ;
parſemez le cours
des ans que les Grâces
donnent aux Amours,
& cachez les glaces
de mes derniers jours.
Hameau ! Payſage,
où de mon bel âge
j'ai paſſé la fleur !
Champêtre hermitage ;
retraite du Sage,
offrez à mon cœur,
ſinon le bonheur,
du moins ſon image.



ONZIEME LETTRE.

Le tableau de mes plaiſirs champêtres n'eſt encore qu'eſquiſſé, mon très-cher ami, car vous penſez bien que la chaſſe ſuccede quelquefois à la pêche, & la botanique, aux promenades ſur mer. Eh quoi! m'allez-vous dire, l'homme ne ſçauroit-il donc jamais s'amuſer innocemment? & juſque dans le ſiecle de lumiere & d'humanité, ſe fera-t-il une volupté barbare de l'art d'exterminer. Cet être ſi doux & ſi pitoyable, à qui la Nature, par un privilége unique, accorda le don des larmes, lui, qu'elle organiſa pour broyer & digérer les végétaux qu'elle lui prodigue, eſt-il né pour courir ſur une proie animée, pour lui arracher la vie, pour la dévorer encore chaude & fumante.... & devenir le rival du chien & du vautour! Sans doute, qui-

conque possede ou cultive un champ, tient de la Nature l'imprescriptible droit de tuer les animaux qui lui disputent sa propriété ou son travail; mais, hors de là, je ne vois plus dans la chasse qu'un exercice féroce fait pour apprivoiser l'homme avec le meurtre & le sang, qu'un exercice digne de sa sauvage origine. Les philosophes l'ont dit : les sucs de tous les cadavres mêlés à des humeurs déjà trop adustes, dépravent peut-être encore plus notre moral qu'ils ne corrompent notre physique.

Voyez, me direz-vous encore, que de loix il a fallu pour réprimer la fureur de cette ardente passion! & de là que d'infractions! que de châtimens.... la plus forte satyre de la chasse n'est-elle pas dans le code immense qui tente en vain d'en réprimer les abus? voyez que de barbares préjugés à la suite de tant de réglemens qu'on élude ou qu'on brave. On attente à vos propriétés; on fait de la chasse le privilége de quelques nobles;

la mort de l'animal qui broute une moiſſon arroſée de ſueurs & de larmes, cette mort eſt expiée par la mort du malheureux qui triomphe de ſon ennemi. Que de vaſſaux vexés, ſurveillés, accuſés! que de redevances onéreuſes à celui qui les paye, inutiles à celui qui les exige, & uniquement deſtinées à perpétuer les reſtes honteux de la féodalité. Enfin, que de robuſtes fainéans, ceints d'une bandouliere, ſont arrachés à l'agriculture, & ſemblent chercher des délits avec avidité. *Ils ſont crus en juſtice*, ceux qui, hommes *de ſang*, & délateurs en titre, ſont exclus du ſerment chez toutes les nations ſages. Doit-on d'ailleurs, dans un Etat bien policé, permettre les armes à l'habitant groſſier & violent des campagnes! Cent mille payſans, armés de fuſils, & diſperſés dans les gorges d'un pays difficile, recevroient-ils ou donneroient-ils la loi? interrogez l'hiſtoire de ce ſiecle.

— Mais.... mais! quelle bruſque ſortie contre un plaiſir de tous les temps & de

tous les lieux, contre un divertiſſement *ſi noble!* Je ne veux pas, Monſieur le Pithagoricien, relever quelques petites contradictions qui vous ſont échappées dans la chaleur de l'attaque : je ne me permets que quelques obſervations légeres. — 1. — Si l'on a (ſelon vous) le droit de tuer l'animal qui fait le dégât, convenez qu'il faut des armes à feu, ou tout au moins des pieges ! — 2. — Si ce n'eſt pas un *privilége*, ou plutôt un *devoir* des Nobles de garantir nos ſillons du labour des ſangliers, & nos bergeries, des aſſauts du loup affamé, il faut donc que nos laboureurs, que nos pâtres abandonnent le ſoc, dépoſent la houlette, & marchent, armés de carabines, dans les champs & parmi les bois ? Convenons, avec M. de Saint-Lambert, que la Nobleſſe, qui, en général, fait de ſi grands ſacrifices à la patrie, mérite quelques priviléges, & que le droit de chaſſe en eſt un qui peut n'être point à charge aux citoyens des ordres inférieurs. Convenons que nos Rois ont fait ſagement

de se réserver le droit primitif de la chasse; plus sagement d'accorder ce privilége aux Seigneurs, & plus sagement encore d'établir des louvetiers contre les animaux dévastateurs des récoltes & des bestiaux : convenons enfin, avec Horace (qu'il est tout simple que je vous cite), convenons que la chasse a, de tout temps, été en honneur; qu'elle donne bonne opinion d'un homme, de ses mœurs, de sa force : *Solemne viris opus, utile famæ, vitæque & membris, &c.*; & trouvez bon, mon beau Déclamateur, que nous chassions dans ce pays-ci, non pas à la bête noire, mais, tout bonnement, aux petits oiseaux. Quelqu'ennemi que vous me paroissiez de cet amusement innocent, vous auriez du plaisir, je le parie, à voir nos pipées, nos battues, & à sentir votre part dans un plat de cailles & d'ortolans rôtis, cuits à point, & posés sur de friandes rôties.

La pipée ne se tente que dans les belles matinées d'automne. Les femmes & les enfans sont avides de cette chasse : seroit-ce

parce que la rufe & la tromperie y tiennent lieu de force & d'adreffe ? On choifit un bofquet affez fourré, & voifin cependant de la rafe campagne : on ébranche, ou plutôt on exfolie un jeune arbre, dans lequel on fait des entailles pour placer les baguettes enduites de glu Cet arbre, ifolé dans une clariere d'environ vingt pas, devient le piége fatal à tous les oifillons qu'on attire fur les gluaux, en contrefaifant le cri de la chouette avec des feuilles de rofeaux. Aux premiers fifflemens, des nuées d'étournaux & de martinets, la famille des linottes, celle des chardonnerets, les pinçons, les bouvreuils, les volatiles de toute efpece, s'attroupent en criaillant, voltigent quelque temps autour de la cabane où vous êtes caché, & finiffent par s'abattre fur les perfides baguettes. Elles tombent fitôt qu'ils s'y pofent ; leurs ailes fe barbouillent, & plus ils s'agitent, plus ils s'empêtrent. Amour, amour ! s'écrieroit l'Ariofte, tel eft l'effet de tes gluaux ! Dès que la volée eft à terre, le cœur bat de joie au pipeur; il

court à sa proie, attrape les pauvres prisonniers de guerre ; & malgré leurs cris plaintifs, malgré leurs jolis plumages, leurs formes charmantes, & les concerts dont ils ont rempli les airs au retour du printemps, il les empoigne impitoyablement, leur tord le col, & les enfile à des osiers.

La chasse au filet est de tous les jours, on la fait à sa porte, elle est, pour ainsi parler, une trahison perpétuelle qui attire à tout moment l'imprudence de ce foible & malheureux gibier. Sur une longueur plus ou moins étendue, on plante les lisieres d'un pré, d'un bois, ou d'un ruisseau, de différens arbrisseaux, arbres ou arbustes. On doit ménager par l'alignement, deux petits sentiers couverts aux deux côtés de la plantation, & s'il se peut, un troisieme dans le milieu du long massif; en peu de temps, ces jeunes plants s'élevent, fleurissent & fructifient ensemble. L'œil est flatté de voir cette variété de teintes & de formes, de bouquets où de baies. L'alisier, le cornouiller sauvage, à tige

rouge, y occupent les premiers rangs; le bienfaisant fureau y ploye fous fes larges ombelles, *à fruits d'un pourpre foncé; l'arboufier*, au moindre vent, *y fait briller fes glands de corail*; le troefne docile, & la ronce elle-même y étalent leurs grappes noires & luifantes. Les *phyllirea*, chargés de leurs *olives*, s'y marient au lentifque, & le terebinthe au laurier thym; on y admet l'aubépine & le nerprun, la viorne & le prunelier épineux; le fmilax circule à travers tout cela, il entoure & preffe, & marie toutes les tiges avec fes cent bras fouples & fleuris; d'efpace en efpace des touffes de rofeaux élancés, & de figuiers furmontés de *labrufques*, couvertes de leurs grappes rougeâtres & allongées, coupent les maffifs dont on a foin d'étager graduellement la route. Oh! fi le moindre filet d'eau pouvoit ferpenter dans le frais bocage, fi le bruit d'une cafcade naturelle ou artificielle pouvoit fe faire entendre aux oifeaux du voifinage, quelle foule innombrable fe jetteroit dans nos filets!

Vous jugez bien que dans un terroir brûlé par le soleil, où les remises sont si rares, où les garennes ne sont formées que par quatre arides murs, les oiseaux doivent se rendre par milliers dans de si charmans abris! ils n'y manquent pas, & le soir & le matin ces harmonieuses retraites sont toutes peuplées de rouges-gorges, d'ortolans, de rossignols, de verdieres, de mésanges de toutes couleurs, de fauvettes rousses & grises, de merles, de grives voraces, & quelquefois même de cailles & de bartavelles. L'allée ou bosquet doit aboutir à une espece de tonnelle large d'environ douze pas en quarré. Là, s'élevent deux mats peints en verd, hauts d'environ 20 à 25 pieds, & terminés par deux poulies; à ces poulies sont solidement attachés de vastes filets de soie verte, sur le plan vertical desquels, à l'aide de plusieurs cordes transversales, sont ménagées des files de poches profondes & distantes d'un pied & demi, c'est-là que vient se jetter le bec-figue au plumage

tigré, & le fenouiller, espece de roitelet; & le tarin (citrinelle), & le lucre (*spinus*), dont les accens sont si mélodieux; & l'impériale, espece de chardonneret, dont la tête est marquée de taches purpurines. Un quart-d'heure suffit pour faire quinze à vingt prisonniers. On bat les buissons en avançant doucement vers les rêts. Les arbres qui badinent au fond du tableau, & qui sont ou des saules légers, ou de petits peupliers d'Italie, papillonnent aux yeux de l'oiseau, qui croyant poursuivre sa route, & fuir les chasseurs, donne dans le piége, & s'y débat vainement. On arrive, on détend la *tése*, & la main détache avec précaution les malheureuses victimes, jolies créatures, qui deux heures après reparoîtront à table sous la forme la plus hideuse & la plus révoltante. Après cette opération on remonte le filet, & il demeure ainsi tendu & déployé tout le jour lorsqu'il ne fait ni vent ni pluie.

Ces sortes de filets se travaillent à Mar-

feille. L'on m'a dit que les *fimples* coûtoient environ deux cents francs; mais les triples valent jufqu'à vingt louis. Ces derniers forment un *arrêt* circulaire d'où rien ne peut s'échapper; mais ils font d'un entretien fort difpendieux : il faut les garantir du mauvais temps, & fur-tout des grands vents; les faire reteindre lorfqu'ils blanchiffent; les tendre, les détendre avec beaucoup, beaucoup d'attention. Cependant, malgré ces foins & cette dépenfe, les Provençaux, naturellement ennemis des uns & de l'autre, confervent le plus grand attachement à leurs filets. Les amateurs en ont deux & jufqu'à trois; ce qui garnit leurs tables de *brochettes* délicates, & dont l'hiftoire eft toujours contée avec toutes fes circonftances par les enfans de la maifon.

Il eft encore une autre efpece de chaffe très-en ufage dans le terroir de Marfeille. Les jeunes gens établiffent près de leurs *baftides*, un pofte, (ou cabane) couvert de ramées. Les arbres des environs rares

& ſurmontés de branches mortes, qu'on y adopte, invitent les oiſeaux, qu'attirent inceſſamment d'innombrables appeaux, & des ſifflets, rivaux de la Nature elle-même. On peut compter, au moins, quatre mille poſtes, dans ce qu'on appelle le *Tarradou*, c'eſt-à-dire, dans un pourtour d'environ quinze lieues, couvert de quinze mille habitations qu'on appelle *Baſtides*, & diviſé en dix-ſept ou dix-huit paroiſſes. Or, chaque chaſſeur, ſifflant & tiraillant ſoir & matin, tue à peu près douze pieces, ce qui, de compte fait, détruit pluſieurs quintaux d'oiſillons par ſemaines. J'en ai calculé la ſupputation, & je ne la ſupprime ici, que parce qu'elle paroîtroit exagérée; elle eſt pourtant cavée au moins fort poſſible, & je n'y fais entrer, ni la perdrix, ni la bécaſſe, ni le ramier; enfin, ni lapins, ni lievres.

D'où peut donc venir, en Provence, cette incroyable abondance d'oiſeaux, qui fait que plus on en tue & plus il s'en préſente! apparemment les côtes maritimes

méridionales, ſont le rendez-vous commun de ces eſpeces; peut-être nos fruits, nos figues ſur-tout, attirent & retiennent les meres; peut-être auſſi ces meres y ſont plus fécondes & moins troublées dans nos montagnes. Quoi qu'il en ſoit, voilà la ſource d'un des plus vifs plaiſir de nos Provençaux; j'ajoute que ces captures ſont une reſſource toujours préſente à la campagne, & que les mets ſont d'une fineſſe exquiſe.

La ſeule choſe qui me répugne dans cet exercice, je le répete, c'eſt que les femmes & les enfans en raffolent. Je ne ſçaurois me faire à voir ces mains-là ſaiſir & étouffer un chardonneret, le plus intéreſſant de nos petits oiſeaux, ou de jeunes roſſignols, délices du printemps & des ames ſenſibles. Quel féroce plaiſir peut trouver une femme à tuer ces pauvres petits êtres, créés pour animer & embellir nos bocages & nos vergers? Sexe aimé, ſexe aimable, à qui la foibleſſe ſert d'ornement, & dont l'empire eſt fondé ſur la douceur! croyez-m'en,

la ſage Nature ne vous a pas créé pour détruire.

Il eſt vrai qu'avant l'*auto*, ou l'*autillo da fe*, on fait toujours un touchant éloge du captif: on vante les vives couleurs dont il eſt peint, la forme ſvelte de ſon corſage, la mélodie de ſes chants. On le flatte, on le plaint, on le baiſe, & l'on finit par le lancer contre terre avec roideur, pour lui éviter les tourmens de l'agonie. Qu'une femme me paroît laide après un tel meurtre! & que Lesbie, careſſant ſon moineau chéri, lui faiſant faire les échelettes ſur ſes jolis doigts, lui préſentant un bonbon dans ſes levres de roſe, en préſence de Catule; que Lesbie, déſolée de ſa perte, & pleurant à chaudes larmes (*flendo turgiduli rubent ocelli*), la mort, l'affreuſe mort de cet infortuné paſſereau, me paroît bien plus aimable, & bien plus intéreſſante que la chaſſereſſe Diane, ou Harpalice, courant les bois avec ſes nymphes retrouſſées, pour relancer des biches, dépecer des ſangliers, & dévorer leurs membres rôtis, au bruit

des

des chiens aboyans, & des fanfares retentiſſantes !

Vous voyez, mon cher ami, que, dans ces parties de plaiſir, je ſuis beaucoup plus avec Minerve qu'avec le Patron des chaſſeurs. J'en dirois bien davantage ſur le compte de la chaſte Amante d'Endymion; mais elle eſt ſœur de Phébus, avec lequel j'ai des habitudes. Ce Dieu, diſent les Mythologues, partage avec ſa ſœur l'encens de ſes Adorateurs : *Qu'il voye Epicure dans ſon Temple.*

Les anciens leur ſacrifioient à tous deux, au retour d'une chaſſe heureuſe, l'arc, les fleches, & le carquois dont ils s'étoient ſervi. J'appends à leurs communs autels mon fuſil & mon damas, & je fais vœu (non pas de ne plus manger de gibier), mais de n'en jamais tuer de ma vie, & j'aurai en horreur toute jeune & jolie femme qui rougira ſes blanches mains du ſang de ces innocentes victimes.

DOUZIEME LETTRE.

PUISQUE la nomenclature de nos arbuſtes vous a fait plaiſir, je vous rendrai compte, mon cher ami, de mes découvertes *en Botanique*, & je vous mettrai à part toutes les graines des plantes un peu rares, que je rencontrerai dans mes promenades. Je ne prétends pas vous faire un catalogue de tous les ſimples qui croiſſent depuis les vallées de la baſſe Provence, juſqu'au ſommet des montagnes d'Apt ou de Barcelonette; je n'aurois qu'à vous copier le *Flora Provincialis* de M. Gerard, de Cotignac, ouvrage digne de Tournefort, & qu'il faut abſolument vous procurer. Moi qui n'ai que de légeres notions ſur cette aimable ſcience; moi qui l'aime à peu près comme Fontenelle aimoit la muſique, les tableaux & les femmes; aidé de mon très-complaiſant ami, M. Tollan, avec qui j'ai fait quelques herboriſations curieuſes ſur les coteaux

voiſins de la mer, je vais, d'abord, vous dire ſimplement quelles plantes particulieres croiſſent aux environs de Toulon.

Dans les marais du *Mourillon*, à la porte de la ville, j'ai trouvé en abondance le *triglochin paluſtre*, & la *jacobæa tridentata*. Un peu plus loin, l'*aſter tripolium* & l'*atriplex maritima* croiſſent par-tout. Pluſieurs de ces belles plantes cultivées pourroient faire un très-bel effet dans nos jardins : elles viennent ici, au haſard, parmi le *kali*, le *ſalicornia* & quelques plantes graſſes.

En montant vers le fort de la Malgue, & vers la riviere de l'*Eigoutier*, l'on rencontre fréquemment le *butomus*. La chauſſée qui conduit à la *groſſe Tour*, eſt tapiſſée, ſur ſes deux côtés, de *camphorata monſpelienſis*, que je prends le matin en infuſion théiforme, & dont je me trouve très-bien.

Près de l'école de l'artillerie, & ſur une petite éminence du bord de la mer, j'ai vu, pour la premiere fois, quelques arbriſſeaux de *paſſerina hirſuta*, qu'on dit

fort rares. Leurs branches font d'un beau verd, & couvertes d'especes de chatons pareils à de petites chenilles.

Aux environs du fort de la *Malgue*, croiffent & fe plaifent les *limonium maritimum*, *majus & minus*; *l'ergeron vifcofum* de Linné; les *andryala*, *major* & *minor*; *l'anthyllis vulneraria*, & le *buphthalmum fpinofum*.

On rencontre, dans prefque tous les fentiers qui conduifent fur les hauteurs, le *lentifque*, les *phyllirea* (ou *daradeou*), le *fmilax afpera*, le *trifolium ftellatum*, l'*ægilops* & l'*othona maritima*.

En-delà du *Cap-Brun*, eft un arbriffeau fuperbe & fort rare, qu'on trouve auprès de la campagne de M. *Davin* : on l'appelle *anthylli-barba-jovis*.

Sur les coteaux des *d'Arbouffedes*, & en montant vers *Pharon*, j'ai vu le *plumbago* ou *dentelaire*, la *valeriane des jardins*, *orte & drue*; le *cerinthe*, le *draba umbellata*, le *lepidium iberis* & le *ciftus fumaria*.

Auprès du fort *Pharon*, parmi les pierres

& les rochers, végete l'*alysson spinosum*, que M. Tollon n'a rencontré que là. Cet arbrisseau est très-agréable, & mériteroit d'être transplanté.

Le genêt épineux est commun dans les endroits agrestes de ces montagnes, ainsi que plusieurs especes de *cistes*, à feuilles oblongues, à feuilles rondes, à feuilles de plantain.

Sur la montagne de *Coudon*, qui domine la Valette, nous avons reconnu la *santoline*, les *polium*, *album* & *luteum*; le *trifolium villosum*, & le *laserpitium*.

Dans le territoire, sur les montagnes, & vers les côtes d'*Hyeres*, on remarque le *marum cortusi*, espece de germandrée, & le *chamædris*, *pomum redolens*; l'acanthe & l'orcanette, l'oreille d'ours & la gentiane, & la soude, dont la cendre produit ce sel alkali, qu'on emploie dans les verreries. On y cultive le pastel (*isatis*) dans les champs; il y vient même sans culture.

On trouve à Marseille, vers *Mont-redon*, la *tartonaire*, joli sous-arbrisseau; le *casia*

poetica, arbuste d'un charmant aspect, à cause de sa belle verdure & de ses baies rouges. Le laurier-rose croît naturellement vers l'Esterel. Le garou borde la plupart de nos chemins; le romarin & le myrte, (même le myrte à fleurs doubles), parfument nos côtes maritimes, principalement vers Saint-Tropez.

Dans les ravins, le long des halliers, sur les rochers crevassés verdissent l'arbousier, l'aligousier, l'amelanchier & le *pyrachanta*, ou buisson ardent. Le suber, *ou* liége, est une espece de chêne verd, répandu dans les environs de la montagne noire (ou *cruello negro*).

L'*ilex aculeata* est un autre chêne verd, qui n'est qu'un arbrisseau, & dont les feuilles sont vertes de chaque côté. La graine d'écarlate, *ou* kermès, est due aux œufs de l'insecte répandu sur ses feuilles & ses jeunes branches. Il est commun dans la campagne d'Aix.

On trouve aux Isles d'Hyeres, l'aloès, sur la floraison duquel on a débité tant de

fables; & le pistachier, originaire d'Alep; & le jujubier, qui nous vient d'Afrique; & le cassier, qu'on cultive dans presque tous nos jardins; à cause de ses fleurs parfumées. Ce docile arbrisseau est Américain; ses fleurs, qu'on emploie dans les essences, se vendent 50 s. un écu la livre.

Le Palmier s'éleve & fructifie même dans le terroir d'Hyeres. J'en ai vu jadis un dans le jardin des P. P. de l'Oratoire de cette ville, qui dans je ne sçais quelle année, avoit donné des fruits assez doux.

Je ne vous ai parlé, mon cher ami, que des plantes ou des arbres particuliers aux différens endroits que je viens de citer; on y en rencontre beaucoup d'autres qui sont communs aux divers climats, & dont le détail seroit ici plus que superflu. Je vous en fais grace, & vous renvoie à l'abrégé qu'en a donné le P. Papon dans son histoire générale.

J'enrichirai votre herbier de quelques branches bien conservées de *passerina*, de *limonia* à fleur bleue, de *clipeola* & de

plantago, ou gazon hérissé ; il emporte aussi des gousses de cassier que je prétends élever en pot, & dont j'ai vu de jolis buissons au Jardin du Roi ; vous aurez aussi deux pieds de jasmin d'arabie, délicieux arbuste, dont l'odeur est au-dessus de tous les autres jasmins.

J'ai aussi rassemblé, selon vos désirs, un choix très-varié de griffes de renoncules. Les belles, les charmantes fleurs ! quelle incroyable diversité dans les nuances qui les distinguent ! mais pourquoi leurs calices n'exhalent-ils plus, *comme autrefois*, le baume délicieux qui les parfumoit ! car c'est un bruit répandu sur le Parnasse que vers le temps des Croisades, lorsque tant de fleurs, telles que la tubéreuse, la tulippe, & mille autres, furent jalouses d'envoyer des colonies en Europe, c'est un bruit, dis-je, que la reine des jardins craignit pour son empire ; or, comme c'est ici moins un secret de la nature qu'un des mysteres du Conseil des Dieux, je vais vous raconter cette aventure dans leur

langue, je veux dire en Vers. Si le chantre harmonieux des jardins avoit été dans la confidence, sans doute il nous eût traduit les plaintes de la rose, en Vers aussi frais que la couleur dont elle brille au matin d'un beau jour de printemps ! voici le fait: il vous intéressera, il touchera votre cœur, j'en suis bien sûr, en vous peignant le triste sort d'une fleur aimable, victime infortunée de sa rivale épineuse, dont tout le crime étoit d'être jolie *& d'être étrangere*; d'une fleur que Vénus *condamne sans l'entendre*, sur les plaintes exagérées d'une ennemie jalouse & passionnée.

Flos novus in patriâ, ut fit, vitam inhonorus agebat,
pandebatque suis inamatos vanus honores;
donec in excidium veniens Lodoicus Idumes
currere Jordanem nostrâ sub lege coegit.
Inter at exuvias Judææ victor opimas
non ostrum, aut gemmas petiit, non aurea vasa;
se satis esse putat spoliis Orientis onustus,
hoc si flore solum possit ditare paternum.
Trans freta captivus victo Ranunculus *hoste*
fertur ità in terras alio sub sole calentes.

Non ſedes mutata ſuos mutavit honores ;
ipſe peregrinis fermè ambitioſior agris ,
explicat exul apes. Vix primum os murice blandum
exeruit , lucique comam diffudit apricæ ,
& picturatam non uno errore coronam ,
ſpectantûm meritos in ſe convertit amores ,
Noſtraque mirata eſt tandem haud ſua ſemina tellus.
Hortorum decus , formoſi gloria ruris
dicitur & Florum regali in ſede locatur ;
atque ſalutatum veniunt facto agmine flores ,
narciſſus , tulipa , thymum , cum calthâ hyacinthus ,
ilia cum violis , anemonæ , malvæ , & ocelli.
Non tulit hanc ſpeciem hortorum Regina , ſed amens ,
quòd ſua jura recens externis exul ab oris
occupet , atque alio regnentur principe flores ,
multa quercus adiit Venerem , cui talibus infit :
Alma Deûm ſoboles , ô tu quæ tecta roſetis
alta cythera tenes , opacos murice ſaltus ,
ſi quæ cura manet noſtri ſuper æthera Divos ,
ſi non vana tui tinxit me ſtilla cruoris ,
an patiêre tibi ignotum ſine nomine florem
imperium affectare novum inconceſſaque jura ,
ſedibus ipſa meis ac regno dùm exul adempto
abdita ſilvarum latebris inviſa jacebo !
poſteà quis roſeos menſis diffundat odores !
Cælicolum & ſertis ſpumantia vina coronet !
Te ſi tanta meæ capiunt faſtidia laudis ,

eripe atque sinus dederas quos ipsa fragrantes
purpureosque, mei jam non insignia regni.
Audiit alma Venus thalamo non vana querentis
verba rosæ, meritòque timens, ranunculus omni
ex florum numero solus ne regnet in hortis,
si formæ insigni dotes jungantur odoris,
decutit ambrosios illius vertice succos.
Hinc inodoratus Ranunculus ora resolvens,
prodit humo, nullis recreatque vaporibus auras.

TREIZIEME LETTRE.

Suite de la Précédente.

Votre potager ne sera pas jaloux de votre parterre. Je fais une petite collection des légumes que l'on cultive ici, & que vous ignorez. Trois especes sur-tout me paroissent mériter l'honneur de voyager, 1°. le pois pointu, appellé *sésé*, c'est le vrai *pois chiche*; 2°. le haricot noir, portant une mouche vers l'œil, & dont la gousse, excellente à manger en herbe, est longue, mince & cornue; 3°. enfin, une espece

de féve de marais, dont la farine eſt excellente, & donne un aliment plus délicat & plus ſain que le maïs.

Je n'aime pas qu'on faſſe de la botanique une ſimple *curioſité*; il faut, ſelon moi, rapporter cette ſcience à la médecine, à l'économie ruſtique, ou la faire ſervir à nos tables. Combien de plantes reléguées aujourd'hui dans les pharmacies, & dont les anciens chantoient la délicateſſe & vantoient la ſalubrité! (voyez la plupart des écrits d'Horace, & notamment ſon *Beatus ille*) Je ris de ces nomenclateurs botaniſtes qui paſſent leur vie à éplucher des mouſſes, à analyſer des *lychen*, à s'inſtruire des noms barroques de toutes les plantes de l'univers; c'eſt la botanique de ſon pays qu'il faut étudier, poſſéder, *employer*; c'eſt à *l'utilité*, ce n'eſt qu'à *l'utilité* qu'il faut rapporter cette ſcience. Le bon J. J. lui-même me paroît avoir oublié ſes propres principes, lorſqu'il nie ce principe, & qu'il méconnoît même les vertus certaines des ſimples. Il oſe

dire quelque part, « c'est malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement. » Ce n'est pas de la mort que les plantes peuvent nous préserver, on le sçait bien, & c'est alors qu'elles seroient un grand mal; mais qui n'a pas éprouvé, au fort de la douleur, la puissance de certaines racines, de plusieurs écorces indigenès ou exotiques, des feuilles fraîches ou seches prises en infusion, des sommités ou des semences d'une foule de plantes que la bienfaisante Nature a semées sous nos pas dans toutes les campagnes! voilà la vraie pharmacie de l'homme! & non les abominables magasins de drogues & de poisons préparés, qui malgré tous les déguisemens de l'art révoltent l'œil, soulevent le cœur, & semblent bien plus faits pour abréger la vie que pour la prolonger.

Je conçois bien pourquoi la plûpart des sots qui se font botanistes (ou plutôt

herboriſtes) de peur de n'être rien ; veulent abſolument qu'on s'en tienne à la ſimple nomenclature & à l'extérieur des ſimples; avec de la mémoire, quelques cayers, & un jardinet où l'on entaſſe pêle-mêle ce qu'on entend vanter, ou ce qui flatte l'œil, on ſe donne une ſorte de réputation, *ſur parole*, dans le village qu'on habite. On traduit une préface qu'on n'entend guere, on tranſcrit une obſervation qu'on ne vérifie point; on fait avec tout cela, mêlé en ſalade, une lettre ſaupoudrée des termes de l'art, & vîte on jette cette diſſertation dans le journal de ***, & voilà mon nouveau Sçavant proclamé, le voilà affiché, le voilà prêt à être *de pluſieurs Académies*, *tant nationales qu'étrangeres*....

Oh! qu'il faut d'autres peines pour devenir diſciples des *Vaillant*, des *Tournefort*, des *Linné!* « La botanique, dit Fontenelle, n'eſt pas une ſcience ſédentaire & pareſſeuſe qui ſe puiſſe acquérir dans le repos & dans l'ombre du cabinet.....

elle veut que l'on courre les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui puissent nous instruire à fond dans cette matiere, ont été jettés au hasard sur toute la surface de la terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramasser. De-là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science; le degré de passion qui suffit pour faire un sçavant d'une autre espece, ne suffit pas pour faire un grand botaniste, & avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, & une force de corps qui y réponde ».

Quand on éleve des plantes chez soi, il faut observer tous les jours, noter leurs changemens de forme & de port; il faut étudier leurs mœurs, pour ainsi dire, & prendre sur le fait certaines opérations cachées de la Nature, certains jeux individuels ou spécifiques de la fructification, le mécanisme de la transpiration insensible;

celui de l'aspiration (qui a besoin d'être encore suivi pour pouvoir être démontré); il faut analyser leurs substances dans les différentes saisons de l'année, distinguer les feuilles, des fruits, les racines, du tronc, les fleurs, de la graine; il faut non-seulement connoître, alimenter, & conserver les plantes, on doit encore apprendre à les multiplier. Quelle sagacité, quelle patience, quelle permanence de volonté ne suppose pas le talent d'observer les différentes facultés de la réproduction dont les a douées la Nature! Combien de botanistes prétendus ne se doutent pas de l'inclination mutuelle & active des fleurs, & des parties d'une même fleur! leurs différences sexuelles, les diverses manœuvres de leurs organes, la sorte de pudeur qu'on remarque dans quelques-unes de ces copulations; tout plonge dans l'admiration un contemplateur attentif & sensible, tout le porteroit à croire que les plantes ne sont pas dépourvues de sensibilité, qu'elles participent à la vie, & que Pline étoit plein de ces

idées lorsqu'il s'est écrié avec enthousiasme : *Oui, ces vivantes machines sentent les désirs amoureux! oui, les fleurs, ces êtres charmans que vous admirez, sont la joie de l'arbre qui les enfante !*

P. S. *Hier, en promenant mon oisiveté parmi les prés & les vergers de la plaine, je fis les Vers que je vais vous transcrire ici. J'étois assis sous un Azerolier dont les fruits couleur de rose s'offroient à ma main ; mon* Flora Provincialis *, mon canif & ma loupe étoient épars autour de moi, avec les Idylles de M. Léonard ; j'avois serré avec soin, dans ma boîte de fer blanc, des tiges choisies, quelques fleurs rares, & un* lychnis coronaria sylvestris *, qui passe pour une des plus belles plantes de la montagne d'où je descendois. J'avois en perspective un magnifique aloès dont la tige superbe avoit plus de 20 pieds d'élévation, & étoit couronnée de divers rameaux terminés par des fleurs.... Là, dans un abandon délicieux, jouissant d'un contentement parfait, mon esprit se trouvant exercé sans fatigue ; mon cœur ému, sans trop d'agitation ; mes sens délectés par les rians objets dont les couleurs & les parfums portoient à mon imagination les idées*

les plus douces, je laissai couler au hasard cet épanchement de ma veine. Puissiez-vous, mon cher ami, éprouver, en lisant ces Vers, le calme & la douceur que j'ai goûté à les écrire !

Séjour du doux repos, frais vallon, solitude
où j'ai pris de penser la premiere habitude;
& vous, hommes des champs, mortels trop peu
connus !
quand vivrai-je avec vous ! quand seront-ils rompus
ces liens accablans dont la vue importune
met en fuite l'amour, la gloire & la fortune !
Quand pourront s'accomplir tant de charmans
projets,
de goûter, loin du bruit, à l'ombre des bosquets,
la Paix & l'Amitié, derniers besoins du Sage !
O mes tendres Amis ! vous qui, dès mon jeune âge,
avez connu mes vœux & le fond de mon cœur,
dites, si j'enviai jamais d'autre bonheur !

Eh ! que m'importe à moi la faveur décevante
que dispense au hasard la Fortune inconstante,
quand tous les jours j'emploie & mon temps & mes
soins
à couper quelque tête à l'hydre des besoins !
Qu'ai-je à faire du char où roule avec vîtesse,
sur de lians ressorts, l'impotente mollesse ?

N'ai-je pas la ſanté ! de vertueux Amis
ſont-ils pas empreſſés d'adoucir mes ennuis !
L'Amitié, la Santé, mieux que tout l'or du Tage,
ſatisfont les ſouhaits du Poëte & du Sage.
Au lieu des plaiſirs vains que l'eſpoir embellit,
que le vide accompagne, & que le remords ſuit,
de ſages voluptés, des goûts ſimples, faciles,
amuſent mes loiſirs, & les rendent utiles.
Amateur des jardins, j'en cultive les dons :
quand le printemps me rit, je gravis ſur les monts;
& guidé par Juſſieu, j'en détache ces plantes,
ces ſimples bienfaiſans, dont les vertus puiſſantes
réchauffent du Vieillard l'inactive langueur,
& dans ſon corps ſouffrant ſuſpendent la douleur.
Leur parfum les trahit... Votre émail, fleurs nouvelles,
& vos vives couleurs, & vos formes ſi belles,
ſe diſputent le droit de fixer mes regards !
Le Ciel eſt moins brillant, & moins d'aſtres épars
rayonnent dans l'azur de ſa voûte ſuperbe.

Ainſi, nonchalamment promené d'herbe en herbe,
des touffes de méliſſe à l'odorant anet,
& de l'acanthe en fleur, à l'humble Serpolet,
mon œil ſuit dans leurs jeux ces vivantes machines;
je claſſe, j'aſſortis leurs nuances ſi fines.
Entouré conſtamment de ces rians objets,

J'étudie & leurs loix, & leurs rapports secrets;
& j'apprends de ces fleurs, sœurs & beautés rivales,
le propre caractere, & les mœurs générales.
Le disque d'un cristal, de mes yeux rapproché,
grossit, dévoile, étend l'organe trop caché;
ou d'un tranchant acier les subtiles blessures
m'aidant à pénétrer leurs sçavantes structures,
pour prix de tant de soins, mon esprit voit, enfin,
de leurs variétés le principe & la fin.
Alors, aimables fleurs, alors mon cœur adore
la main qui vous forma, du couchant à l'aurore,
pour embellir la terre, ou vaincre la douleur.

Riche de longs loisirs, au défaut du bonheur,
parmi l'ombre des bois, sur des tapis de mousse,
c'est ainsi que ma vie échappe obscure & douce!
Qui n'oublieroit, au sein de ces amusemens,
les désirs inquiets, l'amour & ses tourmens!

Quis non malorum, quas amor curas habet,
hæc inter oblivíscitur! Hor.



QUATORZIEME LETTRE.

Vous avez le projet de venir me chercher, mon bon ami, vous voulez voir la Provence, les *Alpes*, la mer enfin, & certes quelqu'idée que vous vous fassiez de ces choses-là, je suis bien sûr que votre attente sera surpassée: habitant d'un pays à la vérité, mais uniforme & plat, vos sensations, en considérant vos paysages, sont monotones, & pour ainsi dire, sans mouvement; c'est dans les creux vallons, c'est au sommet de ces hautes montagnes qui se perdent dans les nuës, c'est en gravissant les sentiers tournans de ces rochers d'où l'œil plonge avec effroi dans des gorges profondes, où mugissent des torrens qui vont tombant d'abîmes en abîmes; c'est en passant sous les arcs brillans de ces cascades éternelles qui jaillissent du haut de ces monts blanchis par tant de neiges pressées, se déployent sur vos têtes comme

de longs rubans nués de toutes les couleurs de l'ar-en-ciel; c'eſt en voyant un beau lac au milieu de ces cîmes inacceſſibles, des prairies riantes dans des déſerts pierreux, des troupeaux immenſes ſur des policies eſcarpées; c'eſt-là que l'ame du plus froid philoſophe, frappée de tous ces contraſtes, émue de tous ces nouveaux ſpectacles, enchantée de la ſurprenante beauté des ſites, des tableaux, & de tant d'objets giganteſques & romantiques, ſe livre aux ſentimens qu'ils inſpirent; il contemple, il admire,.... mille idées vaſtes, mais confuſes, mille ſentimens profonds, mais tumultueux, occupent ſon eſprit, exaltent ſon imagination; il eſt là comme ſur le trône de la Nature, les nuages flottent ſous ſes pieds, il ſuit de l'œil le cours long & brillant des fleuves qui court au ſein des mers les plus oppoſées, il compte les provinces & les états comme du haut des tours élevées dans nos villes nous diſtinguons les différens quartiers & les maſſes des iſles, & la direction des

rues. Les antiques cités giſſent ou ſur le bords des lacs & des fleuves, ou ſemblent aſſiſes ſur le penchant des collines couvertes d'arbres verds, où s'allongent perchées ſur les pointes des monts qui ceignent les plaines fuyantes & vaporeuſes...... Quel délicieux horizon! quelle variété d'objets pittoreſques! on ne peut les décrire ſans tranſports; tous les chants du poëte qui les célebre ſont des hymnes de reconnoiſſance & d'admiration. Les mœurs ſimples, les loix & la liberté regnent encore dans ces heureux cantons; on y voit des hommes laborieux, nerveux, fideles; les femmes y ſont chaſtes & fécondes, pleines de pudeur & de grâce naïves. Tout y travaille, tout y multiplie, parce que le travail eſt honoré & le célibat proſcrit (*). Voilà, mon cher ami, les

(*) Le Célibat, dit un Sage, eſt toujours un vol fait à la Société, quand il n'eſt pas un ſacrifice fait à la Religion.

ſcenes magnifiques qui vous attendent dans les montagnes. Vous chériſſez la ſolitude; la botanique ne vous eſt pas étrangere; vous aimez à déclamer de beaux Vers dans des lieux inſpirans. Partez, mais partez ſeul, &, dans ces routes monſtrueuſes, faites à pied tout le chemin que vous pourrez faire. Je regarde comme perdu tout le temps qu'on paſſe enfermé dans une voiture. On ne ſent alors que le plaiſir d'arriver, ſans goûter jamais celui d'aller & de découvrir. Vous croirez votre admiration épuiſée,... Les plaines fertiles, les côteaux couverts de hameaux & de vignobles, les *hautins* même, qui préſentent dans les terres du Dauphiné des vergers ſi piquans & ſi réguliers, tout cela laiſſera votre cœur dans une tranquillité ſi angloiſe, qu'elle dégénéreroit bientôt en *ſplén* très-ennuyeux ſi vous n'avanciez vers la mer. C'eſt encore là un de ces ſpectacles qu'on a beau vanter. La Nature eſt bien plus riche que l'imagination des hommes ! mais il eſt un art de jouir que tout le monde

ne

ne connoît pas. On court ſur les objets ſans s'y préparer, ſans aiguiſer les déſirs, ſans rechercher aucun de ces acceſſoires qui les entourent, qui les complettent, pour ainſi dire; pour moi, j'avoue que je ſuis plus difficile, j'attends que la tête me tourne un peu. Je veux porter la ſenſation à ſon *maximum*, en être accablé au premier moment, me recueillir enſuite, voir, détailler, analyſer & tirer d'un plaiſir pur & vif autant de voluptés innocentes que *Newton* compte de couleurs dans le rayon qu'il décompoſe à l'aide du priſme. Voici quel eſt mon ſecret, mon cher ami, gardez-le pour vous, & n'allez pas le communiquer aux profanes.

Si le temps étoit froid, couvert ou tempêtueux, gardez-vous d'avancer, reſtez dans le *Comtat*, attendez le retour du chaud, du calme & du ſoleil. Le ſoleil eſt le Dieu de la Provence, la mer ſans le ſoleil n'eſt qu'un vaſte gouffre dont les eaux griſes, & le bruit ſourd attriſte & conſterne l'imagination. D'ailleurs, dans ces jours

de deuil, le vaste des mers est solitaire ; nuls bateaux de pêcheurs, nulles galiottes de marchands ne peuplent cet immense désert. Le peu de vaisseaux mouille dans les anses des environs, sans pavillons, sans voiles, les flancs battus par les flots blanchissans, sont agités sans relâche d'un balancement monotone ; & ceux qui veillent à leur garde, ont les oreilles incessamment fatiguées du gémissement des cables & du sifflement des agrês : quelquefois même un tourbillon s'élevant tout à coup, & s'accroissant avec impétuosité, arrache ces malheureux navires aux ancres qui les attachoient au rivage. Les cables cassent, les vaisseaux fuient, se rencontrent, se heurtent avec fracas, ou se brisent sur les rochers à fleur d'eau, qui bordent nos îles & nos côtes. Soudain un peuple avide & barbare, qui, du haut des rochers, suivoit de l'œil sa proie, se précipite en foule vers les écueils, & se saisit impitoyablement du butin que les flots jettent sur la greve : car, de même qu'il est un droit affreux de la

guerre, il eſt un *droit* inſenſé du *naufrage.* Ce brigandage abominable, né parmi les peuples pillards & farouches du nord, n'a pu être entiérement réprimé, ni par les ſages loix des Romains (*), ni par les ordonnances de Louis XIV : il ſemble à ces inhumains Ripuaires, qu'on ne doit ni pitié ni juſtice *aux étrangers* qui éprouvent ce triſte accident. Ne ſouillez jamais vos regards de ces barbaries; que ces déſolations ne portent aucun ſentiment douloureux dans votre ame ! Reſtez au fond des terres pendant la courte durée de ces ouragans. Quoi qu'en diſe Lucrece, ces terribles momens n'ont rien d'agréable, & l'homme ſenſible

(*) Antonin avoit aboli cette loi des Rhodiens, à laquelle Juvenal fait alluſion, lorſqu'il dit, Sat. IV : *Quidquid conſpicuum pulchrumque ex æquore toto eſt, res fiſci eſt, ubicumque natat...* Nous avons long-temps préféré l'auſtérité barbare des premieres loix à celle d'Antonin. Grotius s'en plaint vivement dans ſon *Traité du Droit de la Guerre & de la Paix*, tom. 1, liv. 2, chap. 7.

ſe hâte de détourner les yeux, quand il voit des malheureux qu'il ne peut ſoulager.

Mais ſi le jour eſt tranquille & pur, ſi, aux approches de l'aurore, vous ſentez la fraîcheur de la roſée, & l'émanation balſamique des plantes parfumées qui couvrent nos montagnes, partez long-temps avant le lever du ſoleil : courez, hâtez-vous ; jamais vous n'avez vu, jamais vous ne reverrez, avec le même plaiſir, le grand, le ſublime ſpectacle qui va ſe découvrir à vos yeux. Que n'ai-je à le contempler encore pour la premiere fois de ma vie ! Quoiqu'il ſoit toujours nouveau, toujours auguſte, je ſens cependant que la ſurpriſe ajoute à l'enchantement, & l'on ne répand qu'une fois ces précieuſes larmes d'attendriſſement & d'admiration que les grands ſentimens nous arrachent.

Oſerai-je vous retracer ici la magnificence & l'enſemble de ce grand tableau ? Prêtez-moi des couleurs, Peintres de la Nature, ſublime Thompſon, Kleiſt, Fenélon, Rouſſeau, dignes admirateurs de ces

pompeux prodiges, auſſi grands que vos génies, auſſi purs que vos ames! & toi, Chantre harmonieux du Soleil, formé à l'école des Anciens & de nos grands Modernes, toi qui m'appris à connoître & à peindre la Nature! *Reyrac*, inſpire à ma plume ces expreſſions fortes & neuves, juſtes & brillantes, habilement créées & heureuſement rajeunies, que le vrai connoiſſeur a ſçu remarquer dans tes poétiques deſcriptions!

L'aube blanchit les airs, l'étoile de Vénus commence à pâlir; un vent doux & frais ſouffle de l'orient, le coq matinal chante au loin dans les fermes, & les oiſeaux recommencent à gazouiller amoureuſement parmi les boſquets. Un parfum délicieux, exhalé de mille aromates, ſemble compoſer un encens qui monte vers le Maître de la Nature. L'éclat du jour augmente, les nuages légers, qui couronnent la mer au fond de l'horizon, ſe colorent d'un rouge tendre & d'un or pâle, dont les teintes, harmonieuſement fondues & dégradées, viennent mourir

au zénith des cieux, encore voilés d'un ſombre azur vers l'occident ; les progrès de la lumiere ſont rapides. L'aſtre, qui la lance à grands flots, avance à pas de géant, il eſt aux portes du jour ; mais l'œil impatient ne le découvre pas encore, toutes les couleurs ſont enfin reſorties du néant ; l'eſpace eſt inondé d'immenſes nappes de feu ; les nuages rares, & preſque diſſipés, brillent des plus éblouiſſans reflets. Je cherche avec inquiétude le point de l'horizon d'où le ſoleil va détacher ſon cercle d'or. Quel moment ! douce attente ! le cœur palpite de volupté ; le regard eſt fixé au milieu des flots, l'éclat rouge & tremblant des cieux brille & ſcintille ſur la face des ondes légérement agitées. Tel eſt, dans un large fourneau, le bronze mis en fuſion par une flamme ardente & vivement réfléchie ſur la matiere étincellante & liquide. Enfin..... un point de feu paroît..... s'élance, s'agrandit, & le char radieux du Pere de la vie eſt tout entier ſuſpendu ſur l'abîme reſplendiſſant. Homme ! proſterne-

toi devant cette brillante image de la Divinité! adore la bienfaiſance éternelle, inépuiſable de cet aſtre fidelle à féconder, embellir, éclairer ton ſéjour! Terre! treſſaille d'allégreſſe! les ſeuls regards de ton époux vont darder dans ton ſein la fécondité; ſa chaleur lance le rajeuniſſement & la joie dans tes profondes entrailles. Les coteaux richement vêtus de pourpre, les plaines couvertes d'un or flottant, les prés émaillés de fleurs, & parés de leurs vaſtes draperies, s'empreſſent d'étaler à tes yeux les fruits innombrables de ce grand hymen de la Nature. Et toi, mer vaſte, mer immenſe! que tes vagues frémiſſantes ſe plaiſent à multiplier l'image du ſoleil! Tes monſtres, échauffés par ſes feux, bondiſſent de plaiſir ſur ta ſurface bouillonnante; & les coquillages flottans, les nations des Dorades argentées, & les rougets reluiſans, empourprés de tes feux, ſont plus richement habillés au fond de tes abîmes, que les Rois de l'Inde au milieu de leurs palais ſomptueux.

QUINZIEME LETTRE.

J'AI eu besoin de respirer autant que vous, mon cher ami, après ce jet empoulé de ma verve : je voyois très-bien, je vous jure, qu'il étoit déplacé ; mais je me sentois entraîné par un plaisir, par un besoin d'écrire, qui tenoit de l'inspiration ; j'étois absolument en esprit sur le théâtre que je vous décrivois. Je n'imaginois pas, je voyois réellement les objets que mon pinceau coloroit. Sans doute ce qu'on appelle *enthousiasme*, n'est que cette correspondance vive & rapide entre une imagination frappée & un cœur affecté : il tient à cette émotion, à cette impatience qu'excite le besoin de produire, lorsque l'idée originale d'un sujet se réalise, en quelque sorte, au dedans de nous, s'éclaircit, se développe, & se peint & s'anime. Descendons de ces régions sublimes, où l'on se perd souvent à force de s'élever, & parlons

naturellement : ſans naturel, il eſt difficile d'intéreſſer, & B..... a raiſon de dire :

Le naturel eſt le ſceau du génie.

Où en étions-nous avant nos écarts pindariques ? Où.... ma foi, je ne ſçais : ah ! je penſe que c'étoit à l'art de jouir avec détail & ſenſibilité de tous les nouveaux ſpectacles que la mer offre aux amateurs des payſages.

Il vous ſera facile de faire en ſorte que le jour de votre arrivée à Marſeille ſoit un Dimanche : c'eſt encore un moyen de vous ménager un tableau neuf & plein de vie, auquel rien n'eſt à comparer, ſi ce n'eſt peut être l'arrivée des gallions en Eſpagne. Je ſuppoſe, & cela vous eſt très-poſſible, que vous avez choiſi le 8 Septembre ; il fait un chaud dévorant. Des nuages d'une pouſſiere ſubtile vous poudrent, vous altérent : un ruiſſeau que, par haſard, vous découvrez au pied d'un rocher, vous attire irréſiſtiblement ; vous approchez avec tranſport de cette eau limpide

& courante ; vous y plongez vos mains avec ſenſualité, vous en buvez avec délices. Il faut avoir ſenti nos intolérables chaleurs, pour connoître le prix d'un verre d'eau fraîche ! Jamais le jus des fruits, ni l'eſprit des fleurs ; jamais les plus rares boiſſons ne flatterent ſi agréablement la bouche & le palais du riche. Il faudroit avoir traverſé les ſables d'Afrique, ou voyagé ſous le brûlant équateur, lorſque l'eau des navires commence à ſe corrompre ; il faudroit avoir vu dans des rêves enfantés par les vifs déſirs & les preſſans beſoins, vu, dis-je, couler les fontaines, courir les ruiſſeaux, & s'être réveillé en ſurſaut, en ſentant, nouveaux Tantales, ces eaux imaginaires échapper à l'avidité de nos levres. Alors, peut-être, alors la ſuprême félicité ſeroit d'être aſſis tranquillement au pied d'un tilleul, d'entendre le retentiſſement cadencé d'un jet d'eau, & de boire à longs traits ce criſtal frais & déſaltérant.

Le ſoleil commence à baiſſer : les hautes murailles des héritages nous garantiſſent à

moitié de ses ardeurs : suivons cette route si battue & si tortueuse.... Entendez-vous ce sourd & lointain bruissement ? Sentez-vous ce vent frais, cet air marin & salé ? encore quelques pas, & le flot écumeux viendra mourir à vos pieds..... Voilà la plage : là sont assis des pêcheurs tranquilles, dont la ligne attend le poisson : plus loin, des groupes d'enfans nus plongent dans la mer, nagent sur le dos, ou s'occupent sur les roches à détacher des coquillages. Les groupes se multiplient, les anfractuosités de ces *balmes* servent d'asile à des bandes joyeuses qui, à moitié dans l'eau, se livrent à mille folâtres jeux. Les uns, comme des Tritons, sonnent du cor, ou soufflent dans d'énormes conques qu'ils appellent *bious* ; les autres dansent sur la mousse, avec de jeunes filles ; d'autres, rassemblés sur des blocs pétrifiés, font une champêtre collation avec des poissons récemment pêchés, des figues, des raisins, des melons, des pasteques. La nuit vient ; les barques s'apprêtent, les banderolles

flottent, les voiles se déploient : on entre dans les canots, la jeunesse y saute allégrement, d'un pied sûr : les plus forts & les plus adroits enlevent à deux mains leurs craintives amies; & fiers de les presser dans leurs bras, montent en vainqueurs dans les bateaux, & les placent à la poupe. Le signal est donné, on lève l'ancre, on part : les rames font jaillir l'onde amere; on rit, on est heureux, & l'on arrive chez soi, fatigués, mais contens; amusés, mais sans remords; l'imagination remplie de tout ce qu'on a dit & fait dans la journée, & la bourse point vidée par de folles dépenses, par des jeux ruineux, ou par des *paris* bêtes.

Et n'allez pas croire, mon cher ami, que je vous fasse ici des descriptions romanesques : non, je n'esquisse qu'à moitié ces rians *vateaux*; je ne représente, ni les petits bals champêtres sous les mûriers qu'on rencontre à la porte de chaque bourgade, ni la bruyante cohue qui chante, fume & boit dans toutes les guinguettes des en-

virons, ni les terrasses qui bordent la route, couvertes de pavillons & de treillages, lesquels servent, sur le soir, d'observatoire & d'abri à nos élégantes Beautés.

A mesure qu'on avance vers la ville, la foule augmente, tout cela s'en revient en chantant, en dansant, en riant, le tambourin & le galoubet qu'on entend raisonner de tout côté, donnent insensiblement à la marche un mouvement cadencé, & à l'humeur, un contentement indicible. On entre enfin, découvrant, de la porte d'Aix à la porte de Rome, une multitude innombrable où l'œil ne voit que des têtes ondoyantes & semblables aux flots de la mer, quand le vent commence à les faire *moutonner* (*). L'assemblée du cours est alors

(*) Ce coup-d'œil de la porte d'Aix est unique au monde. Que sera-ce, lorsque M. *Louis* aura construit, sur l'emplacement de la porte d'Aix, l'Arc-de-Triomphe que *le Commerce* de cette ville érigera à Louis XVI, en reconnoissance de la protection signalée qu'il a reçue de Sa Majesté,

dans tout ſon étalage, rien de plus raviſſant & de plus oppoſé à tout ce que je viens de décrire ; de longues files de chaînes à rangs triples & quadruples, ornent le côté gauche, & ſont les trônes d'un eſſaim de Belles parées avec goût, couronnées de fleurs exhalant l'eſſence de la roſe & du jaſmin, de la caſſie & de la tubéreuſe ; nulle part au monde, les yeux ont plus d'expreſſion ; les geſtes, plus de vivacité ; le parler, plus de grâces & de douceur ; l'eſprit, plus de faillies ; la converſation plus de charmes, plus d'enjouement ! par-tout volent les ris, par-tout vous entendrez des entretiens animés : (& ceux que vous n'entendez pas ne ſont pas les moins intéreſſans) un doux tumulte, un murmure agréablement confus, retentit au loin dans les airs ; tout dans ces momens, tout dans ces lieux enchantés reſpire un air de fête & de

---

& de l'immenſe proſpérité que lui a procuré la protection Royale.

plaisir, d'opulence & de liberté, qui rend ce nouveau spectacle aussi vif que piquant & délicieux.

SEIZIEME LETTRE.

Vous hésitez, mon cher ami, vous ne sçavez si vous viendrez à moi par la Bourgogne ou par le Bourbonnois, & vous voulez que je vous décide; cela sera bientôt fait; prenez la route la plus courte & la plus prompte. Celle du Bourbonnois doit par conséquent vous tenter fort peu, vous la croyez plus intéressante, cela peut être, mais elle est éternelle; au reste, j'ai passé par-là, je vais vous donner un précis de mon Itinéraire; vous choisirez.

Si vous partez d'Orléans pour joindre le carrosse à Briare, vous aurez une route assez belle, quoique sablonneuse; avec de bons chevaux vous viendrez coucher à Gien, ou même à Briare; cependant je

vous conseillerois de voir un moment, non pas Jargeau, (quoique Turenne ait défendu, durant trois heures entieres la barricade de son pont-levis, sur lequel les ennemis auroient pu passer la Loire, & surprendre la Cour à Gien, où Louis XIV étoit avec Mazarin). Mais Château-Neuf, *jadis la Vrillere*, magnifique maison appartenante aujourd'hui à Monseigneur le Duc de Penthievre. Tout philosophe que vous êtes, ou plutôt parce que vous êtes un vrai philosophe, vous aurez peut-être la curiosité de voir dans ses jardins, ou près de quelque chaumiere malheureuse qu'il va secrétement consoler, ce prince bienfaisant, vertueux & modeste, qui sçait, sans doute, que l'humanité *est le premier devoir des grands*, mais qui sent encore mieux, tous les jours de sa vie, que cette généreuse & céleste vertu *est l'usage le plus délicieux de la grandeur* (*).

(*) Discours de Massillon sur l'humanité des Grands.

Le château de Dampierre, bâti jadis par l'illustre maison de Cugnac, mérite d'être vu, sa situation est très-belle, sa vue domine une plaine immense. Les jardins répondent à la grandeur du château. On voit dans les bosquets plusieurs statues de marbre blanc que le Cardinal Mazarin avoit fait venir de Rome.

Au-delà de la Loire, dans la plaine de Sologne, on apperçoit la ville & le château de *Sully*. Le parc en est peigné avec une élégance rare; il est petit, mais unique, & ne pourroit être embelli que par des groupes en marbre, où l'on représenteroit ce vigilant économe de l'état, cet infatigable ennemi des partisans, ce brave guerrier, ce digne ami du plus grand des Rois, ici, arraché aux assassins de la Saint Barthelemi, par le principal du college de Bourgogne; là, sauvé par Henri, Roi de Navarre, du péril où l'exposoit son intrépidité, au milieu d'une étoile; enfin, j'aimerois à le voir au pied d'Henri IV, qui lui adresse ces belles, ces mémorables

paroles, *releve-toi Rofni*! faillie fublime; d'une ame magnanime & délicate, à quoi je ne trouve rien du tout à comparer. Dans l'hiftoire ancienne, vous n'ignorez pas que Defmahis, poëte doux, aifé, plein d'efprit, naquit à Sully; ni que Voltaire médita fur la terraffe que baigne la Loire, les premiers chants de fa Henriade.

A cinq lieues de Sully vous verrez Gien & fon château célebre; cette ville étoit jadis le centre de plufieurs branches du commerce, & le rendez-vous d'une horde de joueurs & d'efcrocs qui couroient les foires, les diligences, & finiffoient fouvent par meubler les chênes de la forêt d'Orléans ou de Montargis.

Briare, ville chétive, & compofée de baraques, ne feroit rien fans le fameux canal que projetta Rofni, qu'ouvrit Cofnier en 1604, & qu'exécuterent les fieurs *Bouteroue* & *Guyon*, *dans l'efpace de quatre années.* La route devient déformais une des plus roulantes de la France. Les

coteaux renommés de Pouilli, de Sancerre, de Coſne, préſentent un double amphithéâtre, au bas deſquels la Loire a formé ſon tranquille canal. De temps en temps vous rencontrez de jolis villages, des baſſins charmans, de riches & ſomptueux monaſteres, où il doit être fort doux de faire pénitence, & enfin, des villes célebres, telles que *Nevers*. Vous entrerez dans la capitale du Nivernois, par un arc de triomphe d'un fort bon ſtyle. L'égliſe eſt belle, claire, & d'une majeſtueuſe ſimplicité. Le château des Ducs eſt très-ancien. Allez-y voir le ſuperbe portrait de Madame de M.... peint par *Henri Gaſcau*. Admirez ſes grâces ſi vous voulez, ſa figure, ſon attitude &c.; mais tâchez d'oublier *ſa charge*, & rappellez-vous ce mot de notre ami; *que la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Roi.*

Le travail des manufactures de verre & de tous ces petits bijoux de verroterie, méritent d'être vus un moment. Faites quelques emplettes d'étuis, de bombon-

nieres, de bagues & de crayons garnis en perles, vous saurez bien où placer cela, vous dont la famille est si nombreuse, & les cousines si gentilles. Vous vous ennuyez, je le vois, dans la patrie de maître *Adam*, traversez la Loire, franchissez quelques marais, montez cette chaîne de coteaux couverts de bois, & vous voilà dans le Bourbonnois. Cette riviere que vous avez à droite, & dont le lit est si direct, c'est l'*Allier*; cette ville dont les pointes & les combles terminent l'horizon au midi, c'est *Moulins*. Une campagne fertile, de belles plantations d'ormes & de peupliers, ces promenades spacieuses, champêtres, bien ombragées, annoncent une Capitale.

Ne manquez pas de voir à la Visitation, le mausolée du Duc de Montmorenci, décapité à Toulouse, sous le ministere du Duc de Richelieu : cet admirable monument, que fit ériger à son époux la Princesse des Ursins, est l'ouvrage de trois célebres sculpteurs, Auguier, Poissant & Renaudin. Contemplez sur-tout la figure

d'*Hercule*, qui repréſente la valeur de ce Duc; elle eſt d'un prix & d'une perfection ineſtimables. C'eſt dans l'enceinte de ce lugubre lieu, & aux pieds d'une urne adorée, que cette inconſolable Artémiſe paſſa les vingt-cinq dernieres années d'une vie accablée d'angoiſſes.

Il y a du commerce & du mouvement dans Moulins; la coutellerie y brille d'un travail ſolide & fini; les marchandes vous étourdiront pour obtenir la préférence; faites-là vos emplettes, & profitez des momens pour parcourir la ville; elle eſt jolie, peuplée, ornée de fontaines, coupée de quelques rues droites & larges; le cours eſt beau, & ſent ſa bonne ville; le pont eſt magnifique; j'ai vu, je ne ſçais plus dans quelle égliſe, un tableau de Pierre de Cortone, qui, je crois, repréſente la viſitation.

D'autres vous diront, cher ami, qu'il pleut de l'ennui de Moulins à Roanne. Je ne ſuis pas de leur avis; ce pays, qui commence à devenir montueux, préſente,

d'une lieue à l'autre, des variétés que j'aime. D'abord, en venant à *Varennes*, vous ne perdez presque pas de vue la vallée de l'Allier, qui se ressent encore de la riche fertilité de la Limagne. Vers le midi, & dans un lointain de 12 à 15 lieues, vous appercevez dans les nues le Puis de Dôme & le Mont-d'Or, montagnes fameuses où Pascal fit ses expériences sur la pesanteur de l'air, expériences qui montrerent la pénétration de son génie, & rendirent incontestable l'idée de Toricelli.

Un quart d'heure vous suffira pour voir la *Palice*, le château est antique, & bâti sur une hauteur; les connoisseurs estiment beaucoup le tombeau du Maréchal de Chabannes, tué à la bataille de Pavie. Les bas-reliefs m'en ont paru de fort bon goût.

Nous voici sur des hauteurs très-dominantes; le pays est froid, humide, couvert de bois çà & là, de temps en temps vous découvrez des perspectives très-riantes, puis tout à coup de vastes vallées, des

étangs ménagés dans le penchant des Gorges, font briller tout autour de vous leur ſurface argentée. D'innombrables troupeaux paiſſant & mugiſſant dans ces pâturages, animent la ſcene champêtre, & donnent à tout ce payſage un aſpect *nomade*, pour ainſi dire, & très-neuf pour les citadins.

Des terres titrées, quelques châteaux conſidérables, mais modernes, de riches abbayes dans de gras pâturages, pluſieurs coteaux ſur la droite, dont les vins épais ont cependant de la fineſſe & de la qualité, voilà ce qu'on remarque d'ici à Roanne; le chemin eſt uni, ſablé, & reſſemble à une allée de jardin, qui ſert d'avenue au bourg de Roanne; c'eſt-là qu'eſt conſtruit le premier pont de la Loire; là ſe rendent toutes les embarcations de charbon de terre qui viennent du Forêt par Saint-Rambert. Tous les jours cette ville prend de nouveaux accroiſſemens; je ſerois peu ſurpris qu'elle devînt très-conſidérable; elle eſt l'entrepôt de preſque toutes les marchandiſes qui

viennent ou de Nantes ou de Lyon. Si l'on établiſſoit, dans tous ſes environs, un canal de communication avec la Saône, ou ſi le canal de Givors, qui réuniroit le Rhône à la Loire par le *Gier* & par le *Furens*, s'achevoit enfin; ce Bourg, qu'on dit être le premier de la France, s'éleveroit dans un demi-ſiecle à la grandeur, à l'opulence des premieres villes commerçantes du Royaume.

Vous allez entrer dans les montagnes du Forêt & du Beaujolois. La montée de Tarare eſt célebre, cependant la route eſt ſi bien ménagée, le chemin eſt ſi large, ſi fréquenté, ſi bien entretenu, qu'il m'a paru bien plus fameux que difficile. J'ai pluſieurs fois gravi cette montagne à pied, pour contempler à mon aiſe les ſauvages aſpects dont à chaque cent pas elle frappe ſoudainement la vue; on ne voit pas là des rochers droits, âpres, nus, couverts de neige & de glaçons; tout eſt cultivable, acceſſible, mais bizarre & fortement coloré : ſur le rapide eſcarpement de ces monts

entassés sur d'autres monts, on voit un bois de noirs sapins perchés sur une pointe; une longue terre labourée y fuit vers un hameau; des chenevieres auprès d'un étang, des prés qui s'enfoncent dans des creux verdoyans; quelques chaumieres rares & pauvres, semées de loin en loin, coupent tristement la triste solitude de ces déserts. Dans le fond de tous ces ravins, on apperçoit de jolis ruisseaux bordés de deux vertes lisieres, qui suivent l'inégalité de leur fuite; les arbres y paroissent hauts, sombres & chevelus. On n'entend guere retentir, dans ces profondeurs, que la coignée des bûcherons, le glapissement des renards, ou le croassement des corbeaux. On tombe, enfin, dans Tarare, à peu près comme des nues, & l'on sort de ce vilain *pot de chambre*, pour gagner les hauteurs qui couvrent l'*Avreste*. Bientôt on est aux *Echelles*, & de-là se découvre ce superbe horizon qui fuit jusqu'au Pila, tourne vers les monts de Savoie, & n'est borné que par le Saint-Bernard. . . . Ici, j'ai besoin de quitter la

plume : vous ſçavez pourquoi, cher ami; je ſuis dans le Lyonnois, & mon cœur eſt trop préoccupé pour laiſſer à mon eſprit la liberté dont il a beſoin. Adieu.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Il me reſte à vous parler de la ſeconde route qu'il vous eſt loiſible de prendre pour vous rendre à Lyon; celle *de Bourgogne.* Emboîtez-vous dans la diligence à minuit: courez trois jours entiers, embarquez-vous à Châlons, & vous voilà rendu le cinquieme.

Par cette voiture, vous vous ennuyerez moins; mais vous vous fatiguerez bien davantage, j'en ſuis ſûr. D'abord, ce départ nocturne, ces compagnons de voyage, ſi étrangement aſſortis; ce cahotage épouvantable, qui, de Paris à Fontainebleau, vous donne une ſi longue & ſi rude eſtrapade; le déſagrément de repartir avant le jour, d'arriver toujours de nuit, de ne pouvoir

marcher qu'aux montées ; celui, s'il fait mauvais temps, de fentir qu'on a fur fa tête, cinq à fix malheureux, mouillés, couverts de neige, ou défolés par le vent: que fçais-je ? .... & les hafards ! & les filoux ! & les catins ! .... Je ne finirois pas. J'aime mieux m'occuper, quelques inftans, des avantages qui balancent ces inconvéniens. D'abord (vous allez rire, mais n'importe), un de mes grands plaifirs, quand je prends ces fortes de voitures, c'eft l'avant-fcène du départ, & l'arrivée du jour ; quand chacun fait fa ronde des yeux, & cherche à deviner les différentes efpeces de compagnons auxquels le fort l'enchaîne pendant cent lieues. Les adieux font quelquefois tendres & touchans : combien j'ai vu de femmes aimables & fenfibles conduire au carroffe leurs époux ou leurs fils, attendre, en foupirant, le moment du départ, les embraffer en fang'otant, s'en féparer, ou plutôt s'en arracher avec de douloureux efforts, tandis que les cochers, auprès d'elles, jurent, preffent,

font claquer leur fouet, & que les chevaux impatiens, frappant du pied, font retentir les cours de leurs hennissemens aigus ! J'ai vu, l'année derniere, un respectable pere de famille, dans un silence plus expressif que tous les cris des femmes, baiser son fils, son fils unique & adoré, &, le cœur navré d'amertume, lui balbutier quelques sages avis, me le recommander avec la franchise & la confiance d'un honnête homme, en me serrant la main comme si j'avois été son meilleur ami (moi qui ne le connoissois pas). L'enfant monta dans la voiture, j'étois dedans ; je lui tendis la main, il entre. La voiture part ; le pere nous suit en courant, appelle son fils, lui présente avec transport & regret la pomme de sa canne ; le fils y touche & la baise ; & soudain le pere la retirant à lui, la baise aussi. Oh ! mais avec quelle différence d'expression ! C'est assez de l'avoir vu pour le sentir ; mais ce n'est pas assez de le sentir pour le rendre. Voilà de ces traits éloquens qui peignent l'énergie de la Nature,

& la bonté du naturel. Pour moi, mon cœur ſe gonfla, & mes yeux ſe remplirent de larmes : j'admirai ce trait, & je n'y ai jamais ſongé depuis, ſans la plus vive émotion.

Pendant ce même voyage, nous avions pris à Eſſone un jeune homme de vingt ans, vêtu honnêtement, mais très-ſimplement, bien coiffé, très-poli; choſe ſi rare à ſon âge. Tous ſes diſcours annonçoient de la pudeur & du bon ſens, choſe bien plus rare encore pour un échappé de la Capitale ; mais ma ſurpriſe fut inexprimable de lui voir, au milieu de l'eſtomac, une groſſe touffe de quinze à vingt roſes fraîches & charmantes, attachées à ſes boutonnieres, à l'aide d'un ruban bleu, préciſément comme un bouquet de mariée. Plus il ſe faiſoit connoître, ſoit par ſes propos, ſoit par ſon ſilence, plus il m'intéreſſoit ; mais plus auſſi cette parure féminine me révoltoit intérieurement. J'aime une fleur qu'on porte à la ville, pour être près d'une agréable odeur, quand quelque exhalaiſon fétide vient

offenser mon nez; mais je ne puis souffrir de voir des bouquets ailleurs que devant les jeunes personnes; ce sont-là les diamans dont la Nature leur fait hommage, & le plus bel ornement de leur parure. Un homme, au contraire, a toujours l'air un peu colin, un peu nigaud, avec ce qui sied si bien à la Beauté. Mon jeune homme étoit donc une espece d'énigme pour moi, & je n'augmentai pas d'estime pour lui, quand je le vis, au sortir de la voiture, courir à la salle à manger, prendre un verre, le remplir d'eau, couper, avec des ciseaux, l'extrémité des tiges, & placer là ses cheres roses avec la plus scrupuleuse attention. Après dîner, il en seche le pied avec sa serviette, le remet devant lui, & nous partons. Le soir, même précaution: nous repartons & le bouquet reparoît à son poste. Il étoit aussi frais, & plus beau même que la veille. Enfin, nous arrivons à Sens; c'étoit la veille de la Notre-Dame de Septembre. La premiere personne qui se présente à la portiere du carrosse, c'est une

Dame de quarante ans, qui demande : *Mon fils eſt-il là.* C'eſt maman, s'écrie le bon jeune homme ; il paſſe ſur nous, ſaute au col de ſa mere, avec un cri de joie qui retentit encore dans mon cœur ; & après cette tendre & vive embráſſade, que je dévorois des yeux, en ſongeant que j'en ferois bientôt une pareille à la meilleure des meres, j'appris, enfin, & j'en fus bien ſoulagé, bien content ; j'appris la deſtination du bouquet. « Maman, voilà des roſes de Paris ; c'eſt demain votre fête, c'eſt celle de ma ſœur qui eſt au couvent ; le bouquet eſt gros, nous en ferons deux... Mais allons voir ma ſœur : comment ſe porte ma ſœur.... & de recommencer les careſſes, & la bonne mere de pleurer de tendreſſe, & moi..... Vous voyez par ma deſcription, mon cher ami, que cette jolie ſcène eſt reſtée dans mon ame avec ſes touchantes circonſtances. Ce ſont-là des riens, je l'avoue ; mais ces riens, quand on ſçait les voir, ſont les délices de l'obſervateur, & quelquefois même de l'ami

à qui l'on en adresse le récit; & voilà *comme il ne faut pas se presser de juger :* c'est la morale de mon conte. Mais cependant j'oublie de vous parler des curiosités de la route; c'est que les cochers nous pressent, c'est que nous traversons d'assez tristes contrées. Cette forêt de Fontainebleau est affreusement belle: ces vieux chênes, ces roches cariées, noires, informes, ces blocs de grès, entassés au hasard, à moitié exploités pour l'écarissement des pavés; ces hêtres élançés dans les airs, ou couchés à terre, ébranchés par la foudre, ou prêts à tomber, & retenus seulement par quelques arbres du voisinage, sur lesquels ils sont inclinés jusqu'à la premiere tempête; voilà ce que j'ai vu dans *les plaisirs du Roi.* Fontainebleau, quand le Monarque est à Versailles, ressemble à une ville dont la peste a fait un désert : quand la Cour y paroît, on y est les uns sur les autres; c'est un houlvari, un cahos, une presse.... La campagne.... J'oubliois qu'il n'y a point là de campagne. Après la forêt, on est dans un autre pays : si le laboureur

& le vigneron n'y font pas d'abondantes récoltes, au moins n'y faut-il pas plaindre les cerfs & les lievres. C'eſt pour ces utiles animaux, un vrai pays de Cocagne ; auſſi *la multiplication*, ſuite du bonheur, y eſt-elle prodigieuſe.

Sens, ville archiépiſcopale, bâtie, ou plutôt conſtruite au confluent de la Vanne & de l'Yonne, eſt en Champagne. Qui ne ſçait cela, m'allez-vous dire : doucement, Monſieur, elle étoit en Bourgogne il n'y a pas long-temps. Les villes voyagent auſſi : Lyon, jadis ſur les montagnes, eſt deſcendu dans une plaine ; il commence à courir dans le Dauphiné. Paris, même, s'eſt ennuyé dans la Cité, & s'eſt établi ſur la montagne, de-là, il a fui vers Montmartre ; il commence a redeſcendre, & va, dit-on, bientôt rendre viſite à Verſailles. Déjà ſa communication avec la Cour n'eſt plus qu'une rue illuminée en hiver. Qu'on y eleve autant de maiſons qu'il y a de réverberes ſuſpendus (c'eſt peu de choſe), & voilà la réunion faite. — *Sens*

donc, pour revenir à Sens, eſt une des plus anciennes villes des Gaules ; il y paroît bien. Au reſte, elle eſt grande & peuplée ; les ruiſſeaux, qui coulent pour la commodité des habitans, la rendent extrêmement propre : voilà tout. Cependant je dois vous dire que la Cathédrale préſente un beau vaiſſeau d'architecture gothique. La grille du Chœur eſt d'un riche travail ; vous y verrez, vous admirerez le Mauſolée de feu Monſeigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine. Ce morceau magnifique eſt le chef-d'œuvre de *Couſtou*. La réunion des deux armes qui couronnent ce triſte monument, emblême de l'inaltérable amitié de ces auguſtes & vertueux époux, plonge l'ame dans une rêverie profonde & cruelle. Partons, arrivons à Auxerre ; le payſage va changer. Après les blanches plaines de la Champagne, nous allons arriver ſur les coteaux de l'Auxerrois. Les vignes, partout égales en hauteur, d'un beau verd & couvrant entiérement les coteaux, forment un horizon doux & riant, ſur lequel

la vue gliſſe mollement, & ſe promene long-temps, ſans ſe fatiguer. Cette ville, ainſi que Troyes & Sens, eſt bâtie à la diable. Des pignons pointus, des pieces de bois peintes & chamarrées, des auvents ſombres, & ſoutenus par des piliers, tout cela adoſſé, par fois, à quelques belles maiſons en pierre, tel eſt à peu près l'ordre & le goût de ces antiques Cités.

J'aimerois mieux habiter la jolie petite ville de Joigni, elle eſt propre, bien déployée, bien entourée, embellie de cazernes, & précédée d'un pont & de quelques allées qui font un très-aimable effet. Je ne l'ai jamais vu que le dimanche, mais je penſe qu'il ne faut la voir que ce jour-là.

Là, des prés étendus, là, des collines vertes,
où mûrit, plein de pourpre, un raiſin velouté:
ici, des bois touffus & des ſalles couvertes,
où l'Amour, vers le ſoir, égare la Beauté.
Un pont majeſtueux unit la double rive:
des caſernes de Mars ici regnent les murs,
& l'Yonne, en ſon cours errante & fugitive,
ſe plaît à les baigner de ſes flots toujours purs.

Par M. le Chevalier Bert.

Si le carroſſe coupe encore ſes journées par Autun, vous verrez encore là une de nos anciennes villaſſes. On vous vantera beaucoup les antiquités éparſes autour de ſes murailles, mais ce ne ſont que des ruines miſérables ; il n'y a de beau dans cette ville que le Collége & le Séminaire. Le Séminaire ſur-tout eſt un palais à la fois magnifique & charmant; la vue eſt variée & rapprochée à propos; les entours ſont des boſquets & des promenades du meilleur goût: je ne connois rien de pareil en France.

Le lendemain matin vous vous rendrez à Châlons-ſur-Saone *par un chemin montant*, *ſablonneux*, *mal-aiſé*, mais peu d'heures après votre départ, vous commencerez à traverſer des coteaux gras & fertiles, où la vigne s'élance en jets de quinze à vingt pieds, où les raiſins ont de la douceur & de la groſſeur, où le fond des vallées eſt rempli de grands troupeaux conduits par des Bergeres dont le coſtume eſt charmant. Elles portent une jupe pliſſée à petits plis,

un corps recouvert d'étoffe, des manches bordées de tavelles rouges ou bleues; leur tête eſt coîffée d'une eſpece de toque de mouſſeline qui s'éleve par-devant en forme de mître, & s'arrondit par-derriere comme une queue de pigeon, le pourtour eſt tout bordé de dentelles; leurs cheveux ſont d'un beau noir; un collier d'or compoſé de pluſieurs chaînes, deſcend de leur cou ſur leur gorge; les plus achalandées, enfilent des anneaux de verre ou d'argent, bijoux de peu de valeur, ſans doute, mais ineſtimables à leurs yeux, par le prix que doit leur attacher la main chérie qui leur en fait don.

Les temps ſont arrivés, ceſſez, triſtes cahos!

Vous pourrez chanter ce prologue en arrivant à Châlons. Ici, commencent les tableaux délicieux des bords de la Saone; dont je vous entretiendrai dans une autre épître.

DIX-HUITIEME LETTRE.

Il faut avoir long-temps voyagé, avoir comparé les différentes mœurs des peuples ; (étude difficile dans un pays & dans des temps où l'on ne differe plus que par des nuances insensibles) il faut avoir sçu se défendre des préjugés patriotiques que tout homme porte avec soi, pour pouvoir dire : tel peuple, tel pays vaut mieux que tel autre ; écoutez les habitans de chaque ville où vous séjournez, leur climat est toujours le plus beau de la terre, leur caractere le meilleur possible ; leur esprit, *selon eux*, est propre aux arts, au commerce, à tout ; ils citent leurs grands hommes, & s'enorgueillissent visiblement du mérite d'autrui ; ils ont l'air de vous dire : il ne tiendroit qu'à nous de valoir autant qu'eux ; nous aimons mieux jouir, la gloire ne vaut pas ce qu'elle coûte .... cela peut être ; mais enfin il est des contrées

où les arts, ſemblables à des plantes étrangeres, dépériſſent & meurent; il en eſt d'autres où ils ſe plaiſent, où ils fleuriſſent, où ils portent des fruits abondans; ici, tout invite au plaiſir; là, ſe trouve un bonheur plus intime & plus recueilli; ailleurs, la fortune aſſiſe ſur la poupe des navires, ſemble inviter ſes clients aveugles à courir les mers; par-tout il eſt des manieres *d'être* particulieres, locales; & c'eſt dans toutes ces formes diverſes d'exiſter, que le philoſophe cherche celle qui peut le rapprocher de la nature & de la félicité; ainſi Télémaque voyageant de Royaume en Royaume, & paſſant de Chypre à Memphis, remarquoit, à l'aide de Mentor, les différentes mœurs des peuples, & formoit dans ſa tête ce plan idéal de perfection, qui, exécuté, devoit faire un jour le bonheur de ſa chere Itaque & le ſien.

Après ces réflexions *hors d'œuvre*, qui me ſerviront, s'il vous plaît, d'exorde, vous voudrez bien, mon cher ami, me ſuivre dans ma navigation d'eau douce. Vous

parler de mes plaiſirs, c'eſt vous dire, il ne tiendra qu'à vous de vous procurer les mêmes jouiſſances; la nature eſt à tout le monde, & tout le monde poſſede un cœur. Nous étions à Châlons.

Cette charmante ville eſt ſituée dans une plaine auſſi belle que fertile. Ses quais ſe meublent de jour en jour d'édifices bâtis dans le goût moderne, & de riche apparence. Les fortifications qui défendent ſon fauxbourg, quelques baſtions, une tour délabrée, de vieilles courtines, lui donnent un faux air de place forte, amuſant pour quiconque a vu Metz, Strasbourg & Toulon. Le deſſinateur, en revanche, y peut faire de bonnes *études.*

J'ai paſſé deux ou trois fois dans ce pays-là, & c'a toujours été un jour de marché, & à peu près dans la même ſaiſon. Je ne puis vous dire le plaiſir que j'ai eu à parcourir ces rues où la foule abonde pour vendre & pour acheter, pour marchander & pour choiſir. J'ai décrit quelque part le marché aux fruits & aux

bouquets *de Marſeille*, c'étoit-là le deſſert; mais ici c'eſt du ſolide qu'on voit de tout côté ; point ou preſque point de bagatelles. La Breſſe apporte ſes graſſes poulardes, les *vallées d'au-delà les vignes*, un beurre blond comme la peau des coins, & proprement arrangé dans de jolis paniers. Le Charrolois y vient entaſſer ſes fromages; tous les environs, leurs légumes en grain, en herbage, en liaſſe, en botte, en morceaux. Des pyramides de fruits, des gerbes de chanvre & de lin, des pelotes de laine & de fil, des vaſes remplis de laitage environnent tous ces ruſtiques marchands; voilà les vrais tréſors de l'homme, voilà le ſeul commerce qui rend heureux! Que tous les colifichets de l'art ſont meſquins auprès de ces utiles préſens de la bonne mere nature! Ces mille payſans en habit de fête, ces fermieres ſi fraîches, ces laitieres ſi propres, & d'un teint ſi vermeil de ſanté; leurs ajuſtemens à la fois ſi galans & ſi modeſtes; le babil, les invitations de ces villageoiſes, (tout autrement

aimables à entendre, que l'air moqueur & les phrases précieuses qui vous étourdissent quand vous traversez *le Palais* ou le quai de Gêvres;) n'y a-t-il pas là de quoi charmer un voyageur tel que moi, de quoi transporter un poëte, de quoi porter même l'attendrissement le plus doux dans une ame simple & sensible!

O Nature, Nature, l'homme a beau faire, ton attrait se fait sentir à tous les cœurs! il est indépendant des caprices de la mode & du luxe; il résiste à l'éternelle variation de nos opinions insensées; bonne Nature, tu fus l'espoir, l'amour de ma jeunesse, puisses-tu faire un jour les délices du soir de ma vie!

Embarquons-nous, & changeons de pinceaux, la journée est chaude & tranquille; le ciel est pur & serein comme le regard de l'Innocence & de la Beauté. Nous voilà, sur un fleuve indécis, pour ainsi parler, de quel côté il versera son urne. Heureusement nos pilotes, armés de fouets, sanglent les Zéphirs qui nous tirent. Ce sont appa-

remment des Zéphirs jadis trop mutins, & qui, par la métempſycoſe, ont été condamnés à conduire les diligences ſous la forme chevaline.

Quand je ſuis là, je laiſſe les délicats deſcendre dans la brûlante & infecte priſon qu'on appelle *chambre de Paris.* Je cherche un coin ſur le tillac où je puiſſe, aſſis & ſans gêner la manœuvre, voir, admirer ce payſage enchanteur, plus beau cent fois que les jardins de la Touraine & de l'Orléanois, plus parés, plus buiſés, plus animés que les bords tant vantés de la Moſelle & du Rhin. Abrité de mon paraſol, ma lunette à la main, les yeux au guet, je demande ſans fin & ſans ceſſe le nom des châteaux & des villages qui ſemblent venir à moi, & me préſenter ſucceſſivement tous leurs aſpects, pour inviter mes crayons à reproduire leurs formes ſaillantes & fugitives. Je promene mes regards émerveillés, tantôt ſur des hauteurs impoſantes, plus ſouvent ſur des fermes dont l'air champêtre & ſans pré-

tention, reſſemble à la Bergere que j'apperçois ſous un ſaule du voiſinage, & dont la naïve ſimplicité fait le ſeul ornement. Ici, paroiſſent des jardins couverts de frais ombrages, & des murs tapiſſés de pêches; là, des boſquets voluptueux, des allées de figuiers, & de verdoyans tapis de gazons; plus loin, des ponts rompus, des ports où l'on s'embarque, *des trains* qui remontent, tandis que nous deſcendons, & dont les cordages embarraſſés parmi nos mâts, font pencher la diligence, crier les femmes, & jurer tous les mariniers.

Des nuages de moucherons éphémeres, plus légers que des atomes d'édredon, plus blancs que la neige, commencent à s'élever ſur la ſurface du fleuve; une fraîcheur ſe fait ſentir qui nous annonce le déclin du ſoleil. On attache au cou de nos hyppopotames de bruyantes ſonnettes dont le tintement meſuré par le pas, & répété par l'écho, répand ſur tout le payſage un ton de mélancolie délicieux. On commence à

rêver. Le calme de la nature, l'abſence du grand jour, raniment, exaltent les ſentimens de la tendreſſe & de l'admiration. Bientôt le firmament ſe peuple de mondes, la lune paroît d'abord vaſte & rouge, elle décroit & s'argente en montant ſilencieuſement ſur l'horizon. Ses rais brillans & doux gliſſant ſur la ſurface des eaux, agitées par le ſillage inégal de notre nef, & par les ſecouſſes de l'attelage, charment les yeux par ce frémiſſement phoſphorique; inſenſiblement l'ame tombe dans des rêveries confuſes, mais attachantes; elle a, par intervalles, des penſées graves ou ſublimes. Les brillans projets, les ſouvenirs heureux ſemblent voltiger autour d'elle, embellis par l'imagination; la triſte raiſon chaſſe à ſon tour ces fantômes, alors l'inſtabilité des plaiſirs, le néant des honneurs, les chimeres de l'ambition, ſont les textes qu'on amplifie pendant qu'on eſt ainſi bercé; jamais le ſommeil ne fut plus éloigné de mes yeux. Cet état difficile à décrire, pendant ces momens ſans durée, tient

presque de l'extase; tout à coup un choc brusque agitant le navire, imprime au philosophe un mouvement de peur qui interrompt cette douce évagation de l'esprit. On apperçoit des lumieres lointaines; on entend le tumulte qui du sein des cités monte dans l'air & suit la direction des vents.... Enfin nous arrivons.

J'ai toujours vu Mâcon de nuit, je ne sçais ce que c'est que Mâcon, ainsi vous perdez une description : demain je tâcherai de vous dédommager. Adieu.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

N'AVEZ-VOUS pas remarqué que lorsque l'imagination sçait se ménager des repos, pour l'espace comme pour la durée, elle est moins impatientée du terme, & croit, pour ainsi dire, arriver à chaque intervalle qu'elle franchit! eh bien, usez de ce

facile moyen pour tromper l'ennui & la longueur du voyage. Que chaque grande ville ſoit un but où vous ſoyez empreſſé & bien aiſe d'arriver ; ſur-tout, ſur-tout ſçachez voir la campagne & ſentir la nature.

Les bois, les vallons, les montagnes,
toute la ſcène des campagnes,
prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
tout eſt mort, tout eſt ſolitaire ;
un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
les zéphirs ne ſont que du bruit.
Aux yeux que Calliope éclaire,
tout brille, tout penſe, tout rit, &c.

Ces commodes maiſons, ces boſquets engageans, ces eſpaliers ſi bien taillés ne vous appartiennent pas, j'en conviens ; vous pouvez cependant vous approprier tout cela. Peuplez ces jolies habitations d'êtres que vous aimiez, & dont vous ſoyez aimé : tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la vie, tout ce que vous avez

imaginé de projets, il faut le transporter sur ces magiques bords.

Souvent, en s'attachant à ces fantômes vains,
notre raison séduite, avec plaisir s'égare ;
elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
& cette illusion, pour quelque temps, répare
la perte des vrais biens que la Nature avare
n'a pas accordés aux Humains.

Vous n'avez jamais vu Lyon, Lyon la seconde ville du Royaume, & l'une des plus célebres de l'Europe, par son négoce & par le nombre infini de ses manufactures ! Vous y serez dans quelques heures ; cette multitude de châteaux & de maisons de plaisance, *disséminés* sur les deux côtés de la route ; tous ces bateaux chargés de voyageurs & de marchandises qui montent & redescendent ; ces villages si rapprochés, si élégamment bâtis, ornés de quais & de fontaines, ces parcs dont l'œil ne perd rien, parce qu'ils remontent l'amphithéâtre des collines, les enserrent dans leurs contours, & présentent comme sur un plan

lavé,

lavé, le détail des cultures, les maſſifs des grandes futaies & des bocages fruitiers; ces maiſons aſſiſes ſur des terraſſes, ces balcons dorés, ces jets d'eau, ces orangers, ces myrthes taillés en boule, en éventail, & entremêlés de ſtatues; tant de recherche, tant d'opulence, annonce l'approche d'une grande ville, & la proſpérité de ſon commerce.

Je ne connois rien de ſi beau dans l'univers que le payſage qui s'étend depuis Trévoux juſqu'à Lyon. Les environs de l'Iſle Barbe, comme ceux d'Albunée & de Tivoli, ont été cent fois deſſinés; les divers aſpects de Roche-Taillée, de Fontaine & de Saint-Cyr, ſont auſſi frais, auſſi riches, auſſi amoureux que les vallées de l'Arcadie & de Tempé; mais enfin, des tableaux, des gravures, ne ſont que des imitations mortes de la Nature, il faut, pour animer tout cela, la Nature elle-même; ici, des caſcades, produites par le *trop plein* des étangs & des fontaines; l'éclat & le bruit de leurs chûtes, donnent

ront du mouvement à tout un tableau ; là, j'aime à voir le repos des plaines labourées, & le jeu des pentes & des roides talus, & ce mélange ondoyant & ſerpentant des collines & des vallées, & ces morceaux forts & vigoureux où des rochers hardiment entaſſés, taillés à pic, pendans en voûte, s'avancent fiérement des deux côtés juſqu'aux rives du fleuve que je deſcends ; je veux appercevoir dans le lointain, & parmi de verds pâturages bordés de ſaules, des fermes agricoles, ou paſtorales, des charrues, des bœufs, des chevaux, & tout leur champêtre équipage.

Vis-à-vis la *Freta*, maiſon de campagne du célebre M. *Poivre*, s'ouvre une plaine circulaire où l'on voit preſque toutes ces beautés raſſemblées. Des accidens aſſez diſparates s'y accordent cependant entr'eux par des liaiſons pleines de molleſſe. La Nature ſemble y modeler, avec ſes grâces inimitables, les formes les plus enchantereſſes, les plus poétiques. La riviere ſe promene à longs replis au pied du coteau,

ſur lequel la maiſon repoſe, la plaine eſt en face.

Du haut de ſon jardin chinois vous découvrez devant vous des Iſles dont la Saone a librement façonné les bords inégaux, des maiſons décorées de peintures éclatantes, & appuyées ſur de grands & ſombres maſſifs de verdure; plus loin, des coteaux couverts de vignes & de noyers; des replats incultes, coupés de chemins obliques & tortueux, des bouquets de bois qui paroiſſent comme ſuſpendus ſur les rapides penchans qui regardent le nord.

Enfin, des hauteurs ſurmontées de villages, par-deſſus leſquels dominent des tours à demi ruinées, terminent le lointain du tableau.

Admirez, admirez avec moi ce ton bleuâtre & doux qui marie & fond enſemble, dans l'éloignement, la terre avec le ciel, & acheve le charme de ces ſuaves perſpectives !

Mais il faut, pour en jouir, chercher

les points de vue favorables, paſſer de l'une à l'autre rive, monter au ſommet des roches, ou gravir ſur *Montcindre* par une belle matinée; alors, regardez tout autour de vous; votre œil ravi erre d'enchantemens en enchantemens; vous découvrez je ne ſçais combien de provinces, la Breſſe, le Bugei, le Beaujolois, les montagnes du Forêt, celles de Grenoble, & la Saone, & le Rhône. C'eſt un plaiſir dont je jouis, l'année derniere, avec les plus belles Nymphes de ces cantons. Hélas m'auront-elles pardonné d'avoir vu, ce jour-là, quelque choſe de plus beau qu'elles-mêmes! Femmes! daignez m'en croire, votre trône n'eſt point ſur le ſommet des montagnes; embelliſſez de rians jardins, rivaliſez les plus belles fleurs, faites honte, vous le pouvez, au lys éblouiſſant, à la roſe éclatante, régnez dans les boſquets & ſur des ſophas de verdure; mais ne vous entourez pas de ces grands objets qui, excitant tout notre enthouſiaſme, vous enlevent néceſſairement des hommages dont vos charmes ſont ſi jaloux!

De *Montcindre*, ou plutôt de ce *Mont-d'Or*, si fameux par ses vins & par son laitage, vous descendrez au village de Saint-Rambert, & vous passerez à l'Isle Barbe; cette Isle célebre dans l'Histoire Ecclésiastique, est formée par un rocher qui, promine à sa poupe, & sur lequel sont bâties quelques maisons plus singulieres à voir que commodes à habiter. Sa proue vers Lyon est une pointe en pente douce, plantée de verds tilleuls, qui semblent n'attendre là que des bals champêtres & des groupes de spectateurs. Dans les grandes inondations, la Saone couvre entiérement l'Isle de ses eaux bourbeuses, & dans tous les temps on en dit l'air peu sain. Les environs sont charmans, cependant on n'y est presque plus à la campagne; les équipages roulent de tous côtés, & débarquent aux grilles des châteaux, des petits maîtres en parasols, & des têtes à grand plumage. Les atours ne sont pas seulement frais, ils sont riches; on mêle les fleurs aux diamans, & la prétendue

ſimplicité de cette parure de campagne coûte encore plus à préparer que la toilette d'un ſouper prié.

Vous ne ſerez pas frappé de l'entrée de Lyon par la Bourgogne ; l'affreux donjon de *Pierre-Sciſe* attriſte le regard & flétrit l'ame ; quelques beaux édifices, tels que l'arſenal, les greniers d'abondance, frappent davantage : du côté oppoſé, des jardins élevés en terraſſe bornent & charment la vue. Les ponts commencent, on entre enfin dans le cahos. Adieu les douces odeurs de la campagne ; adieu les vues fraîches & agreſtes ; adieu les molles pelouſes & les Bergeres naïves. Le bruit des *métiers à ſoie* fait place au mugiſſement des troupeaux, le tintamare des cloches & des voitures, les cris des marchands, les querelles des mariniers vous aſſourdiſſent. Ce premier moment n'eſt pas agréable ; c'eſt lorſqu'on a parcouru ces quais ſuperbes & commodes, quand on a contemplé la magnificence des nouveaux quartiers, admiré la place & les façades de *Bellecour & des Terreaux*,

visité les Chartreux, & Fourviere, & la Bibliotheque de l'Oratoire, & les nouveaux *travaux Perrache*; c'est quand on a suivi les divers procédés des tireurs d'or, des fabricans, dessinateurs, & vu le mouvement prodigieux, l'incroyable fermentation de tous les comptoirs aux approches des paiemens, c'est alors qu'on s'écrie avec Scaliger :

Lugdunum jacet antiquo novus orbis in orbe ;
Lugdunumve vetus orbis in orbe novo.

Vous comprenez bien que je ferois aisément un volume sur Lyon, si je voulois tout détailler & tout dire ; mon projet n'est pas de vous ennuyer ni d'exposer ma rhétorique à faire naufrage à cette fameuse *jonction* où mes prédécesseurs en éloquence essuyoient quelquefois la cruelle avanie à laquelle fait allusion Juvenal, quand il dit :

Palleat ut Rhetor dicturus ad Aram Lugdunensem.

Voyez Lyon ; mais hâtez-vous de venir

me joindre. Embarquez-vous ſur le Rhône ; la rapidité de ce fleuve ſecondera l'impatience de mes déſirs ; vous gliſſerez ſur ſa ſurface, comme les Déeſſes de la Fable, qui vont d'un trait ſur un nuage, à peu près comme les patineurs volent ſur la glace.

VINGTIEME LETTRE.

J'étois chargé, Monſieur, de rendre compte, dans un Journal très-connu, de quelques Ouvrages nouveaux. C'eſt avec bien de la joie que j'ai vu votre Voyage au nombre de ceux qu'on me prioit d'analyſer : je l'ai fait, je crois, avec un égal reſpect pour vous, Monſieur, pour le public & pour la vérité. Il eſt de l'intérêt d'un amour-propre bien entendu de n'être loué que dans les choſes louables. Je vous envoie mou article tel qu'il ſera, & je déſire qu'il vous ſoit auſſi agréable que l'a été pour moi, & la lecture de l'Ouvrage

même, & la réception de la lettre obligeante dont vous m'avez honoré.

VOYAGE DE GENÈVE, PAR M. V... S..:

Rien de plus agréable, Monſieur, & en même temps de plus inſtructif, que les relations d'un Voyageur judicieux & véridique, qui nous tranſporte dans les pays qu'il a parcourus, met ſous nos yeux tous les monumens qui ont piqué ſa curioſité, & nous fait jouir, ſans aucune peine, du fruit de ſes courſes & de ſes fatigues. Vous trouverez, dans le Voyage que je vous annonce, l'intérêt réuni avec la plus exacte vérité. L'Auteur adreſſe à une Dame de ſes amies, pluſieurs lettres, dans leſquelles il lui rend compte des objets qui ont excité ſon attention, & des ſentimens qu'ils lui ont inſpirés. Sa narration eſt vive, animée, enrichie d'un grand nombre d'Anecdotes hiſtoriques, qui décelent un homme inſtruit. Son ſtyle, quelquefois plein de chaleur & de ſenſibilité, attache & intéreſſe; il fait paſſer, dans l'ame du Lec-

teur, les ſenſations que l'Auteur éprouve lui-même.

Les deux premieres lettres n'ont pas le même agrément que les autres. Notre Voyageur ne rencontre pas ſur ſa route beaucoup de monumens dignes d'attirer ſes regards : cependant, en paſſant par le château Deſgranges, retraite jadis habitée par Paſcal, il ne manque point de payer un juſte tribut à cet homme de génie, que vient de reproduire le ciſeau de M. Pajou. Il rapporte une Inſcription nouvelle, qu'on pourroit graver au bas de ſa Statue :

Par la Nature inſtruit, prodige dès l'enfance,
ſon eſprit créateur devina la ſcience
des calculs & des mouvemens ;
de l'homme & de Dieu même interrogea l'eſſence,
connut l'art des bons mots, & l'art de l'éloquence.
Admirez, & pleurez : il mourut à trente ans.

Je vous citerai encore, avec complaiſance, le morceau ſuivant, tiré de la premiere lettre. « Le premier château que nous rencontrâmes, en quittant Orléans, fut

celui de Latingy : il vous paroîtra furement plus intéreffant, dès que vous fçaurez que M. de Miromefnil, Garde des Sceaux de France, y eft né. La Nation n'oubliera jamais tout ce qu'elle reffentit, en voyant ce Magiftrat célebre, devenu l'organe de notre augufte Monarque, annoncer à fon Parlement fa réintégration. Les applaudiffemens que ce Chef refpectable de la Juftice reçut fur fon paffage, lui annoncerent la joie univerfelle, & fon ame en fut pénétrée : récompenfe bien due à la fermeté de fon courage dans la difgrace, & à un facrifice généreux de fa part, qui coûta tant de larmes à la Normandie. »

La troifieme lettre, Monfieur, offre un morceau touchant, & que vous ne lirez point fans émotion. « C'eft avec le faififfement de la douleur, que les yeux portent un trifte regard fur la cendre des Héros. Nous entrâmes à la Vifitation de Moulins, le cœur ferré, & nous laiffâmes couler nos larmes à la vue de ce fameux tombeau qui couvre la dépouille mortelle de

Henri de Montmorency, Amiral de France. Il fut le petit-fils de quatre Connétables, & de six Maréchaux de France : à tous ces titres, il joignit celui de beau-frere du Premier Prince du Sang, & Condé fut son neveu. Deux batailles gagnées ; l'une, sur terre, l'autre, sur mer ; les Alpes forcées, trois nations vaincues, lui eussent sans doute mérité plusieurs fois, chez les Romains, les honneurs du triomphe. En France, il fut l'idole de sa nation ; & ce qui est au-dessus de tout (pour un François), il reçut de la bouche de son Prince, les éloges les plus flatteurs & les plus mérités. A tant de gloire, il ne manqua que celle d'une conduite plus réfléchie. Ses fautes doivent être attribuées aux égaremens de l'esprit plus qu'aux vices du cœur : entraîné par des intrigues de Cour, il prit les armes contre son Roi, croyant ne les prendre que contre son Ministre. Son imagination échauffée lui représentoit son Maître chargé d'indignes fers : il crut devoir travailler à les rompre; son attachement inviolable au

Monarque sembloit lui en faire un devoir. Il eut le malheur d'être pris, & il fut puni comme rebelle. Ainsi un faux raisonnement conduisit sur l'échafaud, le plus riche, le mieux fait, le plus noble & le plus brave des Seigneurs du royaume ! Il y monta avec l'intrépidité qu'il avoit montrée dans les batailles, & reçut la mort en héros. Tout le monde fondoit en larmes à la vue d'un spectacle si attendrissant. Son sang rejaillit au loin, & l'on voit encore, dans l'Hôtel-de-Ville de Toulouse, une pierre qui en est teinte. » Son épouse, Marie Félice des Ursins, fut conduite au château de Moulins ; elle y fut gardée étroitement pendant un an. Ayant recouvré sa liberté, vous sçavez, Madame, qu'elle s'enferma dans un cabinet obscur, où il n'entroit d'autre lumiere que celle de quelques bougies, & d'où elle ne sortoit que pour aller à sa Chapelle. Elle obtint ensuite la permission de se retirer au couvent de la Visitation.

Louis XIII passant par Moulins, dix ans après la mort de M. de Montmorency,

l'envoya viſiter : le Gentilhomme chargé de cette commiſſion, la trouva le viſage couvert d'un mouchoir, donnant un libre cours à ſes pleurs. Remerciez le Roi, dit-elle, de l'honneur qu'il veut bien faire à une femme malheureuſe ; mais, de grace, n'oubliez pas de lui rapporter tout ce que vous voyez. Toutes ſes plaies ſe rouvrirent à la vue d'un Page que lui envoya le Cardinal de Richelieu. Dites-lui, s'écria-t-elle, que, depuis dix ans, mes larmes ne ſont pas encore taries, &c. &c. L'Auteur décrit enſuite le ſuperbe mauſolée de Montmorency, ouvrage célebre de trois grands Sculpteurs ; *Auguier*, *Puiſſant* & *Renaudin*. Il parle des arts en amateur éclairé, & inſtruit par la comparaiſon.

Le début de la quatrieme lettre annonce un Citoyen ſenſible & religieux. Il approche de Lyon ; il découvre de loin cette ancienne, cette ſuperbe ville, & il s'écrie avec Racine :

Tes illuſtres Martyrs ſont tes premiers tréſors,
opulente Cité, la gloire de nos bords,

où la Saone, enchantée, à pas lents se promene,
n'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.

M. V..... parcourt ensuite avec rapidité les beautés sans nombre que renferme la ville de Lyon. Ici, l'on désireroit quelques observations sur les arts & métiers, source du commerce de cette grande ville; mais l'auteur glisse sur ces objets, & termine sa description par un morceau brillant & poétique : « La ville de Lyon, Monsieur, située au confluent de deux grandes rivieres, renferme dans son sein plusieurs ponts de communication, mais rien au monde de plus beau, de plus magnifique que le quai spacieux & très-long qui est sur le Rhône, & que M. Perrache vient d'étendre encore de près d'une lieue, en reculant le cours de ce fleuve. Il faut un génie tel que le sien pour avoir conçu un projet aussi vaste qu'il est hardi, les talens, sous un tel homme, sont une armée aux ordres d'un héros; rien n'en rallentit le succès; tous les obstacles cedent & disparoissent, il commande, & les miracles de l'art s'operent,

& la Nature est vaincue, & une ville nouvelle va s'élever dans le même lit ou un fleuve rapide & profond rouloit ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent précipité des Alpes. Cela même, il faut l'avouer, tient du prodige. Le Rhône en paroît étonné, & semble regarder avec effroi la main puissante qui le repousse. »

Notre voyageur nous retrace ensuite les scenes tragiques des Cinqmars, & des de Thou; de Thou dont le crime fut de n'avoir pas été le délateur de son ami; Cinqmars, très-coupable, sans doute, mais intéressant dans son malheur. Leur mort est racontée par M. V..... avec autant d'intérêt que d'éloquence.

La description de plusieurs tableaux précieux, délasse de ces horreurs, & l'on aime à se retrouver, avec nos aimables voyageurs, dans les paysages qui les conduisent au Mont-Jurat.

Enfin, l'Auteur arrive à Genève, qui devient le terme de sa course. Cette lettre est très-attachante par les détails qui

tiennent au commerce, à la conſtitution, aux révolutions de cette fameuſe petite République.

M. V....., en parlant des hommes célebres qu'à produit Genève, n'oublie pas l'illuſtre & malheureux Rouſſeau. « Sans remonter, dit-il, à des ſiecles » antérieurs, il met ſans doute le comble » à la gloire de cette République; mais » forcé de convenir que, ſi du milieu de » ſon ſein il eſt ſorti un homme éloquent, » dont le talent enchanteur doit faire époque » dans les faſtes du génie, on ne peut » qu'avouer en même temps avec douleur, » que Rouſſeau a terni ſa mémoire par » des principes dangereux qui tendent à » renverſer la religion & la ſaine morale. » Heureux mille fois le citoyen de Genève, » ſi, éclairé du flambeau de la foi, comme » Paſcal, ſa plume n'eût pas reſſemblé à » une ſource d'où il ſort tout à la fois » des eaux douces & ameres! Faut-il que » les écarts & les contradictions rendent » l'homme, à lui-même, un étonnant

» problême ! & le dix-huitieme siecle étoit-
» il donc réservé à produire des ouvrages
» aussi affligeans pour la raison ! »

Sans doute il falloit tonner contre un philosophe téméraire dont la législation hardie s'étendoit à la fois sur la religion, la morale, les sciences & le gouvernement ; contre un plan d'éducation qui ne convenoit pas aux hommes en société ; contre des objections dont les principes sont tous faux, & les conséquences paradoxales... ; mais il falloit peut-être rendre un peu plus de justice à l'éloquent Ecrivain, au génie ferme, au peintre sçavant, au mâle coloriste, qui réunissoit à la fois, & l'intrépidité de Diogene, & la gravité de Socrate, & la brillante élocution de Platon.

Revenons au voyage de Genève. Vous serez satisfait, Monsieur, des observations de l'Auteur sur les salines ; il y a là des vues & même du courage.

Nous conseillons à M. V..... de faire disparoître dans une nouvelle édition, les anecdotes de *Dole*, l'inscription des Cor-

deliers, & quelques détails qui ne font pas du ton du reste, & déparent son Ouvrage.

L'éloge de Bossuet est écrit avec la noblesse & l'élévation qui convenoit au sujet. Je ne le transcris point ici pour vous engager, Monsieur, à le lire dans le livre même. La description des grottes d'Arci, & très-bien faite : on suit l'Auteur, on voit à la lueur des torches enfumées, les jeux de la Nature, & ses merveilles souterraines.

A la suite du voyage de Genève on trouve une lettre sur la Touraine, où j'ai remarqué des beautés frappantes, du coloris, & une expression forte qui annonce que cet Ecrivain peut dire quelquefois, *& moi aussi je suis peintre.*



EPITRE

A M. L'ABBÉ LASERRE,

POUR le féliciter de la situation heureuse dont il commençoit à jouir.

Libertas . . . . quæ sera tamen. . . . . *V.*



ABBÉ docte & charmant, aimable paresseux,
de qui la lyre enchanteresse
rend des sons si mélodieux!
Tu viens donc de fixer la volage Déesse,
& tu vois couler sous tes yeux
les ondes du Pactole & les eaux du Permesse!
Puissé-je enfin te voir heureux!
Tu sçais si ton sort m'intéresse!
Tu connois la vive tendresse
que je ressens pour mes amis!
Si S. . . . fut le mien, s'il doit l'être sans cesse,
& s'il m'aime comme son fils,
je te dois ce bonheur, *Laserre*, & te chéris
à l'égal de ce sage au cœur plein de noblesse,

digne des temps heureux par la Fable embellis
dans les Annales de la Grece.

Je te dois mon amour pour un art séducteur,
qui charme, en les chantant, les peines de la vie;
art suprême & brillant, adorable féerie,
souvent funeste à son auteur....
c'est lorsque tu sortois vainqueur
des tournois solemnels des arts & du génie,
quand la palme de l'Orateur
s'unissoit, sur ton front rayonnant de bonheur,
aux roses de la poésie;
Oui, c'est alors, ami, que brûloit dans mon cœur,
le feu, le premier feu, la généreuse envie
de voler sur tes pas au temple de l'honneur,
parmi les fils de Polymnie.

Marseille t'avoit adopté,
quand du goût chancelant tu raffermis le trône;
bientôt dans la docte cité,
où regne l'Amant d'Erigonne,
le double prix des jeux est par toi remporté,
& Dijon te proclame, & Condé te couronne!..;
Mais, quel est ce monstre irrité!...
J'apperçois un démon femelle,
Dragon livide & sec, à la louche prunelle,
le bourreau de lui-même, & ne riant jamais;

l'*Envie* enfin qui hait d'une haine immortelle,
& l'éclat des talens, & le bruit des hauts faits,
& jufqu'aux charmes d'une Belle!
Elle avance, dans l'ombre elle aiguife fes traits,
& dès Miniftres dignes d'elle,
vont fervir fes affreux projets.....
Ne dégrade point tes fuccès,
Ami! dédaigne même une jufte vengeance;
marche au bruit des clameurs que pouffe l'impuiffance;
marche fans détourner les yeux;
&, plein d'une tranquille & modefte affurance,
arrive au terme glorieux,
d'où l'on voit à fes pieds la populace immenfe
& des plats ignorans, & des fots envieux....

Avec le bruit de ton mérite,
ton nom a retenti jufqu'au fond des palais;
un rameau d'or en main, la Fortune t'invite;
vas-tu la fuivre, & quitter pour jamais
de tes premiers amis l'aimable & tendre élite?
Vas-tu nous délaiffer? & de brillans projets....
Non, je connois ton ame auffi ferme qu'égale;
au charme impérieux de la Séduction
la plus douce & la plus fatale
elle réfiftera: l'ardente Ambition,
& la Fortune aveugle, à la marche inégale,

dans le sein de la Capitale
appellent vainement le Chantre de Lyon ;
non, Paris, dans ton cœur, malgré l'opinion,
ne balança jamais sa superbe rivale.

Je conçois cet amour, il ne m'étonne pas.
J'ai vu ces deux Cités, je préfere la tienne :
je préfere ses arts versant dans nos Etats
l'or du riche Cadix, de Lisbonne & de Vienne ;
au luxe dévorant, au fastueux fracas,
à ce contraste, enfin, de mollesse & de gêne,
dont mon cœur est blessé dans la moderne Athene.
Tout trompe dans Paris; j'ai cru que les plaisirs
fi oient les jours heureux de son peuple volage ;
quelle erreur ! Je n'ai vu par-tout que des martyrs ;
par-tout regne l'Ennui : l'impotent personnage
s'assied, bâille & s'endort au fond d'un équipage
qu'emportent six coursiers, émules des Zéphirs.
L'Ennui s'étale en loge, à la Cour il voyage :
là, le bonheur *d'autrui* nourrit ses déplaisirs.

O Seine ! ô fleuve impur ! sur ton bruyant rivage ;
(je frémis d'y songer), la jeunesse peu sage,
toute brûlante de désirs,
des désirs effrénés, non des feux du bel âge ;
achete & vend des repentirs.
Volupté ! c'est toi qu'elle adore ;

la débauche avilit, l'or corrompt tous les cœurs.
Pleurez, pleurez, amis des mœurs!
Citoyens! s'il en est qui m'entendent encore:
mes amis, ah! fuyons, & confondons nos pleurs!
Fuyons ces murs, je les abhorre;
tous les maux qu'enferroit la boîte de Pandore
y sont amoncelés: leurs flots dévastateurs
roulent, vont inonder, du couchant à l'aurore,
nos insensés imitateurs.....

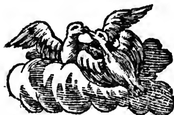
O Capitale! ô gouffre immense,
où viennent s'engloutir tant de jeunes vertus,
où, dans les pieges de Plutus,
trébuche tous les jours l'étrangere Innocence!
Chars effrontés que l'Opulence
consacre aux Nymphes de Vénus!
Boulevards & jardins si brillans, si courus,
où le vice s'étale avec tant d'impudence,
tandis que l'honnête indigence,
ne recueillant que des refus,
pleure & maudit son existence
à la porte des parvenus;
Quels tableaux vous m'offrez! pourquoi les ai-je vus?

Heureux, heureux! qui, loin des miseres humaines,
(le premier des bonheurs est d'être exempt des peines)

ſe livre au doux penchant d'un cœur ſenſible & pur!
s'il poſſede un chez-ſoi, s'il aime un ami sûr,
s'il habite, au printemps, ſes champêtres domaines,
le ciel ſe peint pour lui, d'or, de pourpre & d'azur.
la Nature, les Arts, les vrais plaiſirs de l'ame,
de ſes jours occupés embelliſſent la trame.
Mon Maître, c'eſt ainſi qu'aux magnifiques bords
où vole, échevelé, le Dieu fougueux du Rhône,
vers la pointe nouvelle où la tranquille Saone
de l'ours & du midi raſſemble les tréſors;
c'eſt ainſi, m'a-t-on dit, que vos belles journées,
au gré de vos déſirs, s'écoulent fortunées.
Jouiſſez, hâtez-vous, le Monarque des morts,
hélas! peut, dès demain, trancher nos deſtinées.
Jouiſſez de vous-même, & du bonheur d'autrui;
aimez à partager votre nouvelle aiſance:
ces plaiſirs ſont les ſeuls que reſpecte l'ennui.
Soyez le bienfaiteur de l'obſcure indigence:
ô, d'une ame ſenſible aimable volupté!
plaiſir toujours nouveau, quoique toujours goûté;
doux plaiſir de donner, d'épandre ſes largeſſes,
toi ſeul tu fais ſentir le plaiſir des richeſſes!

Ami, dans ce Lyon, ſi charmant, ſi vanté,
jouiſſez à loiſir de la félicité
qu'au midi de votre carriere
vous préſente la Liberté.

Quand fléchirai-je aussi cette Divinité ?
Mes vœux déplaisent-ils à son oreille altiere !
Ne pourrai-je habiter une ville aussi chere,
où l'Amitié m'appelle, où mon cœur est resté
près de *Souchay*, près de *Laserre* !



VINGT-UNIEME LETTRE.

LETTRE DE M. CRIGNON A M. BÉRENGER.

M. T. C. AMI,

TANDIS que, fidele à vos promeſſes, vous ſembliez, par vos aimables lettres, anéantir la diſtance qui nous ſépare, & tranſporter la Provence ſous les yeux de votre avide lecteur, des affaires imprévues & preſſantes m'ont appellé à l'autre extrémité du Royaume. J'ai couru, j'ai volé à Nantes; Nantes mon ancien ſéjour, le ſéjour

de ma jeunesse, & ou j'eus, vous le sçavez, de si vrais amis ! Je ne vous décrirai point cette riche & superbe ville ; vous la verrez sans doute dans peu, & c'est un soin qu'il faut vous laisser. Mais vous êtes sensible & François, & vous n'apprendrez point, sans plaisir, que j'y ai assisté à de charmantes fêtes, célébrées à l'occasion de la paix, qui vient de rendre libre, & l'Amérique, & le commerce, & toutes les mers.

Figurez-vous quatre cents femmes sous les armes, faisant assaut de coquetterie, de parure & d'amabilité ; des jeux brillans, des bal parés, des repas somptueux ; la jeunesse de toute une grande ville, ingénieuse à marquer sa galanterie & ses attentions ; par-tout, & sur les fronts de tous les citoyens, un air de pompe & & d'hilarité qui s'accroissoit en circulant, & se partageoit sans s'affoiblir ; le bruit des instrumens, le tintamarre des canons, les ris, les chants & les fusées ; tout en étoit, tout faisoit tableau, tout contrastoit,

ou, pour mieux dire, concouroit à cette ſolemnité civique, & m'inſpiroit un contentement délicieux, qui m'étoit inconnu depuis fort long-temps.

Je pourrois vous compoſer une Odyſſée entiere ſur mon voyage à l'Iſle-de-Ré; rien n'y manqueroit, ni les tempêtes les plus bruyantes, ni le calme le plus déſeſpérant, ni les avnetures les plus bizarres. J'ai chargé mon *album* d'une foule de notes relatives aux productions de cette Iſle, à ſa population, à ſon commerce Je vous régalerai de ces détails dans nos ſoirées d'hiver; tout eſt bon alors, tout, juſqu'aux diſſertations de N....., & aux mille & une nuits.

Je ne connoiſſois Bordeaux que de nom; vous jugez bien, mon cher ami, que j'en ai paſſé la fantaiſie. Quelle ville! quel ſite! qu'il eſt magnifique ce port vaſte & circulaire, dont tant de vaiſſeaux bordent l'enceinte! Je n'ai pas vu Marſeille, mais je doute qu'elle me frappe autant que Bordeaux: & que ſera-ce lorſque les

grands projets de M. Dupré de Saint-Maur, que vous connoissez, seront mis à exécution ? le goût fera, pour l'embellissement de cette ville, ce que le génie & le patriotisme ont exécuté pour l'amélioration de son commerce & de son agriculture.

J'ai traversé tout le Languedoc, mais trop rapidement pour vous en donner des détails. J'avois affaire à Montpellier : je n'ai donc pu m'arrêter dans toutes ces villes méditerrannées, pour parcourir les fabriques, visiter les monumens, noter les choses dignes de blâme ou d'admiration. Remerciez-en votre bon Ange; car vous auriez eu, sans exagération, un gros volume de digressions ou de descriptions; où, à la maniere des voyageurs, je n'aurois pas manqué de faire un quintal de mensonges avec une once de vérité.

Enfin, me voici au pont Saint-Esprit, prêt à partir pour Grenoble, pour Lyon, pour Genève, pour Dijon, pour Paris & pour Orléans. C'est presqu'à vol d'oiseau

que je vais parcourir tant de provinces & de pays, & cependant vous êtes bien tranquille, & bien enfoncé dans vos paisibles jouissances, au fond des Isles d'Hyeres, sous l'oranger fleuri, ou perché sur quelques-uns des rochers qui dominent les mers de Gênes ou de Corse. Je n'ai pas besoin de vous jurer que c'est à mon très-grand regret que je ne vais pas vous joindre ; mais les affaires me commandent : je vois la terre promise, & je n'y puis entrer : daignez m'en faire la carte raisonnée, enluminée, &c. &c.

» . . . . ce Voyage dépeint
» me sera d'un plaisir extrême.
» Vous direz : j'étois-là, telle chose m'advint :
» je croirois y être moi-même. (*Lafont.*)

Voulez-vous quelques détails sur Béziers, Montpellier & Nismes ? . . . . Je ne vous conseille pas de dire non : car aussi-bien j'ai la plus mortelle envie de me transporter en idée dans les délicieuses contrées d'où je sors comme d'un songe enchanteur

dont l'ensemble me touche & me ravit encore; tandis que les circonstances sont prêtes à m'échapper,

J'en veux fixer sous mes pastels
la fugitive jouissance,
pendant que de *Reyrac* les pinceaux immortels,
entre vos mains remis, animent la Provence.

Voilà des Vers françois qui, franchement ne valent guere. Je veux vous parler de Béziers en beaux Vers latins, & qui, à coup sûr, ne vous donneront pas de ce pays l'idée qu'en a répandu l'impertinent proverbe que vous sçavez sans doute, & que je ne vous citerai pas. — Mais comment des Vers latins se trouvent-ils ainsi au bout de la plume d'un voyageur? — Rien de plus simple: j'étois logé chez un aubergiste dont le fils étudioit; il avoit une version de *Vaniere* à faire; c'étoit justement l'éloge de sa patrie. Je l'ai lue d'abord par désœuvrement, en attendant l'heure du souper, & de lecture en lecture, la tirade s'est gravée dans ma mémoire à mon insçu.

. . . . miti Baccho mitissimus aer
dulciaque arva placent : atque Bliterensibus oris
Cœli seu faciem spectes, terræque, virûmque
Ingenium, nihil est toto clementius orbe.
Hinc vetus est vulgi dictum, si rursùs Olympi
affectet superas humana superbia Sedes,
providisse Deos Bliteram, donisque vicissim
ornavisse suis. Dat Jupiter aëra purum,
Sol lætos sine nube dies ; nascentibus ultrò
terra parens toto se floribus induit anno.
Non satis est oleis campos vestisse Minervam,
Jussit inexhaustos oleum quoque currere fontes.
Ipse suas animos hominum formavit ad Artes
Delius, & si quid sapiunt mea carmina Vatem,
hanc mihi cara dedit cum sanguine Patria laudem.

Il ne tiendroit qu'à moi de poursuivre la citation :

mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.

Cela est vrai des françois, & très-vrai des latins, que les pédans m'ont presque fait prendre en haine à force de m'en faire tourner & retourner ; dans un temps où toute leur harmonie étoit au bout de mes doigts.

Le canal passe à Béziers, vous sçavez cela ; c'est vous dire que la Seine coule à Paris; mais ce qu'il faut voir & admirer, & revoir encore, ce sont ces bateaux qui montent sur les montagnes, redescendent, pénetrent dans les entrailles de la terre, reparoissent au jour, & vont ainsi d'une mer à l'autre, grâce au génie de l'immortel Riquet, à la magnificence de Louis XIV, & à la sagesse des Etats, qui ne se sont jamais désistés de cette demande. Si chaque Roi de France, au lieu de guerroyer en Espagne, en Allemagne, ou en Italie, avoit creusé quelque canal de navigation ou d'arrosement dans ce vaste Royaume, sa force seroit aujourd'hui formidable, parce qu'avec ces grands moyens de culture, la population seroit parvenue à son *maximum*; & le commerce à un degré de splendeur inimaginable (*).

(*) Le revenu public appartient à la nation; le Souverain n'en est que le dispensateur, & il doit le rendre à ceux qui le lui fournissent, mais

Au reste, vous sçavez, mon cher ami, qu'on travaille avec la plus grande activité au canal de Bourgogne; celui de Picardie se poursuit; on propose celui du Berry, qui jetteroit l'Auron dans l'Yeure, & l'Yeure dans la Loire. Ces grands, ces

---

sous une forme bien plus utile, & plus propre à les enrichir. Il doit l'employer à protéger ses sujets contre tous leurs ennemis, à les maintenir dans tous leurs droits personnels & leurs possessions légitimes, à faire régner parmi eux la paix & le bonheur. C'est à la puissance publique à établir des communications entre toutes les parties de l'Empire, par des canaux & de grands chemins; à resserrer les fleuves par des levées, à construire des aqueducs pour l'arrosement des terrains arides; à faciliter l'écoulement des eaux pour la fertilité de la terre, & la salubrité de l'air. C'est en secondant ainsi les travaux des hommes, par des moyens généreux & puissans, que ces Rois deviennent Créateurs, autant qu'il est donné à l'homme de l'être, & qu'ils sont les images de la Divinité sur la terre. (*Disc. sur le Luxe; par M.* GENTY).

utiles travaux, immortaliseront le regne de Louis XVI plus que toutes les victoires, plus que toutes les conquêtes les plus superbes. Le commerce & l'agriculture sont les mamelles de l'état : qui a dit cela..... Oh ! oh ! me voilà politique, Dieu me pardonne, & presqu'autant que les personnages que vous avez chanté jadis.....

Lorsque, rival de la Bruyere,
& des Dorats & des Gressets,
vous exquissâtes à grands traits,
par-ci, par-là, quelques portraits
qui coururent la France entiere,
attachés à la talonniere
du Dieu qui porte tant d'extraits
d'Ouvrages faits, refaits, à faire;
tant d'Enigmes, tant de Couplets
d'Abbés célébrant leur Glycere;
tant d'Annonces, tant de Pamflets
d'Auteurs s'attaquant par derriere :
tant d'Articles qu'on ne lit guere,
quand par . . . . . ils sont faits.

Mais, brisons sur ce point : il y auroit

trop à dire, parlons de Montpellier (*), dont le nom eſt bien plus riant en latin

(*) Voici la Lettre de J. J. : c'eſt un Morceau rare par ſa charge & par ſon humeur.

« Montpellier eſt une grande ville fort peuplée, coupée par un immenſe labyrinthe de rues ſales, tortueuſes & larges de ſix pieds. Ces rues ſont bordées alternativement de ſuperbes hôtels & de miſérables chaumieres pleines de boue & de fumier. Les habitans y ſont moitié très-riches, & l'autre moitié miſérables à l'excès; mais ils ſont tous également gueux par leur maniere de vivre, la plus vile & la plus craſſeuſe qu'on puiſſe imaginer. Les femmes ſont diviſées en deux claſſes; les Dames qui paſſent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au Pharaon, & la nuit à la débauche, à la différence des Bourgeoiſes, qui n'ont d'occupation que la derniere. Du reſte, ni les unes ni les autres n'entendent le François; & elles ont tant de goût & d'eſprit, qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne ſoient des aſſemblées de ſorciers. Auſſi on n'a jamais vu de femmes aux ſpectacles de Montpellier, excepté quelques étrangeres qui auront eu l'imprudence de braver

qu'en françois (*Mons puellarum*). Oui, c'est à la douceur, aux grâces, à l'esprit des jolies femmes de ce climat, & particuliérement de cette ville, que Montpellier doit sa dénomination. Qu'on ne me vante plus, ni le beau sang des Cauchoises, ni la vivacité des Bordeloises, ni la pétulance de vos Provençales ! Vive ! vive plutôt

cette douceur, cette mollesse,

---

la délicatesse & la modestie des Dames de Montpellier. Vous sçavez, sans doute, quels égards on a en Italie pour les Huguenots, & pour les Juifs en Espagne; c'est comme on traite les Etrangers ici; on les regarde précisément comme une espece d'animaux faits exprès pour être pillés, volés, assommés au bout, s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractere des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. » Un pareil tableau ne peint que l'humeur chagrine du Genevois, & laisse à l'habitant de Montpellier tous ses titres pour plaire.

qui répand tant d'aménité
dans l'aimable Société
de cette ville enchantereſſe !
Vive ce parler ſéduiſant,
qui vient du cœur, qui touche l'ame
Vive ce regard éloquent,
où, dans un orbe humide, étincelle la flamme
du plus expreſſif ſentiment !
Vive, enfin, cet eſprit charmant,
ſans lequel la plus belle Femme
n'eſt qu'un marbre poli, qu'un joujou, qu'un enfant!

Vous ſçavez ce qui me rend difficile : gliſſons ſur cette matiere. Les époux heureux doivent jouir & ſe taire : vous avez dit cela quelque part. Parlons un moment du local. Il faut que Montpellier ait encore plus d'attrait pour les étrangers, que nos autres villes méridionales. Cela ne m'étonne pas ; ces hypocondres y viennent reſpirer un air pur & vif, & y trouvent plus de médecins qu'il n'exiſte de maladies. Les amateurs de fleurs ou de fleurettes trouvent ici de beaux jardins de botanique, des montagnes très-riches en plantes, & les plus jolies filles du monde. Les Anglois enragent

d'abord dans leur cœur de voir tant de gaîté même parmi le peuple, même parmi les riches; & puis il finiſſent par s'égayer eux-mêmes. En quittant l'air de Montpellier pour la triſte & lourde atmoſphere des bords de la Tamiſe, ils aiment la vie, & preſque les François.

Rien de plus beau, de plus magnifique; rien ne ſent mieux ſa grande ville que la place du Peyrou. L'horizon y eſt vaſte, pittoreſque, varié : la mer en forme la perſpective; on découvre les cimes aiguës des Pyrénées, leurs antiques glaçons tout reſplendiſſans de lumiere, & çà & là des échappées de la plus grande richeſſe. Au milieu de cette Eſplanade s'éleve la ſtatue de Louis XIV après ſa mort (*). Que de ſens, que de philoſophie dans ce ſeul mot! Qu'on diſe encore que notre langue n'a ni l'énergie, ni la préciſion, ni la nobleſſe convenable au ſtyle lapidaire.

(*) LUDOV. MAG. *Comitia Occitaniæ incolumi vovère; ex oculis ſublato poſuère.* CIↃ. IↃ. CCXII.

Mon cher ami, vous allez m'admirer : je ſuis heureux en tranſitions aujourd'hui. Je vous parle de Montpellier ; M. Roucher y eſt né. J'ai le *Poëme des Mois* dans ma chaiſe de poſte ; le *Poëme des Mois* renferme, comme de raiſon, une tirade (imitée de *Vaniere*) ſur cette ville & ſes habitans. Me voilà diſpenſé de faire de la Proſe : vous voilà contraint de relire ces Vers.

« Et toi, cité fameuſe, ô moderne Epidaure,
conſerve-moi long-temps un pere que j'adore !
conſerve ſon épouſe, en qui, dès le berceau,
j'ai retrouvé le cœur de ma mere au tombeau.
Veille ſur tous les miens, & ma reconnoiſſance
publîra qu'en ton ſein j'ai reçu la naiſſance.
Je dirai qu'en tes murs regne un ſexe enchanteur ;
je peindrai ſon œil vif, ſon parler ſéducteur,
ſon front où la gaîté s'unit à la nobleſſe,
ſes grâces, ſon eſprit, & ſa ſvelte ſoupleſſe :
né pour ſentir l'amour, & par l'amour formé,
tendre & conſtant, il aime ainſi qu'il eſt aimé :
Dois-je de ton printemps vanter le long empire,
ton ſol toujours fécond, l'air pur qu'on y reſpire,
le parfum de ces vins, mûris dans le gravier,
le front de tes coteaux qu'ombrage l'olivier,

des plus riches moiſſons tes champs dépoſitaires,
tes eaux, tes fruits, tes bains, tes plantes ſalutaires;
ce célebre Conſeil de Mortels bienfaiſans,
inſtruits à prolonger la trame de nos ans;
tes ſçavans, de qui l'œil armé d'un regard ferme,
ſurprend la vérité dans la nuit qui l'enferme;
tes Comités, enfin, où du peuple & des Rois
la ſage Liberté peſe & fixe les droits.
Je chanterai, ſur-tout, ce grand, ce rare Ouvrage,
qui de l'antique Rome eût laſſé le courage;
ces trois ponts qui, de loin vers ſes murs dirigés,
arrivent dans ton ſein, l'un de l'autre chargés,
& par mille canaux épanchent en fontaine
le liquide tribut d'une ſource lointaine.

— Et c'eſt cette ville charmante que le moderne Timon a voulu couvrir des flots brûlans de ſa bile! Vous rappellez-vous cette lettre, j'oſe dire atroce, que nous liſions cet hiver au coin de votre feu, & qui nous fit faire tant de réflexions ſur le caractere ardent, mobile, exceſſif du Philoſophe Genevois? Que dire pour l'excuſer? En vérité je ne ſçais. *Un homme de génie dominé par une imagination fougueuſe & ſombre, peut de très-bonne foi donner dans les plus grands écarts.*

Il me reſte à vous dire, mon cher ami, quelques mots ſur Niſmes. J'ai mille obligations à M. Razoux, Secrétaire de votre Académie : il a bien voulu me ſervir de guide & d'interprete, dès que je me ſuis réclamé de vous. Nous parcourûmes les reſtes de la *Tour Magne*, qu'on dit avoir ſervi de phare aux voyageurs errans dans les forêts, dont le voiſinage étoit jadis couvert. Nous admirâmes la fameuſe *Maiſon quarrée* devant laquelle un grand prince étoit reſté, la veille, pénétré d'une religieuſe admiration : la beauté de l'architecture de cet édifice, la régularité de ſes parties, le fini, la délicateſſe de ſa ſculpture, le rendent un des plus agréables monumens de l'antiquité.

Les arênes de Niſmes ont dû être jadis un ouvrage bien magnifique ; mais ce vaſte & ſuperbe cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons : d'autres plus vilaines encore en rempliſſent l'autre ! de ſorte que le tout produit un effet diſparate & confus,

où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise.

Laissant ces grands débris se consoler entr'eux, (*)

Nous courûmes sur les bords de la célebre fontaine : ses bouillons intarissables, ses brillantes cascades, ses superbes nappes font l'étonnement & l'amour des Dryades des environs. De riantes *Garriques* rendent délicieux l'aspect de ce paysage enchanté ; & les bords de notre Loiret, tout charmans qu'ils sont, peuvent à peine entrer en comparaison avec cet autre Tivoli.

Je revins chez M. *Séguier*, le plus instruit & le plus généreux des hommes, parcourir, détailler, admirer son riche cabinet, ses rares coquillages, ses précieuses antiques (presque toutes trouvées à Nismes) & les collections en tout genre qu'il a sçu réunir & compléter, pour en faire

(*) Vers du Poëme des Jardins.

préſent à la ſociété reſpectable & ſçavante, dont il eſt depuis ſi long-temps l'honneur & l'organe.

Quels ont été mes regrets de ne pas pouvoir vous offrir mes hommages & les adorations qu'on doit aux talens, à la jeuneſſe & à la beauté!

A vous, jeune Sapho, qui, dans vos premiers luſtres,
au fond de ces climats, hélas! ſi loin de nous,
de gloire couronnée en dépit des jaloux,
avez rendu deux noms illuſtres!

Mais la province vous envieroit alors à la Capitale, à ce Paris, dont le ſort étoit de vous envier depuis ſi long-temps à la province.

Je ne quitterai point Niſmes, mon cher B...., ſans voir le modeſte tombeau de votre héros, de ce *Fléchier*, qui ſçut s'élever une fois au ton de la plus auguſte éloquence, & qui ſurpaſſa en vertus preſque tous les grands Prélats du grand ſiecle. On ne peut faire un pas dans la ville dont Fléchier fut le paſteur & le pere, ſans rencontrer

les traces de fon humanité! L'Hôtel-Dieu de Nifmes fut foutenu par fes aumônes, & il lui légua 8000 livres en mourant: 20,000 livres furent laiffées à l'Hôpital-Général, & 3000 livres à la maifon du Refuge qu'il avoit fondée; c'eft Fléchier qui procura à Nifmes l'utile établiffement des Filles de la Charité, & celui de la Providence, maifon deftinée à recevoir les pauvres Orphelins. Avec quelle magnifique charité il ouvrit fes greniers aux malheureux pendant le défaftreux hiver de 1709! avec quel zèle, & noble & généreux, il fit parvenir fes bienfaits, & ceux de fon églife, aux Anglois réfugiés en France avec leur infortuné monarque! Enfin, rival de Fenelon, & digne que Maffillon le prît pour fon modele, toute fa vie Fléchier confola, foulagea le pauvre, & le défendit de l'oppreffion. Qu'on me les montre à de pareils traits! & je reconnoîtrai les vrais fucceffeurs des Apôtres!

Paffons au pont du Gard, mais bien vîte, & ne craignez pas que je vous en

parle après la defcription que vous en trouvez dans le Voyage du Languedoc, & fur-tout dans les confeffions de J. J.; c'eft le feul monument de l'antiquité qu'on puiffe vanter beaucoup, fans que les éloges les plus pompeux faffent trouver l'ouvrage au-deffous de l'idée que l'imagination tâche de s'en former. *Il n'appartient qu'aux Romains de produire cet effet.*

Je quitte enfin cette folitude immenfe & fauvage, pour entrer dans les jardins de la Provence & du Languedoc; je fuis au pont Saint-Efprit.

« Qu'il m'eft doux de revoir, fur ces Rives fertiles,
» le Rhône ouvrir fes bras pour féparer nos îles;
» & ramaffant enfin fes tréfors difperfés,
» blanchir un pont bâti fur fes flots courroucés. » *B.*

Adieu, cher Troubadour: ne revenez que lorfque votre poitrine fera parfaitement rétablie. Amufez-vous tant que vous pourrez: écrivez-moi toujours, au moins une fois par femaine, qu'il fait beau, que vous m'aimez, que vous vous portez bien. Tout

eſt bon, dit Lafontaine : *Je ſoutiens qu'il faut de tout aux entretiens.*

Mon *vida* s'acheve ; & ce voyage dans le pays de la ſoierie, ne nuira point à l'exactitude de ma Traduction. J'eſpere que vous voudrez bien revoir cet Eſſai avec amitié, & l'inſérer dans la nouvelle édition de vos lettres. Je l'ai lu en entier à notre Société de Phyſique, & l'on m'a fait des obſervations excellentes dont je profite.

Adieu, mon meilleur ami, je vous embraſſe du plus profond de mon cœur.

P. S. *Un de nos fidelles a fait, vous le ſçavez, deux Quatrains pour le buſte de notre bon ami, l'Abbé* de Reyrac ; *comme il étoit en train, & que ſans doute, quelque jour ce buſte aura un pendant : voici l'*Octave *qu'on lui deſtine,*

Dans ſes écrits, ſans y ſonger,
il attache ſon ame, & peint ſon caractere ;
cœur ſenſible, eſprit doux, ami tendre & ſincere ;
tel fut *Reyrac*, & tel eſt *B.....*
de l'antique & ſaine Eloquence
vingt ans, avec ſuccès, il donna des leçons,
& mérita, pour récompenſe,
la haine des méchans, & l'amitié des bons.

LES

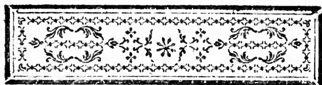
LES VERS A SOIE;

POÈME

DE J... VIDA,

EVÊQUE D'ALBE;

TRADUIT par M. CRIGNON-V...;
de plusieurs Académies.



LES VERS A SOIE,

POÈME.

LIVRE PREMIER.

JE chante les mœurs & l'induſtrie de ces vers précieux qui, raſſaſiés de feuillage, tirent de leur ſein leur propre ſubſtance filée en ſoie autour de leurs tombeaux.

O vous ! qui préſidez à ces riches récoltes, dont un Dieu bienfaiteur de l'Auſonie nous apporta l'heureuſe ſemence des régions reculées des Seres ! Nymphes livrées à ces utiles ſoins, daignez en dévoiler la ſuite aux yeux de ma Muſe ! & vous, belle Princeſſe, l'orgueil de l'Eridan, vous qui comptez les plus grands Rois parmi vos Aïeux, & par qui le Ciel vient de nous

faire le don le plus heureux, le don d'un Héritier de vos grâces, & des vertus des Gonsagues ! *Jeune Isabelle !* daignez aussi sourire à mon entreprise : accourez, jeunes filles ! prêtez à mes leçons une oreille attentive : je chante vos travaux. Puissent mes Vers les rendre plus faciles !

Long-temps cette espece de vers vécut ignorée au milieu des bois. Elle suspendoit en vain ces trésors aux sombres rameaux des mûriers; les pluies ennemies & la froide haleine des vents ruinoit, comme à l'envi, ces beaux ouvrages ; la soie flottoit çà & là, dispersée sans gloire & sans utilité. Ainsi les humains eux-mêmes, robustes enfans des forêts, partagerent long-temps avec les animaux leurs retraites sauvages : sans ville, sans habitation fixe, ils ne connoissoient encore aucun des arts qui font le charme & le bonheur de la vie. Mais lorsque les Dieux eurent fait connoître à l'homme à quels usages il pouvoit employer le fil de ces insectes, il éleva leurs nombreuses familles sous l'abri des cabanes, & dans le

fein même des Cités : il leur donna tous fes foins, & d'abondantes moiffons de foie payerent enfin, avec ufure, fes pénibles labeurs.

On dit qu'il eft encore un peuple éloigné, qui, dédaignant tant de peines, laiffe ces vers fe multiplier au hafard dans les forêts, & recueille cependant les brillantes toifons dont ils couvrent le front des arbres. Plus forts, plus endurcis que les nôtres, ils éclofent avec la premiere verdure, fe répandent fur les jeunes feuilles, s'en nourriffent & croiffent avec elles, s'enferment bientôt dans leurs brillans tiffus. Ils redoutent peu le fouffle des vents; ils craignent encore moins les temps pluvieux, & ne font jamais furpris par l'orage; leur inftinct les prévoit. Quand l'air s'appefantit, quand les nuages fe raffemblent, ils fuient, ils fe cachent fous toutes les feuilles : là, immobiles & retranchés comme dans un fort, ils bravent, & les frémiffemens du Vulturne irrité, & l'impétueux fracas des bruyantes tempêtes.

Vous, ſuivez mes conſeils : ne laiſſez point vos vers errer dans les campagnes ; retirez-les ſous vos toits hoſpitaliers ; prodiguez-leur vos ſoins, vous n'aurez point à vous en repentir. Bientôt ils vous enrichiront de leurs tréſors, & vous pourrez filer l'or de leurs cocons en habits légers & ſuperbes.

Connoiſſez d'abord l'eſpace de temps que vos vers ont à vivre : la deſtinée de tout ce qui reſpire eſt, hélas ! ſi bornée. Tel eſt le ſort commun : nul ne verra trois fois le diſque brillant de Phébé monter ſur l'horizon dans tout ſon éclat ; nul d'entr'eux ne verra les enfans qui lui devront le bienfait de la vie ; ils périſſent tous avant leur poſtérité, &, chaque année, l'impitoyable mort les moiſſonne tous ; ſa cruauté n'en épargne pas un ſeul. Leur race eſt cependant immortelle, & ces générations fécondes ſe tranſmettent fidellement l'exiſtence pendant la ſucceſſion des ſiecles. Ainſi, quand la rigueur des hivers, ou lorſque les étés brûlans ravagent nos bois,

& deſſechent les arbres de nos vergers ; la racine maternelle réſiſte à l'inclémence des ſaiſons, la ſéve de la vie circule & fermente encore dans ſes veines profondes ; &, au retour du printemps, du pied même des troncs abattus par le fer, mille rejettons s'empreſſent de ſortir & de s'élever dans les airs ; tels, après la mort des premiers artiſans de la ſoie, des œufs, des tendres œufs deviennent l'eſpoir d'une autre année, & ſont la colonne qui remplacera la république de leurs aïeux éteints.

Que tout vienne en ſon temps. Je n'aime point les vers à ſoie précoces : non, je ne veux pas qu'on appelle à la lumiere ces malheureuſes familles, avant que les champs aient vu leurs gazons fleurir, & les arbres, leur frais & tendre feuillage. Attendez que le mûrier ſe couronne de verdure, de peur que la triſte famine & la froidure piquante ne nuiſent à vos frêles nourriſſons. Pour n'être point trompés, les habitans de la campagne obſervent l'arbre prudent de Pyrame, lorſqu'il déploie enfin ſa parure ;

c'eſt un ſigne certain que l'hiver eſt rentré dans ſes cavernes hyperborées, que ſon empire eſt détruit, & que déſormais les troupeaux, ni les moiſſons, n'auront à redouter, ni ſon ſouffle glacé, ni ſes frimats tardifs. Obſervez, ſur-tout, les divers périodes de la lune; redoutez ſon décours, & n'expoſez pas ces œufs délicats à éclore, lorſque, récemment ſortie des gouffres amers, Diane, encore humide & pâle, monte lentement dans les cieux, & n'offre à l'œil incertain que l'ombre d'un croiſſant à peine formé. Attendez qu'elle ait repris ſa force; attendez qu'étalant un orbe immenſe, & rougi des feux du ſoleil, elle roule majeſtueuſement ſur nos têtes, & ſemble diſputer à ſon frere le droit d'éclairer l'Univers. Voilà le temps le plus favorable à la fécondité : choiſiſſez cette époque. Ces ſemences, doucement échauffées, ſemblent croître en force avec l'aſtre renouvellé, & les membres de vos nouveaux inſectes ſe développent d'un moment à l'autre, avec autant de vigueur que

de célérité. Mais comment préparer au germe cette chaleur vivifiante ? On emploie, pour cet effet, diverses méthodes. Plusieurs exposent les œufs à la chaleur du soleil printannier, jusqu'au moment où la naissante famille sort de sa fragile prison ; mais cet usage n'est pas sans dangers. C'est vous, jeunes Beautés, qui leur devez vos soins maternels ! enfermez ces graines vivantes dans un linge ou dans une boîte, portez-les sur vous ; & si l'art de vos éleves vous est cher, si vous connoissez le prix de leur fil doré, ne rougissez pas de placer la féconde couvée parmi les roses & les lys de votre sein. Dès le troisieme jour, ô surprise, ô merveille ! vous verrez ces germes animés éclore, & fourmiller de toutes parts.

Avant tout, ne manquez pas de vous rendre les Dieux propices : les Dieux conservateurs doivent présider à toutes les entreprises des foibles humains. Le matin, quand le Ministre des Autels offre pour nous la liqueur de la vigne, & le pur

froment qu'il consacre, portez vos pas religieux vers le Temple, intercédez les Immortels : que vos mains reconnoissantes appendent aux murs sacrés les premieres de vos toisons soyeuses. Ainsi appaisés par l'hommage de ces dons si simples, les Habitans des Cieux jetteront sur vos jeunes éleves un regard favorable ; ils préserveront leur débile enfance de l'excès du froid & des chaleurs ; ils écarteront loin d'eux les maux nombreux qui les assiegent dès le berceau.

Hâtez-vous cependant, faites préparer des habitations spacieuses ; ces citoyens vont croître & s'étendre rapidement. Renouvellez, réparez les tablettes où vous devez les transporter. N'allez pas leur destiner des maisons que jamais Phébus n'éclaire, ni des appartemens obscurs & mal percés : choisissez ceux qui reçoivent un beau jour par de larges fenêtres symétriquement opposées. Que le soleil naissant les frappe de ses premiers rayons, & qu'il les regarde encore avec complaisance avant

de se plonger dans les mers. Ayez soin, rien n'est plus important, que de brillans vitrages, ou que des châssis transparens & solides garantissent ces doux asiles, & des insultes des vents pluvieux, & de la triste influence des froids brouillards.

Si la saison est tempérée, & que vos fenêtres puissent rester ouvertes, il faut que de légers filets en défendent les approches au moineau vorace, à la poule insatiable. Dieux! quel carnage ne feroient pas ces brigands ailés! Leur bec impitoyable atteint, perce, dévore tout entiers, tout vivans, ces troupeaux innocens & sans défense. L'expérience vous apprendra bientôt à ne pas adosser aux murs les longues couches de vos vers. Dressez dans chaque appartement quatre rangs de piliers paralleles, & là, comme dans des différens quartiers élevés les uns sur les autres, rangez vous-même sur des lits de bois les différentes classes de vos peuples; que l'ordre & la symétrie regnent au milieu de leurs édifices.

Un point bien important eſt de viſiter attentivement les murailles de vos demeures, & d'en boucher les moindres ouvertures avec de la chaux vive ou de la terre viſqueuſe. Ainſi vous détruirez les inſidieuſes retraites de tous vos ennemis, du rat ſur-tout, qui, caché pendant le jour dans les fentes des murs, que mine la vétuſté, en ſort furtivement pendant la nuit, au moment que votre maiſon ſe livre avec ſécurité aux premieres douceurs du ſommeil; c'eſt alors que ce monſtre affamé grimpe, ſaute, ſe gliſſe légérement de planche en planche, & d'étage en étage; par-tout il exerce d'affreux ravages; il dévaſte, il dépeuple tous les rayons, & tout dégouttant de meurtres, laſſé, plutôt que raſſaſié de carnage, il finit par emporter au fond de ſon repaire, des milliers de victimes dont il fait d'horribles feſtins. Soyez donc en garde contre un tel raviſſeur, uſez de ruſes; que de légeres planches ſuſpendues à de mobiles appuis, trompant ſon avidité, tombent & l'empriſonnent au

moment où sans défiance il touche au perfide appât que vous lui offrez.

Il est un sûr moyen de défendre l'abord des piliers qui soutiennent vos rayons; entourez leurs pieds & de ronces épineuses, & de piquans chardons, & de ronces encore. Hérissez ces supports de branches de genevrier armées de leurs dards acérés, afin que si votre avide ennemi échappe à vos piéges, déchiré, criblé de cuisantes blessures, il paye au moins, de son sang, répandu à longs flots, la proie qu'il vous dérobe à travers tant de périls.

J'en étois à la naissance des vers. Dans nos climats d'Ausonie, dès le troisieme jour, les semences échauffées, vivifiées dans le doux foyer que ma muse a nommé plus haut, commencent à s'agiter imperceptiblement. De petits animaux d'une forme nouvelle sortent de leur coque, & rampent de tout côté sur le linge qui les renfermoit. Ne vous pressez pas encore de les placer sur vos rayons : le plus étroit espace, une boîte leur suffit,

& sert de ville à cette innombrable famille. Attendez, pour les changer de demeure, que leurs corps aient pris de l'accroissement dans ce premier berceau. Alors divisez la nation en plusieurs peuples; divisez vos peuplades en différentes tribus: alors donnez à chacune sa cité séparée, & comme un royaume à part. Ne vous lassez point; à chaque nouvelle mue, & toutes les fois que vous les verrez trop resserrées dans leur habitation, multipliez les provinces, étendez vos colonies, jusqu'à ce qu'enfin vous en ayez peuplé toutes les isles que vous leur destinez. Cependant hâtez-vous, dans ce premier âge, d'appaiser leur avide faim. Ils respirent à peine, qu'ils cherchent déjà, qu'ils vous demandent leur pâture. Consacrez à ces tendres soins la main attentive & légere d'une jeune vierge. Dans ces premiers jours elle ne doit donner à ses nourrissons chéris que la feuille du mûrier à peine éclose, & comme elle dans son enfance.

Voyez cette nation naissante! on la

diroit instruite par ses peres à qui toujours elle est inconnue. Déjà elle reconnoît la feuille nourriciere, s'en approche, & choisit sans hésiter, la plus fraiche, celle qu'on vient de détacher de l'arbre. Car je dois vous observer que les feuilles gardées de la veille, & laissées en tas dans vos greniers, se corrompent & contractent, par la fermentation, une odeur forte & une saveur désagréable. Les femmes chargées de cette éducation, iront, tous les matins, dépouiller nos mûriers. Combien d'occupations diverses ! Il faut qu'elles s'en partagent les agréables détails. Les unes rempliront leurs larges paniers de feuillage, attentives à ne pas les froisser; les autres le cueillent légérement. Celles-ci apportent ces provisions sous vos toits; celles-là, ministres des festins, répandent leurs mets à pleines mains. Elles garnissent tous les lits, elles couvrent tous les troupeaux d'une verdure abondante, & bientôt par eux investie. Quel plaisir de voir les jeunes chenilles sortir soudain de leurs retraites, monter

à l'envi ſur les frais bourgeons qu'on leur jette, les entamer, les ronger avidement! Elles font entendre un bruit léger ſemblable à celui qui retentit ſur les toits, & dont le doux murmure endort pendant la nuit. Quelle faim, quelle activité! Voyez-vous ces feuilles ſi profondément criblées par leurs morſures circulaires? ils les abandonnent, ils y reviennent, ils ne peuvent s'en raſſaſier, ni en remplir la longue capacité de leurs entrailles. Tant qu'il en reſte, ils rongent, ils dévorent, & voilà pourquoi vous devez meſurer vos largeſſes & modérer votre libéralité : vous ne renouvellerez vos dons que trois fois par jour. Si vous leur prodiguiez d'abord toute la moiſſon de la journée, ſi vous entaſſiez la feuille ſans regle & ſans économie, vos vers erreroient çà & là, touchant à tout d'une bouche dédaigneuſe, & dégoûtée au ſein même de l'abondance ; eſſayez de les amorcer peu à peu. Excitez leur appétit, qu'ils craignent inceſſamment de manquer de nourriture. Amuſez-vous de

leur famélique empressement. Commencez par leur jetter une feuille ou deux; laissez-les se la disputer, c'est un appât qui les attire. Ils éventent la proie; ils y vont en hâte, l'assiegent & s'en emparent en un moment. C'est à qui en aura sa part; c'est à qui la déchirera avec plus d'ardeur, hé bien, voilà l'instant de les combler, puisez dans vos corbeilles, puisez-y encore, répandez généreusement ces mets tant désirés! à présent plus d'économie, versez à grands flots, & que dans tous vos parcs vos troupeaux paissent à discrétion.

Gardez pourtant que cet art d'irriter la faim de vos insectes, ne leur nuise enfin par une attente excessive; pour peu qu'ils jeûnent; c'en est fait, ils maigrissent misérablement. En vain, s'ils ont été fatigués par la disette, en vain vous doublez vos présens, ils ne reprennent qu'avec la plus grande peine leur premiere vigueur; tant la cruelle faim, tant l'horrible famine peuvent enfanter de maux!

Il sera quelquefois très-bon de changer

la qualité de leurs alimens. Vous ſçavez que le mûrier eſt de deux couleurs; le ver à ſoie ſe nourrit avec un égal plaiſir, ou il aime indiſtinctement celui auquel vous l'accoutumerez, noir ou blanc, il n'importe : nos Italiennes préferent cependant le noir.

Peut-être demanderez-vous quelle eſpece d'arbres ſuppléera au mûrier, ſi une gelée ſubite, ou les ardeurs du ſoleil brûlent le feuillage conſacré à la malheureuſe Thisbé! comment ſauver la vie aux eſſaims. Ah! faſſe le ciel que vous ne ſoyez point réduit à cette fatale extrémité! puiſſent vos prieres prévenir ſon courroux! Si cependant ce malheur vous arrive, ayez recours aux gens de la campagne; qu'ils montent auſſitôt ſur les ormes du voiſinage, qu'ils choiſiſſent les premiers bourgeons & les plus tendres feuilles; nul arbre n'a plus d'affinité avec celui qui vous manque; auſſi le cultivateur greffe ſouvent le mûrier ſur des troncs d'ormeaux à larges feuilles, & ces arbres ſtériles enfantent

des fruits de deux couleurs. J'ai vu ceux dont les vers imprudens, avant le réveil de la nature, & des feuillages qui leur ſont propres, je les ai vu dépouiller la ronce & l'ortie lorſque la premiere ſéve du printemps ranime & déploie toutes les plantes. O vous! qui envoyez de jeunes filles à ces triſtes moiſſons, ah! du moins ſoyez attentifs à les précautionner contre les pointes meurtrieres des haies, & ne les expoſez jamais à monter ſur les arbres: de vieilles femmes, dont la peau s'eſt endurcie par de longs & pénibles travaux, ſupporteront plus patiemment ces fatigantes corvées, & s'y livreront ſans danger: car ce ne ſont point elles que les malins Satyres guettent du fond des bois, & pourſuivent dans les campagnes....

Prenez garde ſur-tout qu'on ne rapporte jamais des champs qu'une feuillée bien ſeche; la moindre humidité de la pluie ou de la roſée, eſt ſouvent un poiſon pour le ver à ſoie. Ne touchez donc jamais à vos arbres pendant la fraîcheur

des nuits silencieuses, attendez que, remontant des gouffres de Thétis aux portes de l'orient, le soleil, dans la troisieme heure de sa marche brillante, ait déjà élevé dans les airs, & les pleurs de l'aurore, & les vapeurs que la nuit condense sur la verdure humectée, & alors même, si toute l'humidité n'étoit pas encore exhalée, secouez, essuyez de votre mieux la dépouille de vos mûriers.

Il est à propos, si les frimats du matin gercent, vos jeunes feuilles, de les étendre légérement sur des claies, & de les présenter aux regards du soleil, dont la douce chaleur réparera les outrages de la froidure. Enfin, si, en voyant les nuées se former, vous prévoyez quelque orage pour la journée, hâtez-vous, prenez vos corbeilles, montez vîte sur vos arbres, appellez, commandez toutes vos femmes, qu'elles sortent sans différer, qu'elles dépouillent les premieres branches qui s'offriront à elles; qu'elles amoncelent des provisions de feuillage. Sans cette précaution, sans ces

trésors amassés prudemment dans vos greniers d'abondance, les vers affamés, pendant que la tempête inonde vos plantations, seroient en proie aux mortels périls de la disette. Mais si la pluie vous surprend tout à coup, que faire enfin? Laisserez-vous la faim dévorante & la hideuse maigreur ravager ce peuple infortuné ! Ah! plutôt envoyez de robustes paysans dans vos campagnes, leurs bras nerveux agiteront les mûriers en tout sens, à diverses reprises, ensuite ils prendront la feuille; & vous, puisque l'impérieuse nécessité vous y force, vous servirez ces mets tels qu'ils sont à vos avides convives.

D'autres soins occuperont vos vigilantes ménageres; elles enleveront les feuilles distribuées la veille, & restées à demi-rongées sur les couches; elles nettoieront toutes les mal-propretés qui noircissent les rayons. Le matin, avant de renouveller la pâture; on balayera chaque place, &, pour dissiper les mauvaises odeurs, on l'arrosera d'un vin pur & parfumé. Après

avoir ainsi purifié l'asile de vos hôtes, vous les changerez de demeure, en les transportant sur des feuilles que vous prendrez avec précaution: avec quel plaisir ils respireront cet air épuré! ne souffrez pas alors que dans leur joie ils se promenent sur les bords de leurs nouvelles habitations: craignez, craignez qu'ils ne se précipitent du haut en bas. Hélas! un rien leur est fatal, un rien les enleve dans l'éternelle nuit, & presque toujours leur moindre chûte est suivie de la mort. S'il en est qui paroissent échapper à cet accident, vous les examinerez attentivement, & pour peu qu'ils soient meurtris ou blessés, vous les rejetterez sans pitié;... qu'ils ne revoient plus leurs freres; & pourquoi nourririez-vous un consommateur........ & paresseux, qui ne recompensera vos avances d'aucun travail. Inutile & lâche, il traînera ses jours dans l'oisiveté, & se contentera de contempler les merveilleux travaux de ses compagnons, sans être tenté de les imiter. Souvent aussi vous verrez vos précieuses

chenilles obstinées à ne prendre aucune nourriture ; elles paroîtront languir dans la plus paresseuse inertie, & rester constamment immobiles ; ne vous alarmez point, une funeste épidémie de les a point infectées ; mais telles sont les mœurs de cette nation laborieuse. La Nature a voulu qu'elle se livrât d'abord aux tranquilles douceurs du sommeil & d'un doux repos. Ce peuple s'endort : deux fois vous comptez l'aurore ; & le troisieme jour seulement il s'éveille ; & instruit par la Nature, il retourne à ses festins accoutumés. Sçachez donc, & rien n'est absolument plus facile, sçachez distinguer les vers enflés & malades de ceux qui dorment & muent. On reconnoît les premiers à des marques certaines ; ils tiennent incessamment leur tête élevée vers le Ciel ; ils deviennent indolens & sans cœur. Le silence regne autour d'eux, même quand on renouvelle les feuillages.

Il est vrai que Morphée ne les enchaîne pas tous au même instant : quelques-uns veillent encore, tandis que le grand nombre

ſommeille ; d'autres, plus jeunes, n'ont pas atteint l'âge néceſſaire pour ſuivre la marche générale ; mais ils auront leur tour, & dormiront comme leurs aînés. Exilez toutefois, de ces cités paiſibles, tous les vagabonds en proie à l'inſomnie : raſſemblez-les dans un autre enclos, & faites vivre enſemble ceux qui repoſent dans le même temps ; ils ſont d'âge pareil, ils monteront à la même époque ; &, s'enfermant chacun dans ſon tombeau, enſemble ils quitteront leur premier vêtement, enſemble ils déploieront leur ailes, & s'éleveront dans les airs.

Dois-je vous dire que vous devez ceſſer de répandre vos verds tributs pendant que le Dieu du ſommeil regne dans ces tranquilles demeures ? Ces criſes ſalutaires développent le corps de vos inſectes, & ce léthargique repos les arme contre la douleur. Ils rompent leur fourreau, ſe dépouillent ; & revêtus ſoudain d'une robe nouvelle, ils reparoiſſent plus beaux, & tout brillans de jeuneſſe. Telle, aux approches

proches des hivers, la famille frileuse des serpens se creuse une retraite souterraine, s'y glisse en foule, & y demeure engourdie par le froid, jusqu'au retour des zéphirs printanniers. Alors, enfin, ressentant l'influence du grand astre, le serpent réchauffé cherche ses regards, s'étale à sa chaleur, déroule ses anneaux ranimés, & dépouille à la fois sa vieillesse & sa peau ridée : mais le serpent n'éprouve qu'une fois, chaque année, cette heureuse métamorphose; & plus fortuné, le ver à soie rajeunit jusqu'à trois dans sa courte carriere : trois fois son corps & ses habits sont renouvellés par un sommeil régénérateur.

Mais c'en est fait, les vers ont pris tout leur accroissement : les voilà au dernier terme de leur vie; déjà la soie éclate à travers le tissu transparent de leur peau; ils tressaillent, ils veulent commencer leurs édifices, & l'aliment chéri n'a plus d'attrait pour eux. Ne diroit-on pas qu'ils cherchent une nouvelle patrie ? Ils levent la tête, ils s'agitent, se dressent; ils errent çà &

là, pour découvrir des rameaux d'arbuſtes; & déployer leur fil précieux. Ils s'éloignent de leurs parcs, veulent en habiter d'autres; & rampant aux bords des tablettes, y reſtent ſouvent ſuſpendus. Jeunes filles, & vous, ſoigneuſes matrones! hâtez-vous, offrez-leur les faiſceaux légers & touffus que vous avez en réſerve; formez-leur des boſquets odoriférans de blonds genêts & de verd romarin.

Ces cabanes ſont-elles faites, abrégez-en la route à vos impatiens voyageurs: que vos mains officieuſes, prenant pitié de leur foibleſſe, les placent dans leur dernier ſéjour! Ne tranſportez cependant que les plus forts, &, pour ainſi dire, les plus mûrs, & répandez-les en foule dans ces épais branchages: mais rebutez obſtinément ceux qui, n'ayant pas achevé leur temps, conſervent encore quelques ſouillures, & des reſtes impurs d'aliment. Je veux que leur corps, tranſparent comme l'ambre, ne renferme, dans ſes brillans canaux, que la plus pure ſubſtance qui doit ſe transfor-

mer en soie. Telles, en été, s'offrent à mes regards les grappes suspendues aux bras de la vigne. D'abord, la douteuse liqueur, renfermée dans les grains, s'élabore & s'éclaircit; bientôt la peau du raisin se dore, & laisse enfin briller le jus le plus épuré.

Tous les lits sont déserts : la troupe entiere travaille avec joie parmi les berceaux que vous avez ceintrés; chacun prodigue alors le suc qu'il réservoit depuis si long-temps. Avec quelle sagesse ils attachent aux branches voisines les fondemens de tout l'édifice ! Leur bouche redouble mille & mille fois ses cercles légers : le duvet est jetté; le tissu se serre & se rapproche, les voûtes de la prison s'épaississent, l'architecte va disparoître. On ne le voit plus, tant, de son art précieux, le noble amour l'anime ! Enfermé dans sa tombe, l'ouvrier la raffermit & la satine : enfin, son merveilleux ouvrage présente la figure d'un œuf d'or ou d'argent. Ne craignez pas qu'aucun d'eux s'affranchisse de ce travail; on les voit, avec une égale application, construire,

arrondir, perfectionner leurs cocons; ils semblent se disputer la palme de l'honneur.

Venez les admirer : ce ver, dans sa prison,
ne commence qu'à peine à fermer sa cloison :
celui-ci, que déjà cache un épais nuage,
laisse encor de ses fils entrevoir l'assemblage;
d'autres, se renfermant dans les mêmes réseaux,
unis pendant leur vie, unissent leurs tombeaux.

On voit souvent parmi eux une joute admirable : il en est qui, s'efforçant de l'emporter en célérité sur leurs rivaux, périssent tout à coup honorables victimes de l'émulation. Hélas ! ils laissent à jamais leurs travaux interrompus. Cependant tout l'essaim file, & file sans relâche. Le temps vole & s'enfuit : les uns achevent leurs tissus, d'autres les commencent; mais tous travaillent. Déjà le plus grand nombre, vide de soie, & épuisé de fatigue, est prêt d'abandonner la terre, & de subir la plus heureuse métamorphose. Achevez, fortunés compagnons ! fournissez avec joie votre utile carriere; le travail fait votre bonheur.

Ah! pour vous récompenser de cette vertu, les destins vont vous revêtir d'un autre corps. Vénus même, Vénus s'intéresse à vous; elle obtiendra du sort que vous renaissiez sous une forme plus belle. Oui, elle vous rendra la douce lumiere du jour; &, par une faveur unique, vous jouirez deux fois du bienfait de la vie.

Vénus, la premiere, nous apprit à retirer des forêts le ver à soie, & à l'élever avec soin sous nos toits domestiques. Auparavant les sauvages mortels, errant tout nus dans la profondeur des bois qui les enfantoient, avoient les mœurs des bêtes farouches; ils ne connoissoient pas encore l'usage des toisons & du lin que nous filons en habits. Pour se garantir des traits cuisans de l'hiver, & de l'humidité que verse la froide nuit, ils s'ensevelissoient dans des monceaux de feuilles desséchées, le toit ou le creux d'un arbre antique les abritoit contre les pluies; les antres des rochers, les cavernes sombres, étoient leurs retraites pendant la nuit. Pendant le jour, confondus

en troupeaux, avec leurs femelles & leurs petits, ils parcouroient, tout nus, les vastes campagnes, pour s'y nourrir. Insensiblement quelques sociétés se formerent : la timide pudeur se glissa, bientôt elle fit connoître ses loix & ses charmes. Bientôt la peau fourrée des lions, le cuir des taureaux, la dépouille des bêtes féroces, qu'abattoit le plus fort ou le plus adroit, servirent à couvrir sa triste nudité. Le dirai-je ! Jupiter & les autres Habitans du Ciel, Dieux & Déesses, ainsi que les premiers humains, étoient sans vêtement dans l'Olympe. C'est la sage Pallas qui, rougissant la premiere de cet usage indécent, tondit & s'appropria la laine des brebis : elle fit croître des forêts de chanvre & de lin ; & entrelaçant ces fils longs & déliés, sçut en former de chastes tissus. La premiere, elle parut dans l'assemblée des Dieux, couverte à la fois, & parée d'une longue robe, & d'un voile brillant que terminoient des bordures peintes des plus vives couleurs. La Déesse généreuse & modeste fit de pareils présens à

toutes les Divinités de fon fexe, & fe hâta d'enfeigner fon art aux mortels.

Vénus feule, Vénus n'eut point de part à fes dons, & Minerve, jaloufe de fa beauté, lui fit alors expier ce grand crime. Aveugle en fa haine, elle refufa de donner un voile à tant d'appas. La mere des Amours, en butte aux traits railleurs des Immortels, honteufe & dépitée, partit avec les Jeux & les Ris, fes enfans, & demeura long-temps cachée dans les bois facrés d'Idalie: mais un Dieu, touché de fa peine, vint à fon fecours, & combla fes défirs.

Saturne vous ayant vu, jeune Phyllire, chercher des fleurs & des herbes falutaires dans les riantes vallées du Mont-Pélion, devint tout à coup épris de vos charmes. O la plus belle des Orcades! ce Dieu vous vit, & vous idolâtra. Combien de fois il embraffa vos genoux, & tenta, d'une voix fuppliante, de vaincre vos dédaigneufes rigueurs! Ingrate Beauté! que de préfens ce Dieu vous offroit en vain tous les jours! Combien de fois, volant avec

l'aurore sur le sommet des monts couverts d'épais brouillards, ne dévança-t-il pas votre arrivée, pour vous indiquer les *simples* bienfaisans que vous veniez chercher ! Avec quel tendre soin ne vous faisoit-il pas connoître leurs vertus secrettes ! & vous, cruelle ! vous restiez insensible à tant d'amour ! Qu'eût fait cet Amant si constamment rebuté ? Il vint trouver Vénus, pénétra dans ses sombres bocages : il se jette à ses pieds, implore sa puissance, & lui promet, pour la faveur qu'il sollicite, la plus vive, la plus mémorable reconnoissance. Alors Cypris : « Vous tentez en vain, lui dit-elle, de subjuguer le cœur rebelle de votre Nymphe : ce cœur d'acier est impénétrable aux fleches de mon fils ; vos prieres, vos dons ne triompheront pas de sa dureté. Croyez-moi, continua-t-elle en souriant, employez quelque tendre ruse, & qu'un adroit larcin l'enleve & la jette d'abord dans vos bras. Elle dit, & soudain elle ordonne à Saturne de se renfermer dans le corps d'un coursier superbe, & d'aller

plus vîte que les vents, paître dans les vallons où sa Phyllire herborisoit sans défiance. A peine Vénus eut parlé, que le Dieu, transformé en cheval, bondissant, remplit les échos du Pélion de ses hennissemens. Il vole vers ces pâturages, il surprend la fiere Nymphe; &, malgré sa vive résistance, malgré ses pleurs & ses refus obstinés, l'Amant divin fut heureux.

Pour reconnoître un tel service, Saturne fit don à l'officieuse Cithérée d'une graine vivante, & presqu'imperceptible, laquelle étoit soigneusement enfermée dans un lambeau de toile blanche comme la neige. Belle Déesse, lui dit-il, daignez accepter ce léger retour de bienfaits, & n'enviez plus à l'injuste Minerve ses grossiers tissus de laine & de chanvre. La soie que vous fileront ces insectes, & les riches voiles que vous ourdirez avec leur fin duvet, l'emporteront autant sur l'invention de la triste Pallas, que vos beautés l'emportent sur les siennes. Ensuite le pere de Jupiter révele à sa fille tous les secrets de cet art précieux, qu'il

avoit découverts lui-même pendant les loisirs de son exil en Italie, lorsque, fuyant la colere de son fils, il vint faire régner l'âge d'or dans nos heureuses contrées. Ce Dieu, dont les regards pénétrans plongent & lisent dans l'avenir, prédit dès-lors à Vénus, que, dans la suite des âges, il naîtroit des Poëtes fameux qui célébreroient cette riche découverte, la répandroient dans tous les pays de la terre, & charmeroient, par l'harmonie de leurs Vers, les jeunes filles, dont la main légere déploye & roule le fil brillant que j'ai chanté.

FIN du premier Chant.

LES VERS A SOIE.

LIVRE SECOND.

INSPIREZ-MOI pour la seconde fois, Nymphes, l'honneur de nos contrées! Achevez votre ouvrage, ô la plus fortunée des meres! L'Italie respire enfin, & vous doit l'espoir du bonheur qui lui rit. Le Prince qui vient de naître, & que vous lui donnez, en est le gage assuré. Avec quelle joie ne verrons-nous pas sa race héroïque porter jusques aux cieux le bruit de ses vertus & de son courage! Admirez déjà la grâce & la force du jeune Frédéric: son air noble & fier annonce qu'il suivra les glorieuses traces de ses Aïeux. Quel feu doux & vif à la fois brille dans ses regards, brille dans ses discours! Déjà le Dieu de la guerre remplit tout son cœur: ce jeune Prince ne respire que les combats, il n'aime

que les armes & les coursiers belliqueux! Déjà son courage indompté, brûlant de s'essayer, n'est avide que d'alarmes & de périls : déjà l'Asie se trouble, & ses vastes empires ont les yeux attachés sur ce Héros redoutable. Déjà sont consternés, & le Gange & le Tigre, & les bords lointains de l'Hydaspe. Il combattra bientôt sur les rives ensanglantées de l'Euphrate ; on le verra lui-même à la tête de ses nombreux bataillons. Oh ! combien frémiront de terreur les cœurs, les tendres cœurs des meres éplorées, témoins de sa valeur...... Que dis-je ! elles frémissent de ses propres dangers : son noble port, sa beauté, sa jeunesse, les embraseront d'amour. Vengeur des Grecs, dont il descend, réparateur du Temple auguste de Solyme, il doit échapper à tous les périls. Dans quelle inexprimable joie son retour désiré ne plongera-t-il pas sa tremblante mere ! C'est alors que les Chantres du Mincio, embouchant la trompette héroïque, éleveront sa gloire jusqu'aux astres. Peu née pour ces grands

emplois, ma Muse retourne modestement à l'art qui fait germer & mûrir la soie. Assises mollement sous l'ombre épaisse des mûriers verdoyans, les Nymphes d'Asie m'invitent à continuer mes Chants, & leurs mains reconnoissantes entrelacent ces jeunes feuillages, pour en ceindre mon front. Je n'ai pas l'orgueil d'aspirer encore au laurier d'Apollon: je n'oserois couronner ma tête de lierre; l'arbre de Thisbé suffit à mon ambition.

Tandis que le ver à soie, monté sur ses rameaux, tire en paix de son sein son fil brillant, & s'enveloppe dans ses propres filets, vos soins lui deviennent inutiles, &, pendant neuf jours, vous devez le laisser tout entier à son travail. Moi, cependant, je vous dirai les remedes qu'on peut apporter à leurs maux: car, ainsi que nous, infortunés animaux! vous êtes exposés aux coups du sort, & les pâles maladies attaquent & ruinent vos foibles organes. Soit que des vapeurs empestées corrompent tout à coup l'air qu'ils res-

pirent, soit que des feuillages mal-sains deviennent un poison pour eux, & que la contagion étende rapidement ses affreux ravages sur toutes les peuplades, la mort les dévore; elle frappe incessamment, &, de tous côtés, l'on ne voit que cadavres noirs & livides, que morts entassés. C'en est fait, vos troupeaux périssent tous, & périt avec eux l'espoir d'une récolte précieuse. Grand Dieu! que ta puissante main écarte ces terribles fléaux de mes tendres essaims! Daigne les protéger, hélas! ni l'art, ni la Nature ne nous ont encore appris à soulager ces maux innombrables! Je vais pourtant vous enseigner quelques remedes faciles, qu'une longue expérience nous a découverts.

Votre soin le plus pressant sera d'enlever, au milieu des couches, toutes les malheureuses victimes que la mort aura privées de la vie, de peur que leurs cadavres n'infestent la colonie entiere. Prévenez sur-tout, prévenez les malignes influences de l'air: lorsque le ciel est pur,

& après que le soleil a bu la rosée du matin ; lorsque l'humide Auster & le froid Aquilon sont en paix, alors il est très-à-propos d'ouvrir vos fenêtres, afin que les vers jouissent de la lumiere bienfaisante du jour, & qu'un air doux & sain les égaye & les rafraîchisse. Par cette sage précaution, les Zéphirs voltigeant dans toutes ces demeures, en chasseront les exhalaisons putrides, & la libre circulation de l'air y maintiendra la salubrité. Si l'air n'est renouvellé très-souvent, il se corrompt & engendre toutes sortes de maladies dans les corps des reptiles qui le respirent. Ainsi l'eau séjournée dès puits, lorsqu'on n'a pas soin d'en tirer souvent, & de l'agiter, pour en renouveller la masse stagnante, contracte de l'amertume, & le plus affreux déboire. A peine ouvrirez-vous vos appartemens, qu'une subtile joie rendra vos vers plus agiles ; ils se déployent, ils s'agitent, ils se tournent vers le soleil. Cependant il seroit dangereux qu'ils fussent exposés au feu de ses rayons : qu'ils le voyent, mais

toujours de loin, & avec beaucoup de précaution.

Si le souffle piquant de Borée a refroidi l'air, ou si le vent pluvieux du sud amoncelle ses épais nuages, vous porterez du feu dans vos appartemens. Pour prévenir l'effet dangereux de la vapeur, vous n'allumerez d'ardens brasiers, que dans vos foyers profonds, afin que de longs tuyaux conduisant la fumée, une chaleur égale & bienfaisante se répande dans l'intérieur de vos habitations, & fasse régner sous vos toits un éternel printemps.

On dit que les mûres relâchent le ver, & causent de funestes épidémies. Lors donc que ce fruit commence à tourner, imitez ceux qui, pour éviter ce fâcheux accident, étendent leurs femelles sur de légers filets, ou les agitent dans des cribles percés à grands trous. Ainsi retournées en tout sens, ces feuilles se séparent de leurs fruits sanglans, qui tombent par-dessous, épais comme la grêle, avec tout ce que le ver eût dédaigné.

Répandre ſur leur corps une goutte d'huile, c'eſt donner la mort à ces miſérables. Je veux donc que la nuit, quand vos femmes viendront viſiter ces troupeaux & leurs parcs différens, je veux qu'elles placent à l'écart leurs lampes allumées, où l'huile homicide nourrit la flamme qui les éclaire. Une ſeule goutte, verſée à votre inſçu, feroit une peſte parmi vos peuplades, tant le reſſentiment de Pallas eſt immortel! Au reſte, toute eſpece de liqueur nuit aux vers à ſoie; celles, ſur-tout, qui ſont imprégnées de ſel, ſont pour eux un mortel venin. Dès qu'ils en ſont infectés, leur peau devient luiſante; ils languiſſent triſtement, ils enflent. On ne les voit plus occupés à chercher le ſoutien d'une vie odieuſe; enfin, leur fourreau creve, & leur ſubſtance répandue ſouille, empoiſonne tout ce qu'elle touche. C'eſt en vain que leur Protectrice, Vénus, eſt née dans les ondes ſalées; il s'eſt trouvé, Dieux! empêchez cette horreur, des ſcélérats que la jalouſie poſſédoit, & qui, pendant les ténebres de la

nuit, sont venus jetter de l'eau salée sur les arbres. Hélas! on cueilloit sans défiance ce feuillage infecté, & le malheureux troupeau dévoroit la feuille & la mort. Écartez loin de ces paisibles demeures, & les sons enroués du cor, & les éclats perçans de la trompette, & le bruit retentissant des tambours. Que la folâtre jeunesse aille rire & jouer loin d'eux : ces cris, ces jeux, ce bruit, nuiroient infailliblement à vos trop sensibles éleves.

Ne souffrez pas davantage que de curieux enfans soient introduits auprès de vos vers: leur indiscrette main touche à tout, nuit à tout. Ah! pour les écarter, trompez plutôt, trompez leur inexpérience : dites-leur que ce sont-là de venimeuses chenilles; que leur souffle est un poison mortel; qu'ils sont armés d'un cuisant aiguillon : enfin, faites-leur accroire, si vous pouvez, que ce sont des serpens, d'odieuses viperes... les noms les plus effrayans.

Et si vous ne voulez voir périr tous vos insectes, fermez votre porte à tous ceux

qui mangent les bulbes infectes de l'ail, de l'oignon ou du porreau. J'ai vu les vers mourir à l'approche de certaines femmes; dont l'haleine forte & corrompue, saisissant l'odorat, souffloit incontinent la peste & la mort. Ne laissez donc pas entrer tout le monde indistinctement dans vos *tabarinages* : observez la démarche, le regard; le son de voix, observez l'air & la propreté. Point de vieilles femmes; leurs regards, leurs paroles malignes & enchantées fascineroient vos tendres nourrissons : mais laissez librement approcher de jeunes filles & de jeunes garçons, dont l'âge & la beauté sont incapables de nuire. Que leur troupe innocente & joyeuse y chante des Vers en l'honneur de Saturne & de la Mere des Amours.

Près des rochers fameux, au pied desquels est bâtie la ville de Viterbe, je me souviens d'avoir vu autrefois un vieillard redoutable, dont la bouche étoit grande & hideuse, les yeux sombres & sanglans, le front sale & le poil hérissé : son odieux

aſpect donnoit une mort prompte aux oiſeaux des campagnes, & à tous les reptiles qu'il rencontroit. Entroit-il dans un jardin, au retour des zéphirs, de la verdure & des fleurs, ſon haleine impure y répandoit ſoudain l'aridité; l'Agriculteur déſeſpéré perdoit en un inſtant les travaux & l'eſpoir de l'année. Un ſeul de ſes regards fanoit les fleurs, infectoit les fruits dans leur germe; & l'on voyoit s'élever, ſur ſes horribles traces, une vapeur blanchâtre & maligne, qui ſe perdoit dans les airs. Non, le fougueux raviſſeur d'Orhytie ne cauſe pas tant de ravages dans nos champs, lorſque ſa fureur ſe déchaîne ſur les jeunes plantes trop empreſſées d'éclore. Ah! ſi ce monſtre, qu'enfanta le courroux des Dieux, vient à paſſer devant vos portes, lorſque vos vers ſont dans le cinquieme âge de leur vie, & qu'ils rempliſſent votre maiſon, gardez-vous de lui parler, gardez-vous de l'arrêter! Courez plutôt fermer toutes les iſſues: fermons toutes nos fenêtres, tâchons d'écarter cette peſte fatale.

Il arrive, il arrive, enfin, ce jour si désiré ! Entrons dans les atteliers, admirons l'art industrieux de nos insectes, admirons ces brillans travaux. Voyez-vous les diverses nuances de ces admirables tissus ? Tous les rameaux des arbustes en sont chargés : tels que vos vergers, en automne, sont couverts de fruits peints d'éclatantes couleurs, tels les œufs, aux nuances variées, sont attachés aux arcades des bruyeres & des genêts; les uns, verds comme la feuille qui nourrit la chenille; d'autres, blonds comme l'ambre le plus transparent; le grand nombre, plus blanc que les plus blanches toisons. Sçachez donc épier l'instant où cessent les travaux ; le précieux instant de la récolte. Quand chaque ver sera renfermé dans sa coque, lorsqu'en approchant l'oreille des cabanes, vous n'entendrez plus aucun bruit, que tout sera calme & tranquille, hâtez-vous, déchargez les rameaux, remplissez vos paniers & vos corbeilles ; employez toutes vos femmes à ce travail. Qu'elles dépouillent les cocons

de la bourre qui les environne : mettez à part cette soie grossiere, elle aura son emploi. Les jeunes filles, coîffant leurs quenouilles de ce fleuret, le fileront comme du lin, & s'en feront des robes dont elles s'habilleront, les jours de Fêtes, pour aller, avec leurs compagnes, sur les vertes pelouses.

Vous ferez trois parts de votre récolte. Les ames pieuses consacrent la premiere & la plus belle aux Autels des Dieux : on en réserve une moindre quantité pour la réproduction de l'espece, & le reste est devidé pour servir aux différentes étoffes. Ne choisissez pour la graine que les cocons les plus fermes & les premiers formés : sans cette précaution, la race de vos vers dégénere & s'abâtardit en très-peu d'années. N'allez pas cependant conserver trop de cocons : rien de plus fécond que les meres, & une seule produit plusieurs centaines d'œufs. Les cocons mâles sont oblongs & pointus; ceux des femelles sont gros & arrondis: ces marques doivent diriger votre choix,

A l'aide d'une aiguille, vous les enfilerez de deux en deux, prenant bien garde de ne pas bleſſer la nymphe délicate qu'ils renferment; tout ſeroit perdu, ſi vous n'uſiez de la plus grande précaution.

Vous ſuſpendrez ces vivantes liaſſes dans des lieux frais, tels que des celliers, ou des grottes impénétrables aux ardeurs du ſoleil d'été; autrement l'excès de la chaleur deſſécheroit la chryſalide dans ſes langes. Ceux à qui les deſtins accorderont de reparoître à la douce lumiere de la vie, ſous la forme des volatiles, renaîtront le dixieme jour. On dit, à ce propos, que lorſque Vénus éleva les premiers vers à ſoie dans les bois du Mont Ida, toute la bande des tendres Amours jouoit & folâtroit autour d'eux. Les uns ſe plaiſoient à toucher légérement du doigt ces inſectes nouveaux; d'autres s'amuſoient à les couvrir de fleurs. Un jour, hélas! leur mere étoit abſente; tandis qu'ils courent étourdiment çà & là; & que ſe tenant par la main les uns les autres, ils ſe pourſuivent rapidement de

rayons en rayons, un des supports manqua tout à coup ; & tombant à grand bruit sur le suivant, tous ces frêles ponts s'écroulerent, entraînant dans leur chûte, & dispersant les bergeries & les malheureux troupeaux. Spectacle lamentable ! Le sol étoit tout jonché de vers écrasés ou expirans. Cypris apprend à son retour ce funeste désastre : elle voit le lieu de la scène encore tout dégouttant de meurtres ; tous ont péri jusqu'au dernier, tous ; leur race est anéantie. Ni ses compagnes, ni ses enfans n'osent se présenter devant elle ; la crainte les tient cachés dans les forêts : & que pourroient-ils dire pour leur excuse ! — Ce malheur accabla Vénus de la douleur la plus amere ; elle fut quelque temps immobile & rêveuse.... Puis, tout en proie à la fureur, elle court au hasard dans les champs, remplissant l'air de ses cris, appellant cent fois & ses enfans & ses compagnes. Gémissante, éplorée, errante nuit & jour, elle conte aux rochers solitaires, elle conte aux muettes campagnes le triste

sujet

ſujet de ſon amer déplaiſir. Elle fit plus dans ſon déſeſpoir, elle oſa deſcendre dans le ſombre Empire de Pluton; elle vit ces triſtes demeures, où paſſent, après leur mort, les ombres de tout ce qui reſpire un temps ſur la terre. Elle eſpéra de fléchir ſon oncle, Monarque abſolu de ces lieux affreux; elle eſpéra qu'un petit nombre de ces ames viendroit ranimer leurs anciens corps, pour tranſmettre la vie à de nouveaux enfans, & perpétuer leur race. Déjà leurs ombres légeres accouroient en foule ſur les rives déſolées du Styx & des gouffres infernaux : elles voient, elles reconnoiſſent leur ancienne maîtreſſe. Charmées de ſa préſence, elles l'entourent, la ſuivent, lui marquent leur joie. Heureuſement elles n'avoient point encore paſſé le redoutable fleuve, ni bu des eaux du Léthé. Vénus n'eut pas moins de plaiſir à retrouver ſes cheres familles. Le fils de Saturne, appercevant cette Déeſſe dans l'Averne, s'avance vers elle, lui fait rendre les plus grands honneurs, & comble tous ſes vœux. Il

permet à ces insectes de retourner à la vie; & afin qu'ils puissent suivre les pas de leur libératrice, il transforme leur corps, & y attache une paire d'ailes. La seule condition que le Dieu mit à cette faveur, fut que l'espece des vers à soie n'éprouveroit désormais cette heureuse métamorphose, qu'après avoir terminé leurs utiles travaux, & qu'ils verroient deux fois les noirs rivages, semblables à l'habitant des bords hyperborés, qui se baigne pendant neuf jours dans les eaux de la mer, & sent, dit-on, le dixieme, croître sur son dos des ailes, avec lesquelles il s'éleve dans les airs.

Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur ils s'efforcent de rompre la prison qui les retient captifs? Des tissus redoublés s'opposent à leur sortie; mais ils frappent, mais ils brisent sans relâche; ils sondent tous les passages, ils soupirent après la douce lumiere du jour... Enfin, leurs dents s'ouvrent une issue; tout à coup le mur cede.... O prodige, ô merveille! le ver paroît sous la forme d'un volatile; il s'offre aux yeux

étonnés ſous cette figure nouvelle; & ce qui fut une longue & hideuſe chenille, eſt devenu un papillon brillant & léger; il n'a conſervé que ſon ancienne couleur. L'inſecte ailé, après avoir percé ſon tombeau, vainqueur des ombres de la mort, rendu à la vie, s'arrête, comme étonné de ſa nouvelle exiſtence. Il n'oſe haſarder ſon eſſor dans l'air : ſurpris de ſa métamorphoſe, il ſe cherche lui-même, pour ainſi dire, & ne ſe reconnoît plus. Il admire les antennes de ſa tête, il admire ſes ailes; mais, plein du ſouvenir de ce qu'il fut naguere, il eſt timide & modeſte. On ne le voit plus chercher ſes alimens accoutumés : c'en eſt fait, il ne mangera plus, tant le ſombre Tartare ſemble lui avoir causé d'effroi! L'image, l'affreuſe image des eaux livides du Cocyte, le triple aboiement du gardien des enfers, la mémoire des monſtres impitoyables qui peuplent ces déteſtables régions; tout les effraye encore, & les empêche de ſe livrer aux plaiſirs qui pourroient charmer la courte durée de leur vie.

Ne donnez donc plus de feuilles à vos papillons ; ils ne mangent plus, ils ne croiffent point : feulement ayez foin de les placer fur une table couverte d'un tapis de laine, doux au toucher : que votre main les détache des cocons & des liens qui les fufpendent, pour les ranger enfemble fur ce lit nuptial. Dès qu'ils fentiront que les Deftins les appellent pour la feconde fois, & qu'ils vont ceffer de vivre, ils fe troubleront : vous les verrez courir & s'agiter, comme fi le ciel & la terre alloient paffer, & fe diffoudre ; comme fi le jour fatal, qui doit faire rentrer dans le chaos le globe & fes habitans, étoit enfin arrivé : ils feront dans la confternation, & chercheront par-tout un remede au malheur qui les menace. Alors ils fe cherchent, alors ils s'uniffent précipitamment, & veulent du moins laiffer des héritiers de leur race & de leur induftrie. Vous ne les verrez point, imitant la folle ardeur des habitans de l'air, ou des hôtes des bois, voler fans frein, fans ceffe, à des hymens nouveaux : ils choififfent une

compagne ; leurs nœuds sont consacrés par une fidélité mutuelle, & rien que la mort ne peut rompre les doux & solides nœuds qui les unissent. Favoris de Vénus, elle les comble de ses faveurs, & souvent la quatrieme aurore les surprend encore aussi fortement enchaînés ensemble que le premier jour. Si le mâle, épuisé d'amour, expire le premier, ne craignez pas que son épouse lui survive ; elle dépose ses œufs fécondés, & meurt dans ses embrassemens. Ainsi périt toute la génération, tel est le sort commun : ils meurent tous, & ces couches conjugales ne sont bientôt qu'un monceau de cadavres. Dérobez-les à la vue, cachez ces tristes débris dans les entrailles de la terre : hélas ! ils ont vécu, ils ont rempli tous leur carriere, & mis fin à leurs longs travaux.

Recueillez enfin ces œufs innombrables, répandus sur vos tapis, & semblables à la graine du blond millet : renfermez ce précieux espoir des générations futures ; c'est-là le germe fécond d'une race détruite, &

qui, tous les ans, se répare. Serrez soigneusement ces semences délicates; conservez-les dans un lieu où elles ne craignent ni les brûlantes ardeurs du midi, ni le souffle homicide du nord; ces deux excès leur seroient également nuisibles. Le froid glace & tue le germe vital, & c'est en vain que vous couvez de tels œufs. Si le chaud, au contraire, les fait fermenter à contre-temps, vous les voyez bientôt éclore, & chercher inutilement leur nourriture, quand les forêts, les vergers & l'arbre de Thisbé n'offrent plus que des fruits dépouillés de leurs vertes chevelures.

Si la colere de Jupiter souffle sur cette race entiere, la dépopulation & la mort, on dit qu'on peut les renouveller, comme les abeilles, en faisant mourir un jeune taureau. Voici les précautions qu'il faut scrupuleusement observer : pendant vingt jours & vingt nuits, vous tiendrez ce taureau éloigné des pâturages & des fleuves; vous ne le nourrirez que de feuilles & de sommités de mûriers; vous le tiendrez exac-

rement renfermé dans son étable. Après que vous l'aurez égorgé, ses liqueurs fermenteront dans ses entrailles ; & bientôt, ô prodige inoui ! bientôt des vers à soie perceront les flancs de la victime, en sortiront, & se répandront en foule des deux côtés.

Quoi qu'il en soit, le plus sûr pour vous sera d'avoir toujours des graines de l'année : elles dégénerent en vieillissant, & le principe de la fécondité, le germe de la vie, s'altere & meurt, quand on les garde d'une année à l'autre.

Jeunes filles ! armez-vous de courage & de patience : voici le moment de vos grands travaux. La *filature* va vous occuper jusqu'au moment où le printemps, de retour, couronnera les mûriers d'un nouveau feuillage. D'abord, vous jetterez vos cocons dans des bassins de cuivre établis sur d'ardens foyers, & remplis d'une onde bouillonnante : cette humide chaleur, dissolvant la gomme, détachera le fil qui, attaché par une extrémité aux ailes mobiles d'un dévi-

doir, ſe déroulera tout de ſuite avec la plus grande facilité. Empêchez cependant que les différens brins ne s'embrouillent, & ne forment d'inextricables nœuds, en s'uniſſant enſemble. Enfin, vos écheveaux formés, vous allez en jouir, vous allez ourdir de précieuſes étoffes. Tous les fils, étendus en long ſur les métiers, forment déjà la chaîne: j'entends le bruit aigu de vos outils; je vois vos mains laborieuſes faire courir une légere navette entre les fils ſoulevés de la toile. Vos pieds, vos bras ſont dans une eſpece de mouvement cadencé, dont les rouages criards ſemblent marquer la meſure. Soulagez à l'envi, par des chanſons, ou par quelqu'hiſtoire amoureuſe, l'ennui & la fatigue de ce travail.

Qui pourroit compter les différens tiſſus, ou les diverſes étoffes que l'art peut fabriquer? Ici la ſoie offre une ſurface unie ou glacée: là, le doux velours eſt, par ſon duvet, rival des plus moëlleuſes toiſons. Plus ſouvent on la façonne en toiles, où l'induſtrie repréſente, avec de vives

couleurs, de verds feuillages, de riantes fleurs, entrelacées en guirlande, ou jettées en bouquet; quelquefois même on y peint des payſages, des oiſeaux, des chevreuils timides & toutes ſortes de fantaiſies. C'eſt parmi nous qu'on inventa les gazes auſſi tranſparentes que les brouillards du matin, voiles, légers, dont nos Beautés couvrent le galant édifice de leurs cheveux, & ſe défendent, dans nos temples, des incommodités de la pouſſiere. Enfin, j'ai vu de brillans taffetas, nués de ſoie entremêlées, tromper les yeux par le jeu de leurs couleurs changeantes, ſemblables à l'éclat varié d'un ciel peint de pourpre & d'azur.

Dirai-je tous les prodiges de l'induſtrie humaine! ce fil de ſoie, on eſt parvenu à le revêtir d'un or pur & ductile: cet or flexible & radieux, ourdi en riches brocards, nous habille, & nous ſert de magnifique parure. Ainſi le bélier, qui tranſporta Phryxus, par le chemin des airs, à Colchos en Colchide, portoit une toiſon d'or: & nous héſiterions encore de peupler de mûriers

nos belles campagnes : & nos jeunes filles refuferoient de placer ces œufs précieux dans leur fein naiffant !

Faut-il donc s'étonner fi tous les peuples de la terre, rivaux des Seres, élevent & multiplient ces précieux infectes ! ils fuivent l'exemple de Saturne & de Vénus. Depuis long-temps la Déeffe de la Beauté a fait part de cette merveilleufe découverte aux habitans de Cythere & d'Idalie : elle-même a daigné faire connoître à nos contrées ce grand bienfait de fon Aïeul.

On dit que le Roi Serius (ainfi nommé pour marquer fon origine du pays des Seres), riches & fertiles poffeffions, gouvernoit, dans la plus reculée antiquité, la nation fortunée des Seres. Malheureux ! il conçut tout à coup un violent amour pour la plus belle des Héliades. Ayant appris que cette Fille du Soleil pleuroit nuit & jour, fur les bords de l'Eridan, le trifte fort de Phaéton fon frere, précipité dans ce grand fleuve par la foudre de Jupiter, Serius vint en Aufonie, pour confoler la

douleur de ſon Amante ; mais à peine il touchoit aux bords de l'Olnotrie, que le bruit ſe répand & parvient à ſon oreille, que Phaëtuſe, ô prodige cruel ! venoit d'être métamorphoſée en arbre. Les bras de cette jeune Vierge s'étoient élevés en longs rameaux vers le ciel, & ſon cœur palpitoit, environné ſous la dure épaiſſeur de pluſieurs lits d'écorce. Serius, au déſeſpoir, déchire ſes habits, ſes habits dorés & ſoyeux, & qu'avoit brodés la ſçavante aiguille des Seres ſes ſujets. Errant mélancoliquement parmi les vertes prairies de ces bords, il ne ſe plaît qu'à l'ombre de l'arbre qui fut ſon amante ; il remplit le ciel de ſes plaintes, il embraſſe cent fois ce tronc cher & ſacré ; il couvre ſa douce écorce de baiſers & de pleurs : ſans ceſſe il déplore ſon infortune, & ſans ceſſe les échos attendris répetent ſon infortune. Inſenſible aux attraits puiſſans du ſceptre de ſes Aïeux, il ne peut s'arracher aux triſtes reſtes de ſes amours, il ne peut déſormais ſe plaire, ſe ſupporter qu'en Italie. Rivage de l'Eridan ! cet amant

défolé ne peut plus vous quitter, & vous êtes témoin des torrens de pleurs que fes yeux ne ceffent de répandre. Seul, accablé de douleur, errant depuis un an entier, fes larmes ont coulé jour & nuit : on dit même qu'ayant fupplié les Dieux de les rendre éternelles comme fa douleur, fes vœux furent exaucés. Ses pleurs, à jamais intariffables comme fon murmure plaintif, fortent de fes yeux, fortent de tous fes membres, & forment un fleuve nouveau: fes ondes, dont la courfe eft peu étendue, reçues dans le canal du rapide Addo, vont confondre leurs tributs dans les gouffres profonds de l'Eridan : elles traverfent, & arrofent dans leur cours les plaines riantes de Cremone, lavent fes murs fuperbes & couronnés de hautes tours, & ont le bonheur de baigner les pieds chéris du tendre objet de fes anciennes amours : car ce fidele Amant, tout fleuve qu'il eft, nomme toujours fa Phaétufe, & fes ardeurs n'en font pas moins vives. Combien de fois, depuis fa métamorphofe, s'élançant au-deffus de

ſon lit, n'a-t-il pas tenté de ſurprendre la Nymphe renfermée dans le creux de ſon arbre ! Enfin, après de longs déſirs, l'Hymen unit le Dieu du fleuve avec la Driade; elle ſortit de ſa verte priſon, & le Dieu l'épouſa ſolemnellement. Il prévint, il combla même tous ſes déſirs, & lui donna toutes les riches étoffes; la pourpre, & les voiles chamarrés d'or, qu'il avoit reçus en préſent de ſon induſtrieuſe patrie. Il joignit à ces dons, qui la combloient de joie, quelques ſemences en petit nombre des vers qui filoient ces légers tiſſus : il ne manqua pas d'ajouter les inſtructions néceſſaires pour les élever heureuſement. Dans la ſuite, la Nymphe apprit ces ſecrets aux Beautés dont elle devint mere, & ce furent elles qui en repandirent la connoiſſance & l'uſage dans toutes les villes de l'Italie. De tout côté, on planta, on cultiva l'arbre de Thysbé, cet arbre dont les rameaux couronnent aujourd'hui le front de ma Muſe. Puiſſé-je, jeunes Filles, par ces utiles Chants, mériter à jamais votre reconnoiſſance !

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

ENVIRONS DE TOULON.

JE viens de paſſer huit jours avec une ſociété ſelon mon cœur, dans la retraite la plus délicieuſe de la Nature. Je me croyois à l'Iſle de *Saba*, ou plutôt dans celle de Calypſo : rien ne me manqueroit pour ſuivre le parallele : ni Eucharis, ni la Déeſſe elle-même, hélas ! ni Mentor, puiſque j'ai reçu une de vos lettres pendant mon ſéjour à Saint-Mand..... lettre merveilleuſement faite pour les circonſtances, lettre cruelle, *qui m'a jetté dans la mer.* Raſſurez-vous, mon tendre Ami, je ſuis ſur le rivage, mais le cœur gros de regrets, mais ſoupirant, & attachant de longs regards ſur cet heureux coin de terre qui poſſede, & fait poſſéder les vrais tréſors du Sage; *la liberté, des champs fertiles, &*

des amis. Puiſque mes lettres ne vous déplaiſent pas, je vais m'amuſer à vous décrire les lieux enchantés d'où je viens de m'arracher. Ce n'eſt ni Chantilly, ni les bords peignés du Loiret que je copie ; c'eſt une autre Nature, c'eſt la beauté ſauvage à la fois & parée, ſimple, mais non ſans une ſorte d'élégance : c'eſt un beau jardin Anglois, mêlé de riantes ſurpriſes, & de ſublimes horreurs. Oh ! ſi nos Anglomanes pouvoient tranſporter cela, *pour faire contraſte*, dans quelque plaine des environs de la Capitale, comme on l'affermeroit vîte, pour lever un tribut ſur la curioſité !

L'iſle, ou plutôt la preſqu'iſle de St. M... peut avoir une lieue de long ſur environ 2000 pas de large. Sa côte ſeptentrionale forme, avec le Cap Sepet, & la campagne du Fort des Vignettes, un long canal ſemblable à un grand & ſuperbe fleuve... : Des forts, des batteries, revêtues de fauſſes brayes, & très-bien armées, défendent généralement toutes les rades de la baie, & les approches de Toulon. Des vaiſſeaux

qui hasarderoient ce passage terrible, seroient bientôt criblés par les feux croisés des deux rives; aussi la flotte formidable qui vint pour bloquer la ville en 1707, tandis qu'Amédée II l'assiégeoit par terre, n'osa-t-elle rien tenter.

C'est vis-à-vis cette langue de terre que mouillent les vaisseaux destinés à faire quarantaine. Le Lazaret, ou l'infirmerie, est situé dans un enfoncement, entre deux grosses pointes, qu'on appelle *le Creux-Saint-George*. Toutes ces pointes sont hérissées de tours revêtues de canon; il y a des portes & des piquets qui s'y renouvellent toutes les semaines.

La campagne où j'étois, bâtie à mi-côte, en face de la ville & de la grande rade, jouit d'une vue ravissante; c'est à peu près la même perspective que j'avois du haut de la Sardine. M. C. DE V. a dû vous lire cet Episode de mon Odissée.

On débarque sur une pelouse bordée de sable, où le flot vient mourir. Le terrain s'exhausse insensiblement, & vous entrez

ſous une longue allée d'oliviers qui conduit, par le vignoble, à la porte du clos; des berceaux de laurier-roſe, de grenadiers chargés de fruits, & de jaſmin d'Eſpagne tout étoilé de ſes blanches fleurs, entourent cette commode & riante habitation. La terraſſe pavée en pierre de Malte, eſt couverte d'une tente qui forme pavillon, & c'eſt à l'abri de ſon ombre qu'on vient reſpirer l'air frais de la mer, embaumé par ſon paſſage dans le jardin, des parfums de l'oranger, de la caſſie, & des myrtes fleuris.

Quatre palmiers s'élevent autour d'un joli baſſin, rempli, non pas d'eau, à la vérité, mais de hautes tubéreuſes, de jaſmins d'Arabie, d'héliotropes & de rézeda. Tout autour regnent des palliſſades de piſtachiers & de jujubiers qui dérobent l'aſpect des murs. Le jardin eſt coupé par une double allée; l'une de citronniers dont les fruits dorés ſemblent s'offrir aux mains des Dames, l'autre de grenadiers courbés ſous le poids de mille globes doucement balancés par les zéphirs. Tout au fond,

des pins à large toit aiment à marier leur ombre hospitaliere avec l'acacia, le tremble & le peuplier blanc.

Derriere la maison, des terrasses sur des terrasses, s'élevant en amphithéâtre le long de la colline, retiennent les terres, & donnent les figues & les raisins les plus parfaits. Plus haut, des massifs de romarin, de myrte & de bruyere servent de retraite au gibier ; & enfin, sur la crête du monticule, vous voyez placés au hasard, çà & là, des bouquets de bois de pin, des melèses, des térébinthes & des genêvriers chevelus, & penchés sur les bords des ravins & des escarpemens.

Le sommet de l'isle est couronné d'un hermitage, à côté duquel est planté un grand mât de navire, garni de sa double échelle de cordes, & surmonté d'une girouette : c'est-là l'Observatoire de la grande mer. Un hermite, vieux marin, & assez bon homme, vit là solitairement. Il promene d'heure en heure sa lunette sur l'horizon, & signale les flottes à la tour, qui

les ſignale à l'Amiral. En temps de guerre, rien n'eſt plus important que d'être inſtruit à point des apparitions ou diſparitions des voiles.

Si l'on veut jouir d'un beau ſpectacle, on n'a qu'à s'aller placer à la pointe ſud-eſt de la preſqu'iſle. Du haut de ce promontoire compoſé de terres éboulées, de quartiers de rocs & d'énormes grès, on domine une mer immenſe. Les lames s'entre-pouſſent aux pieds du ſpectateur, aſſez haut placé pour n'en être point incommodé : refoulées ſur elles-mêmes, elles blanchiſſent en bondiſſant, & élancent à plus de 50 pieds des flots d'écume, &, pour ainſi dire, des nappes d'eau qui retombent en pluie, & s'élevent en léger brouillard. Le frottement éternel des vagues déracine les groſſes pierres de la montagne; elles tombent pendant les fortes tempêtes de l'hiver; &, à force d'être heurtées, tourmentées, battues, déplacées en tout ſens, leurs angles s'adouciſſent; elles roulent avec le reflux, & s'arrondiſſent comme

des bombes. J'en ai vu de couleur & de forme si parfaitement semblable à des boulets, qu'à la distance de quelques pas on auroit eu de la peine à les démêler parmi du 36.

Que ces beaux lieux sont inspirans ! Comme l'imagination plane à grand vol sur les plus riches tableaux de la Nature ! Comme la sensibilité s'exalte, & s'approfondit dans cette solitude poétique ! Il avoit les mêmes mers en perspective; il étoit assis, comme je le suis, sous la sauvage arcade de quelque grotte marine, ce Poëte de Sicile, qui s'écrioit avec tant d'ame : « Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pélops, ni de courir plus vîte que les vents ; mais je chanterai sous cette roche, te pressant entre mes bras, & regardant en même temps la mer de Sicile. (*Th. Id. 15.*)

Mais quoi ! mon bon ami, ne vous dirai-je rien des hôtes aimables qui habitent cette isle fortunée ! Certes ! j'acquitterai la dette de mon cœur ; il est tout plein

d'eux & de leurs bontés. O vous qui regardez un étranger comme un être ſacré que les Dieux vous envoyent; vous qui ſçavez eſtimer les arts aimables, & honorer ceux qui les cultivent; vous, enfin, qui daignâtes m'aſſocier à votre famille, & me regarder comme un de vos enfans, je conſacrerai votre tendreſſe pour eux, leur amour pour vous, les charmes de leur caractere, ſemblable au vôtre, leur eſprit, dont ils font un heureux uſage, & les vertus dont ils ont à la fois, & l'exemple ſous les yeux, & l'amour dans le cœur!

La muſique, les vers, la chaſſe & la pêche, ſont ici nos douces occupations: on commence, au déclin du jour, des promenades ſur le bord de la mer; &, au lieu des ennuyeux amuſemens des cercles, d'agréables lectures rempliſſent & abrégent le reſte de nos oiſives ſoirées.

Jamais, dans cet aſile, une Troupe frivole,
Implorant du haſard l'inexorable Idole,
Ne livra ces combats où la main des Lutteurs
S'arme de cartons peint, de bizarres couleurs;

cartons fastidieux ! amusement futile,
inventé pour distraire un Monarque imbécile!
L'avarice t'adopte, & déguise en plaisir
l'avilissant trafic d'un fatigant loisir.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

Départ et Arrivée des Flottes.

Pendant mon séjour à St. M...., chez M. J...., le hasard a rapproché en ma faveur trois scènes, en trois jours, dont je conserverai éternellement la mémoire.

J'ai vu le départ d'une flotte royale; j'ai vu l'arrivée d'un convoi du Levant; j'ai vu le retour de plusieurs vaisseaux de ligne délabrés, rasés, dépeuplés. Que de réflexions philosophiques, que de sentimens agréables ou douloureux ces contrastes font naître ! mon cœur ni mon esprit ne peuvent y suffire. Je vais vous retracer ces grands tableaux comme ils se sont présentés à ma vue. Au reste, songez, mon

respectable Mentor, que je vous obéis, & que je ne suis que votre éleve, & enfin, que ma jeunesse a besoin d'indulgence. Gardez toute votre sévérité pour ceux de mes ouvrages que je destine au public.

C'étoit vers les trois heures après midi: un coup de canon fit appareiller; un second, déployer toutes les voiles: & le vaisseau Amiral ayant le premier pris le vent, vira de bord, & enfila le canal qui jette en haute mer. Le rivage fut incontinent bordé d'une foule innombrable: on y accouroit de la ville, des villages, & de toutes les campagnes voisines. Les vaisseaux de partance, pompeusement décorés de pavois fleurdelisés, & de flammes de toutes couleurs, passoient à notre vue, en saluant les forts, qui leur rendoient la même décharge. Les tillacs étoient couverts de monde: chacun braquoit sa lorgnette: on s'appelloit, on se répondoit, & les échos étoient fatigués de ce vacarme. Au milieu de ce vaste appareil, la musique militaire retentissoit au loin, comme un concert sur

l'eau. Ailleurs, les cris d'une joie insensée se mêloient, dans l'air, aux accens étouffés des plus lamentables adieux. De malheureux enfans, des femmes éplorées, agités de sinistres pressentimens, tendoient leurs bras, & s'inclinoient mille fois, lorsqu'ils voyoient passer devant eux la frégate qui leur enlevoit, peut-être, hélas ! pour toujours, un pere, un époux, un ami. Cependant les vaisseaux, riches d'agrets & de décorations, se suivoient majestueusement au nombre de plus de vingt : ils paroissoient se toucher, & marchoient pourtant à la distance d'un quart de lieue les uns des autres. Tandis que les premiers se trouvoient déjà loin de nous, & paroissoient comme peints au fond de l'horizon, les derniers débarquoient le canal, & forçoient de voiles pour* atteindre les Amiraux, & se former en conserve. En moins de deux heures, toute la flotte fut ralliée, & disparut, comme enveloppée de vapeurs.

Changement de scène le lendemain à la même heure. On signale une flotte : le

canon

canon tire. Elle est Françoise : grand houlvari ! Elle approche rapidement ; la voilà dans le détroit. Quelques vaisseaux de 74, environ trente petits navires sur leur lest, & nombre de frégates composoient cette malheureuse escadre. Ce n'étoit plus ces proues richement peintes, ces banderolles flottantes, ces équipages frais & complets, & cette allégresse universelle, dont les éclats m'avoient frappé la veille : non, mon très-cher ami, non, je ne voyois que des vaisseaux désagréés, louvoyant silencieusement du midi au nord, & du nord au midi, pour avancer vers la rade en zigzaguant. A mesure qu'ils se rapprochoient de la côte à droite ou à gauche, la foule accouroit, demandant avec d'horribles palpitations de cœur : — Mon pere, mon fils, mon mari, vit-il, — est il là, — où est-il ? & les vaisseaux d'aller, & mille cris de redoubler. Appercevoit-on, ou croyoit-on appercevoir celui que d'avides regards cherchoient, une joie folle dans ses démonstrations, mais sublime en

ſon énergie, éclatoit ſoudainement.... Un affreux porte-voix faiſoit-il retentir ces mots tragiques, *Il eſt mort*, les cris du déſeſpoir, le ſaiſiſſement de la terreur, & la pâleur de la mort elle-même, offroit, ſur ce rivage même, des ſcènes fatigantes à l'excès pour l'homme trop ſenſible qui en étoit le témoin.

Vers le ſoir, toute la flotte ſaluée ſe rangea dans la grande & dans la petite rade : on établit des tentes ſur les ponts, pour y faire reſpirer les pauvres malades, les aveugles, les ſcorbutiques, les écharpés. Mille canots apporterent des rafraîchiſſemens, dont ces malheureux avoient grand beſoin : on débarqua les plus preſſans à l'anſe de l'infirmerie, & l'on ſe mit à déſarmer.

Ce ſpectacle étoit vraiment beau dans ſon genre ; mais il laiſſoit une profonde impreſſion de triſteſſe. La vue de la frégate la Mont-Réale, montée, nagueres, par M. de Vialis, mon compatriote, & teinte encore de tout le ſang de ce brave

Capitaine ; l'aſpect de ſes bordages hachés, de ſes mâts raſés, de ſes flancs incruſtés de boulets ; l'affreuſe ſolitude de ſon bord.... ce théâtre d'horreur & de déſolation fit couler mes larmes. Une multitude infinie de ſoldats, de matelots, d'officiers eſtropiés, tronqués, éborgnés, qu'on débarquoit ſur le rivage ; les noms de ceux qui avoient péri pendant la campagne ; le récit des miſeres attachées à tous les voyages de long cours, que de choſes que le pauvre genre humain doit oublier..... & qu'il feroit néceſſaire de rappeller aux Rois, lorſqu'ils ſont prêts de ſigner une Déclaration de guerre ! ..... *Plectuntur Achivi.*

Mais détournons nos regards de ces ſcènes ſanglantes, pour les repoſer ſur un tableau plus agréable & plus conſolant.

On ſignale encore une flotte, non de celles qui ſont l'image impoſante de la grandeur des Monarques, & qui partent pour les extrémités du globe, chargées des Miniſtres de leur vengeance, mais

une flotte marchande de plus de 60 voiles. Quatre frégates la convoient, rodent à l'entour, pressent les traîneurs, ramenent les dérivans, rallentissent *les oiseaux*. Je crois voir, si les petits objets peuvent se comparer aux grands, des meres - poules veillant sur leurs poussins, les rassemblant sous leurs ailes, les conduisant, les protégeant par-tout, avec de tendres inquiétudes.

Les marins, dont le coup-d'œil est si exercé, reconnoissent déjà les vaisseaux; ils les comptent, ils les nomment tous. Les négocians, les armateurs, tous les citoyens accourent, transportés d'allégresse (*).

Quel spectacle merveilleux ! les vents frémissant dans les cordages, les cris des

---

(*) Là sont les meilleurs vins de Chio, les fruits mûris par le soleil d'Asie & d'Afrique, les moissons de Mocka, les gommes précieuses d'Arabie, les cotons de Salonique, les soies de Smyrne, les essences de Chypre & de Malthe, les perles de l'Inde, les productions de tous les climats.

matelots travaillans à la manœuvre au son d'un sifflet aigu, le sourd bruissement des flots écumeux que fend un rapide sillage, des coups de canon de loin en loin; tout cet ensemble tumultueux, mais ordonné, est l'ame du plus beau concert qui puisse remplir les oreilles, & du plus magnifique opéra qu'ait jamais inventé l'homme, pour donner à l'homme une preuve de sa puissance & de son génie.

Les vaisseaux destinés pour Marseille relâchent ici, afin d'éviter l'ennemi, qu'on dit cingler vers Bandol & la Ciotat. Demain les frégates iront à la découverte, & la flotte les suivra. Une partie doit entrer dans le port de Toulon après la quarantaine: le reste, c'est-à-dire, les deux tiers, mouillera près du château d'If & de Pomegué, & verra partir dans peu une seconde escadre marchande de plus de cent voiles. Cette derniere est rassemblée de tous nos ports marchands, sur la Méditerranée; elle ira, conduite par six vaisseaux du Roi, vers Alep, Samos,

Alexandrie & Constantinople, chacun selon sa destination.

Oh ! que cet appareil est plein de vie & d'intérêt ! L'industrie humaine rassemblant toutes les productions de la terre, les vents emprisonnés dans nos voiles, les mers domptées & franchies, la foudre remise en nos mains tonnantes; voilà les prodiges de l'esprit créateur de l'homme; voilà ce qui prosterna l'Américain tremblant aux pieds de ses conquérans barbares. Ils eussent en effet mérité des autels, ces hardis navigateurs, si, au lieu de porter des fers & des vices à ces hommes libres & innocens, ils leur avoient communiqué les lumieres & les productions de l'Europe, en échange, non pas de leurs diamans & de leurs métaux détestables, mais en échange de leurs fruits, de leurs bois précieux & de leurs puissans végétaux.

Pardon, mon cher Maître, si je moralise dans une lettre où je ne voulois que causer & peindre: les grandes choses amenent

les grands mots, & l'on oublie qu'on écrit une lettre.

Je pars incessamment : dans huit jours je suis à Lyon ; dans quinze à Paris ; dans vingt, je vous embrasse, je vous étourdis de questions, je vous ennuie de longues, de fréquentes visites. Adieu, le plus aimable & le plus aimé des hommes. Je suis, & je serai toujours le plus fidele de vos Amis.



Plaisirs des bords de la mer aux Isles d'Hyeres.

MARINE.

Plaines de Nérée,
lit ou Cythérée
a reçu le jour !
O mer, tour à tour
émue & calmée !
ma Muſe charmée
chante les tableaux
que m'offrent tes flots.

L'aurore étincelle
au trône des airs ;
le plaiſir m'appelle
ſur le ſein des mers ;
la mouvante glace
des flots radieux,
peint à ſa ſurface
la ſplendeur des Cieux.

Dieu de la lumiere,
Aſtre bienfaiſant,
tire du néant
la Nature entiere !
Parcours en géant
ta vaſte carriere ! . . . :
Long-temps attendu,
ſon char, qui s'élance,
ſur l'abîme immenſe
paroît ſuſpendu.

J'adore, j'admire :
un ſacré délire
enchaîne mes ſens ;
ma reconnoiſſance
peint, par mon ſilence,
ce que je reſſens.

Nos barques légeres
des ondes ameres
ouvrent le criſtal ;
l'élément terrible
eſt auſſi paiſible
que l'eau d'un canal.
La jeune Amphitrite,
en riant, m'invite

à la visiter :
alors qu'une Belle
ainsi nous appelle,
peut-on résister ?

Me voilà sur l'onde
mobile & profonde :
l'esquif vole & fuit ;
la tranchante rame
pousse & fend la lame ;
le nocher conduit :
l'eau nous environne,
jaillit jusqu'à nous,
écume, bouillonne,
sans être en courroux.

Mon cœur, ni ma tête
n'y peuvent tenir :
prêt à défaillir,
je veux qu'on arrête.....
Mais, qui le pourroit ?
La nef, plus rapide,
sur la plaine humide
glisse comme un trait.
Je meurs, je succombe :
c'en est fait, je tombe

ſur un banc voiſin. . . .
Terre ! Terre ! Terrre !
retentit ſoudain :
j'ouvre la paupiere. . . . .
& j'arrive enfin.
Iſles fortunées,
toujours couronnées
de verds citronniers !
Superbes palmiers,
jaſmins, grenadiers,
qui bordez la plage,
qui couvrez ce port !
c'eſt ſous votre ombrage
que je cours d'abord.
Sur un promontoire
bientôt je gravis,
& là j'établis
mon Obſervatoire.

En noirs eſcadrons,
je vois mille thons
flotter ſur les vagues,
& vers nos Madragues
peſamment nager.
Le troupeau, ſans crainte,

dans ce labyrinthe
vole s'engager. . . . .
Les *Chambres* se ferment ;
Les pieges enferment
cent monstres marins.
Les canots accourent,
soulevent, entourent
les filets tout pleins :
les captifs bondissent,
s'agitent, frémissent,
se roulent, se glissent
jusqu'au bord des flots. . . .
Les ondes jaillissent
sur les matelots ;
leurs bras les saisissent.
D'énormes poissons
les barques s'emplissent ;
les chants des Tritons
dans l'air retentissent ;
les Buccins mugissent :
à leurs rauques sons,
de loin applaudissent
les antres profonds.

Là-bas, sur la greve ;

maint pêcheur acheve
d'amener ſes rêts.
Avançons de près,
la capture arrive :
je vois ſur la rive
gliſſer, frétiller,
bondir & briller
dorades charmantes ;
ſoles éclatantes,
& rougets ſanglans ;
& *vives* piquantes,
& *mulets* volans.

Vivante marée,
ſardine azurée,
délicat anchoi !
ſubiſſez ma loi :
il faut que je dîne ;
de votre chair fine
ça régalez-moi !
Midi nous raſſemble ;
les pêcheurs enſemble,
au bord de la mer,
nagent dans la joie.

Feu brillant & clair !

prépare leur proie :
un flacon de vin
bien rouge, bien ſain,
rafraîchit dans l'onde ;
la taſſe d'étain
ſert à tout le monde ;
une planche ronde,
que nous entourons,
aſſis ſur le ſable,
eſt le plat, la table,
& nous la chargeons
de mille poiſſons
bouillis pêle-mêle,
dans l'eau maternelle,
par les vieux patrons.

Sur ces tapis d'algue,
ſopha de Thétis,
où je ſuis aſſis,
je vois de la Malgue
les coteaux fameux
par leurs vins fumeux.
Lorſqu'en ſa colere,
le Tyran des mers
lance dans les airs

l'humide poussiere
de ses flots amers,
le sel de cette onde,
fertile en vertus,
échauffe, féconde
les plants dont Bacchus
fit présent au Monde.

Quel autre tableau
s'offre à ma lorgnette ! . . . .
Changeons de pinceau,
changeons de retraite.

De ce roc voûté,
qui se creuse en *balme*,
d'où l'œil enchanté
fuit sur la mer calme,
dans le double azur
d'un horizon pur,
d'une mer tranquille ;
au nord de mon Isle,
j'apperçois surgir,
marcher & grossir,
sur le dos des ondes,
vingt nefs vagabondes
qu'un heureux zéphyr

pouſſe à voiles pleines
dans ces vaſtes plaines
que je vois blanchir.
La flotte s'avance
en belle ordonnance,
& rapidement,
tout en louvoyant,
elle gagne une anſe
à l'abri du vent.
Ses cris d'allégreſſe,
ſes blancs pavillons,
ſes bruyans canons,
une folle ivreſſe,
le ſon du tambour;
tout dit à *la tour*,
des rades maîtreſſe,
ſon heureux retour.
La tour la ſignale;
la flotte Royale
mouille tout autour
de ce beau ſéjour.
Soudain de nos villes,
des ports d'alentour,
cent bateaux agiles,
que preſſe l'Amour,

volent auprès d'elle.
On crie, on appelle,
& *c'est lui! c'est elle!*
Dieux! il est vivant!
est, dans cet instant
de crainte mortelle,
tout ce qu'on entend.

O chere Patrie,
Pénates sacrés,
amis adorés,
parens vénérés,
famille chérie!
peut-on vous revoir
sans verser des larmes!....
Que ce doux espoir
a pour moi de charmes!
Est-il un mortel
que ne réjouisse,
& que n'attendrisse
le toit paternel!
Revoit-on son frere,
& sa tendre sœur:
revoit-on sa mere,
presse-t-on son cœur,
sans croire au bonheur!

Mais l'or des étoiles
émaille les airs ;
la nuit, dans ſes voiles,
plonge l'Univers.
Phébé, rayonnante,
ſe leve, & tremblante
ſe peint dans les mers,
que ſon globe argente
de brillans éclairs.

Au ſein de la ville
il faut retourner,
il faut ſillonner
le baſſin tranquille.....
Au bruit des clairons,
au bruit des trompettes
& des clarinettes,
d'accord nous voguons ;
& vers nos retraites
nous nous élançons.

Charmante journée
toute couronnée
de loiſirs rians,
de plaiſirs touchans,
de tableaux piquans !

Charmante journée,
toute fortunée !
ah ! reviens souvent,
d'un cœur innocent,
qui connut tes charmes ;
calmer les alarmes,
suspendre l'ennui
qui pese sur lui !
Enfant du Parnasse !
quand je te retrace,
je sens le plaisir,
le même plaisir
dont je sçus jouir !
Que le temps efface
ton doux souvenir,
l'élan du désir
vers toi me replace ;
je crois rajeunir.



ENVOI
A M. DEJEAN,
Prévost de la Marine a Toulon.

Si je possédois
du pinceau d'Appelles
les rares portraits,
& des Praxitelles
les bronzes parfaits,
ou de nos Vernets
les tableaux fidelles,
je les offrirois
à l'Ami que j'aime :
d'une ardeur extrême
je l'en comblerois.

Mais, Dieux ! ces richesses
sont dans les palais :

Muſes, pour largeſſes,
n'ont que des promeſſes;
nous, que des ſouhaits.

J'en forme cent mille
pour le voir heureux
au ſein de la ville
où tendent mes vœux,
doux & cher aſile
de mes premiers jeux.
J'en fais mille encore,
d'égale ferveur,
pour le long bonheur
de ce qu'il adore....
Aux vœux de mon cœur,
cher Ami, ſi j'oſe
joindre quelque choſe
de moindre valeur,
je t'offre en hommage
cette vive image
des ſimples plaiſirs
qui, dans la Patrie,
par nous tant chérie,
charmoient nos loiſirs.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

JEUX DE PROVENCE.



MES courſes dans les villages voiſins de Marſeille & de Toulon, m'ont mis à même de ſatisfaire vos déſirs au ſujet des Notes que vous me demandez. J'ai aſſiſté à tous les jeux publics que célebrent les deſcendans de Phocée.

Vous ſeriez étonné, mon cher, des rapports frappans de l'ancienne Gymnaſtique, & des utiles exercices qui déploient ici l'adreſſe & l'agilité de notre jeuneſſe. Auſſi la ſanté de nos villageois eſt-elle plus robuſte, leur gaîté plus franche, plus intime, plus vive : ici la conſcience de leurs forces, affermie par des victoires, ſemble doubler leur courageuſe énergie. Je crois voir ces Francs dont vous êtes

iſſus, & ces Gaulois belliqueux dont Sidoine dit quelque part : *Ils ſont ſi adroits qu'ils ne manquent jamais le but, ſi agiles qu'ils dévancent leurs javelots, ſi braves qu'ils auroient perdu la vie avant le courage.* Les jeux publics, n'en doutez pas, les tournois, la joute, le pugilat, formoient la nerveuſe ſoupleſſe, & la force incroyable de ces corps de fer : ils formoient ces caracteres mâles, ces Héros intrépides & généreux, dont de foibles deſcendans, abâtardis par la molleſſe, & par nos jeux ſédentaires, devroient rougir de porter les grands noms.

Des charmes de l'honneur nos ancêtres épris,
couroient de la valeur ſe diſputer le prix :
du Treſſet, du Loto, les tournois pacifiques
de leurs vils deſcendans ſont les combats uniques ;
des êtres ennuyés mêlangeant des cartons,
bâillent une heure ou deux pour perdre trois jetons,
&, calculant cent fois leur richeſſe meſquine,
diſſertent gravement ſur le produit d'un quine.

M. DE PASTORET.

En paſſant par Lyon, je vous communiquerai mon Journal. Je vous donne rendez-vous, pour les Fêtes de la Touſſaint, chez M. S., à Chap..... L'Amitié attend de vous le ſacrifice des grandeurs, où, ſoit dit entre nous, je crois que l'Ennui, ce peſant diable, vient diſtiller ſon opium largement. Vous lirez dans mon *album* les détails dont je ne vais vous donner une idée, qu'afin que votre imagination ſe monte, & que, vous appropriant mes récits, vous les embelliſſiez des plus riches couleurs de l'éloquence & de la poéſie.

Dans preſque tous nos bourgs, dans tous nos villages un peu conſidérables, nous avons des ſociétés joyeuſes, qui, par une contribution légere, forment une maſſe avec laquelle on fraye à la dépenſe des prix. Ces prix ſont une épée avec ſon nœud, un chapeau galonné, des bas de ſoie, un beau plat d'étain, une écharpe à franges d'argent : des rubans de toutes couleurs ſuſpendent ces récompenſes des

différens jeux, autour d'un cercle mobile qu'on porte en triomphe au bout d'une perche à verte ramure. Pendant huit jours on promene ces trophées dans les hameaux des environs, au bruit des tambourins & des galoubets : la foule suit ; l'émulation tourmente tous les cœurs ; les jeunes filles désirent de voir leurs amans couronnés ; les vieillards pleurent de joie en revoyant ces fêtes patriotiques, où jadis ils eurent tant de part : ils montrent à leurs enfans la couronne de lauriers qu'ils remporterent, & qui demeure suspendue sur le haut de la cheminée rustique. Honteux de dégénérer, tous les jeunes gens s'exercent nuit & jour ; ils esperent des succès, & jouissent par l'espérance.

Il arrive enfin ce fortuné, ce désiré dimanche ; toutes les cloches ont annoncé l'assemblée & la solemnité : des tentes sont dressées dans le préau, sous de larges noyers : de toute part on apporte des fruits, des rafraîchissemens, des pieces de four & de pâtisserie ; cependant le bal s'ouvre sous

le grand orme. La plus agile, celle qui danse avec le plus de grâce, est nommée *Reine*; ses rivales la proclament; & le laboureur qui jouit le plus de son triomphe, l'heureux mortel qu'elle aime, & qu'on nomme *Roi de la Fête*, pose sur sa tête une couronne de fleurs.

Vers les quatre à cinq heures du soir, commence le jeu de la course. Une double haie de spectateurs, empressés de voir, l'œil pétillant d'impatience, & la bouche béante, marque au loin la longueur de la carriere. Le signal est donné, on part, on court, on vole; vous croyez voir les Dieux d'Homere, qui font deux pas, & arrivent au troisieme. De grands cris, mille applaudissemens annoncent la victoire, & le nom du vainqueur vole de bouche en bouche; & son pere, son vieux pere, le front rayonnant d'allégresse, se livre à des transports, & savoure une volupté qui ne sera connue de son fils que lorsqu'il sera pere à son tour.

Le prix du saut forme un spectacle plus plaisant : on lie les jambes des athletes;

ils ſautent, bondiſſent, tombent & ſe relevent, avancent, avancent vers le but, comme des pies ſautillantes, & ſont tout en nage lorſqu'ils y touchent. Vous ririez de les voir obligés de tirer toutes leurs forces de leurs reins, lever les bras en l'air, à chaque bond, fermer les deux poings, ſe laiſſer cheoir, ſe redreſſer ſoudain.... leurs regards inquiets, ardens, pleins de feu, tantôt jettés ſur leurs concurrens, tantôt fixés vers le but, preſque jamais arrêtés ſur les ſpectateurs, font éprouver à ceux-ci, & l'agitation qu'inſpire un fort intérêt, & les tranſports qu'arrache une ſubite admiration.

Les jeux ſuccedent aux jeux (*) : on

(*) Quelques-uns de ces jeux ſe trouvent décrits dans Vaniere, avec autant d'agrément que de préciſion. Voici le paſſage, *liv. 7, p. 145.*

Exoritur novus en ſtrepitus : vicina juventus
ruſtica rivalem vocat in certamina pagum ;
ſive trocho, pictis ſenes ſeu ludere chartis,

lance, d'un bras roide & nerveux, la boule ou le palet de fer. Le ballon poussé par un bras couvert de deux cuirs, vole, tombe, bondit; & repoussé par un brassard hérissé de pointes, il retourne au premier joueur, qui le renvoye avec adresse, & l'attend de pied ferme, en suivant de l'œil la parabole qu'il décrit dans les airs.

Plus loin, sur le Tertre, est un fort de bois, qu'on assiege. Le canon tonne, les armes brillent; on combat, on poursuit, on brave ses rivaux; les spectateurs accourent en foule, avancent, reculent comme des flots refoulés, poussent des cris de surprise, ou de crainte ou de joie, & sont les juges de la valeur. Quelles viles passions pourroient germer dans les cœurs ainsi

---

sive pilâ, rapidoque juvat contendere cursu,
& sua proponit trabeatus præmia Consul.
Concurrunt in equis juvenes: stat pensilis altâ
annulus ex ulmo; cursu quem si quis equestri
abstulit, inseruitque hastæ, victoris honores
Consul adornatum vittis dat ferre galerum.

occupés de palmes, de triomphes, de gloire, d'honneur ! Le lendemain tous les enfans imitent les jeux de la veille, & attendront déformais avec impatience l'âge où il leur fera permis de fe montrer les dignes fils de tels Citoyens ! Eh ! quel pays pourra jamais leur paroître plus doux, plus beau, plus attachant que celui qui fit connoître à leurs jeunes cœurs les premiers plaifirs & les premieres vertus !

Un combat grotefque fuccede à cette guerre fimulée : une courfe publique d'ânes forts & vigoureux, au beau poil gris, à la felle éclatante, exerce l'activité de la jeuneffe ; fage inftitution de la politique de nos Peres, qui, par les prix qu'elle accorde au plus rapide de ces utiles animaux, ennoblit leur efpèce trop dédaignée, propage les belles races, & en fait, pour nos cultivateurs, le fupplément des animaux plus précieux, que la difette des fourrages nous empêche d'élever & de multiplier.

Enfin, dans les ports de mer de nos côtes, on connoît encore deux jeux qui

ſont une excellente école d'adreſſe & de natation. La Targue eſt un ſpectacle aſſez amuſant pour le peuple. On place une vergue en travers ſur le flanc d'un navire : ce long fuſeau eſt tout enduit de graiſſe ; le prix eſt à l'extrémité. Il faut que le prétendant, pieds nus, & ſans autre habit qu'un caleçon de toile, marche ſur la ronde & gliſſante perche, & touche le but. Le nombre des marins qui s'inſcrivent pour ce concours, eſt toujours conſidérable. Une foule infinie borde les quais, & ſurcharge mille canots. Les concurrens ſe préſentent en habit de combat ; ils font un pas, deux pas, oſcillent quelques momens, & tombent dans la mer ; ils vont au fond de l'eau, reparoiſſent à vingt pas, abordent quelque chaloupe, & reviennent à la Targue, pour recommencer la fatale courſe. Peu à peu la graiſſe diſparoît, le corps attrape mieux l'équilibre néceſſaire, & le prix eſt remporté. De grands cris, d'innombrables battemens de mains répétés par les échos du baſſin, font honneur au

vainqueur, & l'on proclame son nom. Certes! il ne manque ici que des Pindares, pour rendre ces noms aussi célebres que ceux des Rois de Sicile & de Macédoine!

La joute est le deuxieme de ces jeux, & le dernier dont je vous parlerai. C'est le plus noble de tous; l'appareil en est magnifique. Douze bateaux légers, un peu longs & étroits, peints, six en bleu céleste, six en rouge vif, montés par douze forts rameurs, & remplis de lutteurs intrépides, s'avancent de deux points opposés. « Sur la proue de tous les canots est placée horizontalement une planche large de neuf à dix pouces, & d'environ quatre pieds de saillie. Le champion qui doit jouter, est debout sur l'extrémité de cette planche, & en caleçon : il tient de la main droite une longue lance sans pointe, & de la gauche, une espece de bouclier de bois ». Les canots, plus vîtes que l'hirondelle, partent au bruit des canons & des trompettes. Ils volent les uns contre les autres à force de rames : près de s'atteindre, les

jouteurs se couvrent adroitement de leurs boucliers, & se présentent leurs lances pour se culbuter dans l'eau. Celui qui en renverse un plus grand nombre, sans s'ébranler, remporte le prix. J'ai vu en 1762, aux joutes de la Paix, couronner un vieillard vert comme Caron, lequel avoit remporté ce prix trois fois en sa vie. Il se présenta au combat, si sûr de ses forces & de son bonheur, qu'il s'étoit habillé en papier bleu de pied en cap, & avoit couvert sa tête d'une façon de mitre bariolée, qui attiroit tous les regards.

C'est à vous, mon cher Maître, à démontrer que la politique devroit faire tourner ces jeux, trop négligés dans les provinces, au profit de la bravoure & des mœurs (*). Prouvez sur-tout, prouvez

(*) De tels amusemens ne sont point frivoles, (dit le Philosophe de Genève); ils réveillent dans les cœurs des sentimens que tout tend à éteindre dans notre siecle, & même dans notre patrie.

qu'une telle réforme est aussi aisée qu'elle est nécessaire. La protection du Ministere, & des Intendans, accréditeroit ces institutions, & , sans doute, ces exercices, jadis si utiles aux Grecs & aux Romains, rendroient à toute notre Nation sa premiere vigueur, sa gaîté naïve & son antique loyauté.

Puissiez-vous, vous & les Citoyens qui vous ressemblent, ramener parmi nous ces goûts, ces jeux, ces fêtes patriotiques, qui s'allient avec les mœurs, avec la vertu, qu'on goûte avec transport, qu'on se rappelle avec délices, & que le cœur assaisonne d'un charme que n'auront jamais tous les criminels amusemens, si vantés des gens à la mode.



VINGT-CINQUIEME LETTRE.

Marché aux Fleurs et aux Fruits.

Il me souvient de l'impression que fit sur nous, cher Prieur, notre premiere promenade à la Foire St. Ovide ; cette vaste enceinte où brilloient tant de fragiles, d'éclatantes, de dispendieuses bagatelles ; ce concours de chars dorés qui traînent lentement & avec mollesse les Laïs & les Phrynés de Babylone la grande ; les ris impudens, le luxe scandaleux de ces effrontées, l'empressement de nos élégans auprès d'elles, l'admiration des Badauts, l'étonnement des Provinciaux, l'avide politesse des Marchands, l'air hardi de maints filoux ; enfin, tout cet ensemble capiteux, où tous les extrêmes se touchoient, finit, vous le savez, par nous assourdir, nous attrister, nous mettre en fuite. Je veux vous

parler aujourd'hui de toute autre chose. Que n'ai-je le pinceau de Teniers ou de Vauvermans, de Greuse, ou de notre Vernet ! Le beau pendant que je donnerois *à la Foire de l'Art !* Je vais vous en tracer l'esquisse, bien sûr de vous attacher sur un récit où le plaisir & l'amitié tiendront les crayons de la Nature pour l'embellir, si je puis, de ses propres couleurs.

Les Cours de Marseille & de Toulon présentent tous les matins, au point du jour, un aspect qui n'est ni celui de la rue St. Honoré, ni celui du Quai des Orfevres. Figurez-vous une longue promenade plantée d'ormes antiques, & à peu près comme les Boulevards du Temple. C'est-là que se range avec ordre, & non sans tumulte, la foule innombrable des Jardiniers, Mareyeurs, Bouquetieres & Fruitieres d'une immense banlieue. Tout ce monde arrive avant l'aube, choisit à la file un terrain convenable pour étaler ; chante, dispute, jure & crie ; se bat quelquefois ; dort ou déjeûne.

Ici s'entassent des milliers de pasteques & de melons, des charges de grenades, d'aubergines & de pommes d'amour; là, des corbeilles de toute forme & de toute grandeur, remplies d'énormes raisins blancs, noirs, & couleur de rose, de figues brunes ou blondes; plus loin, des paniers de pêches jaunes comme de l'or, de prunes couvertes d'une fleur intacte, de poires succulentes, forment des labyrinthes inextricables: par-tout sont amoncelés des citrons de Gênes, des pommes de Corse, des cédres d'Hieres, des poncirs de Sicile; tous ces beaux fruits, arrangés en pyramides sur des clayons très-propres, & à moitié recouverts de pampres, sont placés sur des tablettes en amphithéâtre, & pour le charme de l'odorat,

> exhalent un parfum charmant,
> dont un Amant de la Nature,
> dont un Disciple d'Epicure
> jouit voluptueusement.

Si Pomone est là entourée de toutes ses

richeſſes, Flore, en atours frais & printaniers, éta'e tous ses pompons auprès de ſa ſœur : des Nymphes auſſi jeunes, auſſi jolies, auſſi coquines que la Glycere d'Alcibiade, en blanc corſet, en ſouliers plats, en chapeaux gris & ceints de rubans argentés, tiennent dans leurs mains des bouquets de roſes de tous les mois, de larges œillets, & des touffes de jaſmin d'Eſpagne : celle-ci porte une gerbe de tubéreuſes ; celle-là vante ſes caſſies, vous déſole, vous en vend : une autre vous préſente des branches entieres d'orangers, où le fruit mûr, le vert & mille fleurs forment un bouquet de trois ſaiſons réunies : une autre, une autre encore précédée d'enfans ou de jeunes filles fort éveillées, vous invitent, avec le plus joli jargon, à l'achat des arbuſtes, des pots de fleurs, ou des plantes aromatiques qu'elles vont chercher ſur les monts d'alentour. Oh ! qu'il y a loin des exhalaiſons balſamiques, qui dans les premieres heures du jour rempliſſent l'air de ces marchés, aux fétides vapeurs de

la rue St. Denis, & du marché aux choux.

Ne vous étonnez point, mon cher Abbé, si j'aime tant les fleurs, si je les cultive avec soin, & si vos fruits ne me paroissent pas avoir la même saveur, le même coloris que les nôtres. Je fais grace à vos pêches, à vos prunes de damas gris, à vos pommes de reinettes, mais pour tout le reste, jamais, jamais vous n'obtiendrez de votre ciel & de votre sol, ces sucs délicieux, ces essences enbaumées, ces vives carnations des fruits de Provence & de Languedoc.

Adieu, mon Gessner: je vous dirai pour toute nouvelle, que nous avons eu dernièrement quelques jours de mistral fort piquant, la brume descend des nues pour le torrent des promeneurs : ce temps m'avoit at fté, & j'ai profité de la circonstance, pour vérifier votre Idylle sur la fin de l'automne. Car enfin, malgré mon admiration pour la prose du Temple de Gnide, & de l'Hymne au soleil, je dis

un peu comme l'ami Colardeau : « c'eſt toujours avec regret, avec une ſorte de dépit & d'impatience que je lis en proſe des Ouvrages où les idées, les expreſſions & les images de la poéſie ſont accumulées. J'éprouve alors le ſentiment que fait naître l'aſpect d'un excellent tableau, dont la toile ne préſente encore que l'eſquiſſe. On admire la diſtribution des groupes, le contraſte & l'enſemble des parties, la pureté du trait, l'exactitude du deſſin, la richeſſe & le génie de la compoſition; mais on deſire l'effet & le coloris. »

Je ſuis, & je m'honore d'être votre Ami.



LA FIN DE L'AUTOMNE,

IDYLLE,

(*imitée de M.* DE REYRAC.)

QUE ſont-ils devenus ces jours, ces heureux jours,
ſi chers à mon ame attendrie,
où, voltigeant ſur l'épine fleurie,
le roſſignol chantoit la ſaiſon des Amours!
Ah! ſoit qu'il célébrât ſa Compagne chérie,
ou le triomphe du Printemps,
que mon oreille étoit ravie
de l'entendre, la nuit, ſoupirer ſes accens!
Qu'êtes-vous devenus, doux plaiſirs de ma vie!
Tout languit, ſouffre & meurt dans les bois, dans les
champs :
le Zéphyr eſt chaſſé par les fougueux Autans;
Flore fuit ſans guirlande, au bruit de la tempête,
& ſa corbeille ſur ſa tête,
Pomone fuit, à pas légers,
cacher dans les hameaux les tributs des vergers.

La triste nuit accroît l'empire de son ombre ;
le terrible aquilon souffle les noirs frimats ;
& voilé de vapeurs ; le Dieu de nos climats
répand, au lieu du jour, un crépuscule sombre ;
ou s'il laisse échapper un trait,
vainqueur, enfin, de cette nuit obscure,
il semble, en s'éloignant n'éclairer qu'à regret
les ruines de la Nature.

Hôtes brillans des airs, vifs & charmans oiseaux ;
qui mêlez les couleurs de votre beau plumage
au verd naissant des arbrisseaux,
de long-temps, sous ces frais berceaux,
hélas! je n'entendrai votre aimable ramage!
De long-temps je ne reverrai
du mois riant des fleurs l'agile Messagere,
Progné happant le moucheron doré,
par ses cris dans les airs, lui déclarer la guerre ;
& raser, d'une aile légere,
le liquide cristal de ce lac azuré.

Chassé par l'Amant d'Orythie,
cet oiseau voyageur abandonne nos toits ;
ces toits, où l'argile arrondie
fut façonnée en nid avec tant d'industrie,

& de la triste peur le terrible génie,
redoublent mon chagrin & ma mélancolie.
J'écoute.... Je frémis: quels assauts véhémens!
J'entends rugir au loin la voix des ouragans;
la mer tombe & bondit sur ses bords écumans.
Les rochers qu'elle roule, entre-heurtés dans l'onde;
la foudre & ses éclats, la discorde des vents,
augmentent de mon cœur l'épouvante profonde.
Ainsi, dans ces beaux lieux, où du cruel ennui
je ne sentis jamais les langueurs odieuses,
mon ame n'éprouve aujourd'hui
que des impressions tristes & douloureuses;
la vague inquiétude & le morne dégoût,
je ne sçais quels tourmens, quelles vapeurs affreuses
s'exhalent de mon cœur, & m'assiegent par-tout.

Plaines en deuil, naguere si fécondes;
lieux tant aimés, hélas! que vous êtes changés!
comme vous êtes ravagés
par le débordement des ondes!

Ces antiques forêts qui bornent l'horizon,
retraites dont j'aimois l'horreur silencieuse;
ces ormes immortels, a la tête pompeuse,
ont perdu, tourmentés par l'humide Orion,
leur majesté religieuse.

Dieux ! comme ils font déshonorés !
Ces fertiles coteaux, boulevards des prairies ;
nos champs, d'un vif émail naguere diaprés,
ne me préfentent plus que des beautés flétries.
Au lieu de fes raifins ambrés,
Bacchus n'offre à mes yeux que des feuilles rougies,
qu'enlevent la froidure & les vents conjurés.

Oh ! que vous m'infpirez de triftes rêveries,
parterres dépouillés de rofes & de lys !
Vos tiges défleuries,
vos gazons pâliffans, vos bordures noircies,
aigriffent mes ennuis.

Quelle horrible métamorphofe !
je crois voir le bonheur envolé fans retour.
Oui, c'en eft fait : oui, mon dernier beau jour
s'eft éclipfé, quand la derniere rofe
ceffa d'embellir ce féjour.

Ils reviendront pourtant ces jours que je regrette ;
nos prés verront encor fleurir leurs alifiers.
Vous renaîtrez, jeunes rofiers !
& toi, qui charmes ma retraite,
fenfible oifeau, tendre fauvette,
tu viendras becqueter les fruits de nos vergers,

&, vers le renouveau, m'enchanter la premiere
par tes airs amoureux, par tes accens légers,
qu'à nos bruyans concerts mon oreille préfere.

Lorſque le Dieu du jour, rapprochant ſon flambeau,
inondera les cieux de ſes flammes nouvelles,
l'Univers ranimé ſortira du tombeau :
tout meurt & tout renaît couronné d'immortelles ;
Cybele & le Zéphyr s'uniſſent par l'amour :
mais pour nous, Mortels miſérables,
quand des Parques impitoyables
la main ferme nos yeux à la clarté du jour,
dans leurs gouffres inſatiables
nous diſparoiſſons ſans retour.
C'eſt en vain qu'on gémit, c'eſt en vain qu'on ſoupire ;
les aveugles Deſtins, ces Dieux ſourds & cruels,
laiſſent ſe conſumer en regrets éternels
les pâles Habitans du ténébreux Empire.



VINGT-SIXIEME LETTRE.

ENVIRONS DE TOULON.

VOUS vous plaignez de mon ſilence, mon très-honoré Maître, & vous avez raiſon : vous n'aurez tort que lorſque vous vous plaindrez de mes ſentimens. Sans doute nos jeunes amis vous auront montré mes lettres ! Que je ſuis honteux des folies & des riens dont je les remplis ! Que vous dirai-je à vous ? & comment devenir auteur pour faire une lettre ? Les vôtres me déſeſperent. J'y vois toute votre ame, & cela me charme ; mais j'apperçois tant de bon ſens, tant de correction, tant de véritable eſprit, que je n'oſe y répondre. Après tout, écrire, n'eſt-ce pas cauſer ? & depuis le temps que j'ai le bonheur de vous connoître, j'ai aſſez l'habitude de cauſer avec vous, & aſſez de preuves de

votre indulgente amitié pour tout haſarder.

Vous ſerez donc mon cenſeur ! je m'en félicite ! Prenez-moi votre ſerpe, armez-vous de longs ciſeaux, & tondez impitoyablement mes arbûſtes : ils pouſſent beaucoup trop en jets gourmands & infructueux. J'approuve d'avance tous vos changemens, corrections, retranchemens, &c. comme s'ils m'étoient propoſés par le Dieu même du goût.

J'eſpere que mon petit recueil plaira aux ames honnêtes & aux amans de la Nature. Je ſens du moins, qu'il ſera cher à tous mes amis : mon cœur n'en oublie aucun. Je pourrai m'écrier avec vous : « le fiel de la ſatyre, & l'envie n'ont » jamais ſouillé ma plume : elle eſt pure » & ſans tache ; & ſi mon nom ne brille » point avec éclat parmi ceux de ces génies » ſublimes, admirés du monde entier ; » du moins il eſt cher aux ames ſenſibles » & vertueuſes. » Ce bonheur vaut bien la gloire.

J'ai fait, grace à M. Granet, chez qui je suis dans ce moment, la découverte la plus heureuse; mais je n'en ai pas joui. Il me sembloit que je vous dérobois votre part d'un plaisir que je ne devrois pas goûter seul. Un Bibliomane croiroit qu'il s'agit d'un bouquin du quinzieme siecle, (qu'il acheteroit fort cher, & qu'il ne liroit point); un antiquaire, que j'ai exhumé quelque médaille gothique : vous, mon cher Abbé, vous aimez la Nature, autant que vous savez la faire aimer; c'est d'un beau paysage, c'est d'un site piquant qu'il faut vous parler.

Lundi de nier, l'air étoit doux & frais, & le ciel, vers le couchant, parsemé de nuages couleur de rose; la scene des vendanges, les airs joyeux du galoubet, les chansons des jeunes filles, le bruit des tonneaux qu'on relioit de toutes parts, répandoient la joie & la vie dans la plaine voisine. Tous les chemins étoient remplis de longues chaînes de mulets à panaches flottans, & le col chargé de bruyans

grelots

grelots & de ſonnettes retentiſſantes ; ils portoient, précédés de leurs conducteurs à moitié ivres, les raiſins vers la ville, ou circuloient des vignes dans les baſtides. Nous étions enchantés M. G.... & moi, des fêtes & des miniſtres de Bacchus, &, tout en cauſant, nous arrivâmes auprès d'un torrent auquel on n'aborde de chez lui, qu'en traverſant des forêts de figuiers, de grenadiers & d'arbuſtes odoriférans. M. G...., ſans m'avertir de ſon deſſein, & en homme qui n'ignore pas que la ſurpriſe eſt eſſentielle au plaiſir, me fit long-temps tourner une colline, dont les ſentiers preſque en ſpirale, étoient bordés de buis, de myrthes & de lauriers. Enfin, au bout d'un quart d'heure d'aſcenſion, nous parvinmes au reſte d'un vieux château brûlé jadis par les Savoyards, lequel domine un beau baſſin d'environ trois lieues, tout peuplé de baſtides, & couvert d'oliviers, de vignes & de vergers. C'eſt en deſcendant de ces maſures vers la plaine, que ſe préſente tout à coup, & comme

à pic, une foule de rochers de ſaffre pétrifié. Sur la crête de cette chaîne eſt un ſentier taillé, preſque aligné, & planté çà & là d'arbriſſeaux & de fleurs. On diroit que les Géants ont apporté là ces gros quartiers de pierres molaires, qu'ils les ont arrangés à plaiſir, & qu'enſuite les Fées en ont décoré les interſtices. A l'extrémité de ce chemin bizarre eſt une terraſſe parquetée de petites pierres incruſtées ſymétriquement ſur le ſol; ce lieu reſſemble à la poupe d'un vaſte vaiſſeau. On n'a pas manqué d'y conſtruire une maniere de pavillon *tirant ſur le Chinois*, dont les abords ſont très-eſcarpés & très-pittoreſques.

Ces rochers, vus en face, forment une perſpective pareille à celles qu'on a dans pluſieurs clarieres de la forêt de Fontainebleau. Le torrent de l'Egoutier vient tourner à la baſe de cette eſpece de jettée originale; il double le promontoire, & forme dans ſa fuite un canal couronné d'arbres, & bordé de jardins & d'habitations ruſtiques.

Insensiblement l'ame se recueille dans cette solitude ; la conversation y devient grave, les idées se fortifient, s'approfondissent, s'élevent. A Hyeres toutes mes pensées étoient épicuriennes, ici je suis disciple de Zénon. Le bon J. J. eût aimé ce séjour tranquille. Le voisinage des grandes montagnes, l'abondance des simples, la saveur exquise des fruits, l'isolement absolu où il se fût trouvé, lui eussent fait rencontrer ici la délicieuse retraite d'Armide. Pour moi, je serois au désespoir d'y être exilé ; mais j'y serai souvent de petits pélerinages clandestins. J'y viendrai lire les lettres d'Usbec & mon la Bruyere, Télemaque & l'Hymne au Soleil : j'y viendrai avant mon départ, muni de mes cheres tablettes, terminer une épître, dont j'ai ruminé le projet, & fini l'épilogue. C'est la seule piece de mon Recueil à laquelle vous ne toucherez pas, la seule que je soustrais *à votre censure* : prenez & lisez :

Que j'aime l'Ecrivain, dont les sages peintures
ne m'offrirent jamais que des voluptés pures !

& qui joint au grand art de vous intéreſſer,
le bonheur de ſentir, le grand art de penſer!
L'imagination, qu'il a tendre & flexible,
anime, embellit tout, rend ſon ame viſible.
A peindre ce qu'il aime occupant ſes loiſirs,
il arrive à la gloire, en chantant ſes plaiſirs.
l'amour de la Vertu devient ſon éloquence:
s'il raconte les jeux de ſon heureuſe enfance,
j'en jouis avec lui, ſon bonheur eſt le mien.
Comme il parle à mon cœur, lorſqu'il répand le ſien!
Ses chants, pleins des douceurs de ſa vie innocente;
ſes chants, dont il charmoit l'amitié confidente,
ſans prétendre à l'éclat de la célébrité,
ſeront tous entendus de la poſtérité:
voilà l'Auteur chéri, le Sage, l'honnête Homme!
Tu le cherches, Reyrac, & ma Muſe te nomme.



VINGT-SEPTIEME LETTRE.

DES VIGNES ET DU VIN EN PROVENCE.

FRAPPÉ de la différence extrême que je trouve dans ce pays-ci, entre les raisins qui sont délicieux, & le vin qui, en général, est épais, âcre & fumeux, j'ai voulu en rechercher les causes. Pour parvenir à quelques apperçus, j'ai parcouru nos différens vignobles, j'ai suivi les procédés des vendanges, j'ai questionné les vignerons, j'ai lu *Maupin* & *l'Abbé Rozier*; & voici les idées que j'ai faites avec les leurs. D'abord, en Provence, comme partout, l'avidité a fait planter la vigne dans la terre franche, argilleuse & humide des plaines, au lieu de lui laisser les coteaux pour apanage. *Bacchus amat colles.* Or, dans un pays où les plaines sont très-fertiles, & où le soleil pompe avec force les

ſucs de la terre, la vigne a dû pouſſer des jets immenſes, ou ſe former en bois élevé, &, pour ainſi dire, en arbre; d'où il arrive, ou que le raiſin eſt appauvri par le luxe des tiges, ou qu'il croît entiérement à l'ombre & rampe à terre, lorſque ces tiges ne ſont pas ſoutenues. Auſſi le raiſin de nos plaines eſt aqueux & ſans douceur; ſa partie inférieure eſt preſque toujours pourrie, lorſque les grains du haut de la grappe commencent à mûrir; & le vin qui en réſulte, ordinairement plat & groſſier, à la fois tartreux & ſans eſprit, nuit également à la tête, à l'eſtomac & à la poitrine.

Pour mettre à profit le terrain, on a planté de grands arbres parmi les vignes, & vraiment l'œil voit avec plaiſir de longues allées d'oliviers bien arrondis, alternativement plantées dans les eſpaces réguliers qu'on abandonne au labour entre chaque rangée de ceps. Le figuier même y déploye ſon large feuillage, le poirier, l'amandier y figurent quelquefois en quin-

conce ; les fêves, les petits pois, toute ſorte de graines & de légumes y ſont admis enſemble ou ſéparément.... J'avoue que cette maniere de cultiver rit aux yeux, & préſente une variété infiniment agréable. Les plaines, par ce moyen, reſſemblent à de jolis jardins; le vert pâle de l'olivier fait merveille ſur le vert plus foncé de la vigne, qui croît ſous ſon ombrage, & qui ſouvent, ſur-tout vers les confins des cloſeries, s'élance dans ſes rameaux, coîffe ſa tête de pampres, & ſuſpend des guirlandes de noirs raiſins parmi de gros bouquets d'olives. Mais (je parle en économiſte, malgré mon averſion pour les ſectes intolérantes) qu'importe ce frivole agrément, ſi cet uſage d'entremêler ainſi les différens genres de culture & de productions, nuit tout à la fois à la quantité & à la qualité du vin qu'on récolte ? Il faut le dire, il faut le répéter : ſi le terrain convient à l'olivier, multipliez l'olivier, ne cultivez que l'olivier : ſi la vigne s'y plaît, laiſſez-la régner ſeule ; préférez le

froment, si le froment y prospere ; car enfin, dans une province qui produit si peu de bled, il y aura toujours un avantage certain à semer ce grain précieux que nous sommes obligés de tirer annuellement, à grands frais, du Languedoc, de la Sicile & de la Barbarie.

Une des causes les plus générales de la mauvaise qualité de nos vins provençaux, c'est, je pense, le mélange indiscret qu'on y fait de toutes les especes de ceps d'Afrique & d'Asie, d'Italie & d'Espagne, que nos marins nous apportent. C'est un fait, que les plants s'abâtardissent presque tous en passant du midi au nord ; aussi, n'est-ce que dans les années très-chaudes, que les raisins de Maroc ou de Candie, d'Egypte ou de Corinthe, mûrissent parfaitement vers nos côtes si vantées. Nous avons des especes (le Tibouren par exemple) qui tournent avant la Madeleine ; à Aix, on célebre la Messe de la Transfiguration avec du vin nouveau, récemment exprimé d'une grappe ; à Marseille, on

décore, au 15 d'Août, les Statues de la Vierge, de raisins noirs ou couleur de rose ; partout, on cueille, on vend, on mange d'excellens raisins noirs & blancs ; à la S. Louis : le Muscat vient un peu plus tard ; la Panse, dont les grains sont oblongs, charnus & couverts d'une peau solide, est un des derniers ; Le *Mourvede* (ou Pineau) est plus tardif encore, & au *Beausset*, où il abonde, je l'ai vu sur les ceps après la S. Luc : cependant, malgré ces différences dans les especes (qui vont à plus de trente), malgré les divers degrés de maturité qui les distinguent, je connois dans les plaines (ou plants) d'Aix, d'Aubagne & de la Garde, une foule de propriétaires qui vendangent tous ces fruits le même jour, le foulent dans la même cuve, & les destinent enfin à la même qualité de vin. Que doit-il résulter d'une mixtion si mal entendue ? Rien qu'un vin sans caractere, ou plutôt d'un caractere indéfinissable, & propre seulement à décrier nos cantons. Quel remede à cet in-

convénient ? Un seul, & c'est M. Rozier qui le propose, c'est d'arracher toutes ces especes maurisques, barbaresques ou cypriases, & de n'en laisser subsister que les plants *indigenes* & assortis, tels que l'Auverna noir, le vrai Muscat & le Bourguignon blanc. Un moyen sûr de gâter le cidre de Normandie, seroit d'y planter toutes sortes de pommiers, au lieu de l'espece unique dont on extrait cette agréable boisson.

. . . . . . *Non omnis fert omnia tellus.*

Pour lui donner de la force & de la couleur, on s'est avisé de plusieurs moyens que je crois très-pernicieux, & que je vais exposer, ou plutôt dénoncer. Je déclare les avoir vu mettre en pratique par plusieurs particuliers qui ne s'en cachoient pas, tant il est dangereux de laisser passer en coutume certains abus qu'on se transmet de pere en fils ! Les uns saupoudrent le raisin de plâtre ou chaux vive, & cela, dans la proportion d'un *sac* par tonneau ;

les autres jettent au fond de la cuve une mixtion de colombine & de poudre de moutarde ; c'est dit-on pour *faire levain* ; comme si dans un climat où d'ordinaire la vendange entre en fermentation le jour même qu'on la foule, il étoit nécessaire d'avoir recours à des levains artificiels ! Il arrive de là que la décomposition du raisin est trop subite ; qu'il fermente, qu'il bouillonne avec un bruit, un feu, un tumulte qui, chassant rapidement tout le *gaz*, dépouille la liqueur de presque tout son phlogistique, avant trente heures de cuvage. D'ailleurs, & ceci mérite la plus grande attention, il se fait d'autres fermentations successives & intermittentes, à mesure qu'on apporte d'autres vendanges, qu'on jette par-dessus la premiere, l'opération de la nature est troublée quatre à cinq fois ; la cuve s'emplit de vapeurs mortelles, il faut fuir, & l'on ne peut revenir, sous peine de la vie, que lorsque le vin trop chargé de couleur, & rendu acerbe & dur, par la macération de la

grappe, n'eſt plus bon qu'à gratter le palais des muletiers & des matelots.

Combien ne rendroit-on pas nos vins plus délicats & plus fins, ſi l'on avoit ſoin d'égrapper le fruit! Mais nous ſommes ſi pareſſeux, ſi routineux, ſi peu ſages! Mordez la queue du raiſin, eſſayez de mâcher la grappe, & vous verrez ſi ce goût ſtyptique, auſtere & acidulé eſt capable de communiquer à la liqueur qui s'en impregne, une autre ſaveur que celle dont il affecte ſi déſagréablement la bouche! Dans les années froides & tardives, nos vins ſont *mats*, roides, & pouſſent facilement au retour de la ſeve : dans les années brûlantes & ſeches, ils ſont, au contraire, non pas âpres, mais âcres, d'une douceur très-fermenteſcible, & ils tournent preſque toujours à l'aigre; voilà des remarques locales; voici quelques moyens généraux de remédier à ces inconvéniens accidentels.

Qu'on eſſaye de faire couper le raiſin depuis trois heures du matin juſqu'à huit

à neuf heures, comme on le pratique en Champagne pour les vins mouſſeux, on communiquera infailliblement au vin provençal ce ton vif & léger que lui donne le mêlange de l'air & de la roſée qui entre alors dans ſa compoſition, & diviſe ſa trop grande mucoſité. Dans les années humides & froides, on peut employer d'autres procédés, dégarnir le cep de ſes feuilles, tordre la grappe & laiſſer deſſécher le fruit à moitié, ſecouer le pourri, rejetter le verjus; ne vendanger qu'avec le ſoleil, ſi cela ſe peut; ajouter à la cuvée une quantité proportionnée de moût bouilli, de vin miellé, ou d'eau-de-vie ſucrée; mais ſur-tout point de chaux, point de plâtre, point de moutarde, point de fiente de pigeons; toutes drogues corroſives & déteſtables qui, en exaltant nos vins, nuiſent à leur conſervation & dépravent nos eſtomacs. On répond à cela que le peuple n'acheteroit pas le vin, s'il n'étoit pas violent & rouge à l'excès. Satisfaites, ſi vous voulez, le goût groſſier du peuple;

mais vous qui, sans doute, l'avez meilleur ; & que votre propre santé doit intéresser, faites à part & sans monstrueuse addition le vin dont vous abreuvez votre femme, vos enfans, vos amis & vous-même.

Enfin, pourquoi laisse-t-on cuver nos vins six, huit, & jusqu'à dix, jusqu'à douze jours ? Ce n'est pas du vin potable qu'on obtient par cette décoction, c'est un gros sang de bœuf, lourd & dur, qui abonde en lie & hérisse les tonneaux de croûtes salines & terreuses, parce que la trop grande fermentation, & les nouvelles recombinaisons de la matiere dépouillent absolument la peau du raisin de ses parties résineuses & colorantes : ce mouvement tourmente & divise tellement sa pulpe & son huile & son esprit, qu'il réduit le tout, pour ainsi dire, en *purée*. Or, nos raisins ont d'autant moins besoin de cette trituration répétée, que l'ardent soleil de nos contrées pompe bien plus fortement les parties aqueuses du fruit, & épure d'autant le feu gras & mucide qui s'élabore

lentement dans le grain, lorſque la queue commence à ſe flétrir.

Je ſais qu'il ne faut pas toujours crier contre les uſages ; il en eſt qui ſont le réſultat de l'expérience des hommes & de la ſageſſe des ſiecles : mais je ſais auſſi qu'on peut, & qu'on doit quelquefois s'enquérir ſi tel uſage eſt fondé en raiſon, ou s'il eſt l'aveugle dépôt de l'ignorance & des préjugés. Ce principe a conduit très-loin les modernes agriculteurs. En général, quand l'intérêt particulier imagine un nouveau moyen de lucre, ce moyen paroît ſouvent un faux calcul au philoſophe. Toutes les petites vues de l'égoïſte ne ſont plus que de grandes ſottiſes aux yeux de l'homme qui ſait voir & penſer en grand. Quelques particuliers, âpres au gain, & grands propriétaires dans nos provinces à bled, ont prôné tel ſyſtême *qui les enrichiſſoit* : ils ſont devenus fanatiques par intérêt. La déſertion des fermes prouve aujourd'hui combien les réclamations des ſages étoient fondées ; d'autres ont

soutenu que, même dans les vignobles en réputation, il falloit viser à la quantité, qu'il falloit l'étendre en plaine, fumer les vignes, propager le cep fructueux, vendanger avec la pluie, &c. &c. Qu'est-il arrivé ? D'abord ces vins ont baissé de prix, ensuite les Capitales n'en ont plus voulu, ensuite on n'a eu *que du vin*, & dans les mauvaises années le vigneron est mort de misere, comme dans les bonnes, il a été ruiné par les frais de vendange & les avances qu'il est obligé de faire en tonneaux.

Le vin de *Riez* avoit de la renommée; il croissoit sur des coteaux frappés du soleil levant & midi; depuis quelque temps on a planté dans les bas, on a enterré des charretées d'engrais au pied des souches, les raisins y sont devenus gros comme ceux *d'Engaddi*; mais le vin a perdu toute sa qualité, & ceux qui le récoltent sont obligés de le consommer, tant il est à vil prix. — En 1780, j'allois passer quelques jours chez un particulier

des environs de chez moi : c'étoit pendant la vendange. Il bâtissoit un mur de clôture autour d'un petit jardin d'orangers qu'il avoit élevés tout auprès de sa maisonnette. L'année avoit été aride & brûlante, l'eau de sa citerne étoit fort basse ; en revanche ses tonneaux étoient pleins. Il hésita quelque temps pour sçavoir s'il pétriroit son mortier avec de l'eau ou avec du vin. . . . . Enfin, tout calcul fait, il employa son vin, & il me démontra que cela revenoit au même, & qu'il avoit de plus le rare plaisir d'établir dans sa cour des fontaines de vin où ses maçons ne manquoient pas de venir souvent. . . . . . pour épargner l'eau de son puits. — Cela prouve qu'en général nous avons trop planté de vignes ; & c'est un mal d'autant plus grand en Provence, que le vin rend très-peu d'eau-de-vie. Du côté de Saumur, trois pieces, dans les bonnes années, en donnent une d'esprit ; en Provence, il en faut brûler jusqu'à sept. Nous avons cependant des vignobles fameux, où le cep

croît dans la roche brisée & dans un gravier plein de feu : là, heureusement l'homme ne peut pas gâter la nature ; les engrais y sont rares & chers, & le sol n'y souffriroit pas d'autre culture. Tel est le quartier de la Malgue à Toulon. Pour celui-là, il restera sur les hauteurs, parce que la plaine qui s'étend à ses pieds appartient à un vieux propriétaire qui ne laisse guere empiéter sur ses liquides domaines : *Regnat Neptunus, circumfluit Amphitrita.*

Adieu, mon cher C...., si vous voulez de plus amples instructions sur cette matiere, vous pourrez lire dans *les Mémoires de Physique*, une dissertation sur la meilleure maniere de faire & de gouverner les vins de Provence, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les mers. Cet excellent morceau d'économie rurale, est de M. l'abbé Rozier, & remporta le prix de notre Académie de Marseille, en 1770. (*)

(*) Depuis vingt ans, cette célebre Académie se distingue entre tous les Corps Littéraires de

la France, par l'utilité des sujets patriotiques qu'elle propose, & par la perfection des Ouvrages de Littérature qu'elle couronne. Ce mélange heureux & nécessaire d'objets graves qu'elle approfondit, & de matieres de goût qu'elle discute, forme à Marseille un Lycée vraiment digne d'Athenes, & de la Société qui s'honore des noms de *Pithéas* & de *Pétrone*. Si ses modernes Restaurateurs en avoient exclu la Littérature, ils eussent été des barbares : en admettant les Sciences connues, Sœurs des Beaux-Arts, ils ont sagement prévenu l'ennui & la satiété nécessairement attachés à toutes les Associations des Sçavans qui ne sont que doctes, & qui ne sçavent qu'une seule chose. On lit, avec fruit, dans les Recueils de l'Académie de Marseille, tous les Mémoires de M. Bernard & de M. Rozier. On relit avec encore plus de plaisir, les Panégyriques des Sévigné, des Massillon, des Racine, des Colomb, & sur-tout ceux de la Fontaine : je dis *ceux ;* car le plus bel Eloge de l'Académie de Marseille, dans le fameux Concours de 177 ...., fut *de ne pas se tromper en prononçant* entre deux Auteurs (de la Capitale & de l'Académie Françoise), dont l'un emploie toutes les ressources de l'esprit, pour

analyser les beautés que trouvoit sans efforts, & *sans y songer*, l'instinct du *Fablier François* ; & l'Auteur ajoute, s'il est possible, à l'amour que nous avions tous pour le bon la Fontaine, & à notre admiration pour ses inimitables Chefs-d'œuvres.

FIN *du Tome Second.*

